LF
K764mo

MOUSTACHE,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

C'est par la paresse que l'ennui est entré dans le monde.

— LA BRUYÈRE. —

TOME PREMIER.

BRUXELLES.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.
HAUMAN ET COMPAGNIE.

1839

436088
2.6.45

PQ
2318
M6
1839
t.1-2

MOUSTACHE.

CHAPITRE PREMIER.

Un tuyau de poêle et un habit.

Il y a dans Paris une rue assez longue, assez étroite, fort sale et souvent boueuse, que l'on nomme rue *de la Calandre ;* elle est située dans le quartier de la Cité. Vous devez la connaître si vous avez eu quelquefois affaire au Palais-de-Justice... ce dont Dieu vous garde, lecteur !

Cette rue est nommée *de la Calandre*, d'après une enseigne qui représentait une espèce de grive ou alouette, disent les uns : un insecte qui ronge le froment, disent les autres, et enfin une *calandre*, ou machine à polir les draps, à ce que prétend *Sauval* le chroniqueur. Peu vous importe sans doute

et à moi aussi ; cependant, une fois en passant, on n'est pas fâché de savoir à qui l'on a affaire.

Dans une vieille maison de cette rue (où je crois du reste qu'elles le sont presque toutes), traversez une allée toujours crottée et glissante, montez un escalier dont les marches n'ont certainement pas été nettoyées depuis notre première révolution... ne mettez pas vos mains sur la rampe de bois, parce qu'elle est toujours humide et que vous vous saliriez, mais grimpez bravement jusqu'au quatrième ; arrêtez-vous devant une porte sur laquelle on a fait une infinité de figures et de dessins, tant à la craie qu'au charbon, tirez une vieille patte de lapin qui est attachée au bout d'une ficelle et qui fait lever un loquet, vous vous trouverez alors dans une chambre habitée par trois jeunes gens.

Trois personnes pour une seule chambre ! allez-vous dire... Ah ! vraiment, est-ce que cela vous étonne ? à Paris cela n'a rien de surprenant. Il vaut encore mieux posséder le tiers d'une chambre que de n'en point avoir du tout, ce qui arrive quelquefois à

des jeunes gens de famille bien élevés, bien instruits, mais fort peu raisonnables ; à de pauvres artistes ruinés, à des ouvriers sans ouvrage, à des filles de la campagne venues dans la capitale pour se placer. Je ne vous parle pas des vagabonds ; pour ceux-là, coucher dans la rue, c'est leur état.

La chambre occupée par trois personnes était grande et sombre ; les locataires, n'ayant point de rideaux à mettre à leur fenêtre, avaient jugé convenable de noircir les carreaux avec du bouchon brûlé, ce qui diminuait beaucoup la clarté du jour. Les murailles avaient eu du papier, mais il n'en restait plus que quelques lambeaux que l'on déchirait quand on avait besoin d'envelopper quelque choise. Il y avait dans un coin de la chambre une vieille couchette vermoulue, sur laquelle était une énorme paillasse, puis un petit matelas si mince, qu'on aurait pu croire que ce n'était qu'une enveloppe de toile; enfin une couverture de laine percée de toutes parts était jetée sur ce lit, et recouvrait de grosses liasses de papiers qui servaient de traversin.

Un peu plus loin était un lit de sangle portant un coucher du même genre que celui qui parait la couchette. Le reste de la chambre était meublé à l'avenant, ou pour mieux dire n'était pas meublé du tout ; il y avait pourtant une petite table de bois, deux chaises, dont l'une n'avait que trois pieds, puis dans un coin une malle et un grand coffre vide et sans couvercle.

Sur la cheminée, qui semblait vierge de feu, on voyait un morceau de miroir, quelques allumettes, une bouteille à cirage qui servait aussi de chandelier, un petit flacon avec de l'eau de miel, un couteau et trois fourchettes de fer, une cuvette, un peigne, du savon à la rose, et un petit buste en plâtre représentant Napoléon.

Enfin, à quelques pas de la cheminée, un tuyau de fonte sortait du plancher et allait se perdre dans le plafond, sans que pour cela il y eût vestige de poêle dans la chambre.

D'après ce tableau misérable, vous croyez peut-être que cette chambre était l'asile de la tristesse, des soucis, des larmes... détrompez-

vous ; jamais palais somptueux n'entendit retentir autant d'éclats de rire et de propos joyeux !..Dans cette chambre on chantait du matin au soir, souvent on plaisantait encore depuis le soir jusqu'au matin: c'était le séjour sinon de la bombance et des plaisirs, du moins de la gaieté et de l'insouciance ; enfin cette chambre était habitée par trois étudiants.

En ce moment ils sont tous trois dans leur demeure: l'un est assis devant la table et écrit; c'est un grand jeune homme brun et pâle, figure ovale, front haut et cheveux bien plantés; les lignes de son visage sont correctes, ses traits ont de la beauté et du caractère, mais les muscles de sa physionomie sont trop souvent en jeu par suite de l'exaltation qui règne dans cette jeune tête : c'est George Rembrun ; il a vingt-trois ans ; il est né en Bourgogne de parents peu fortunés, et on l'a envoyé à Paris pour y faire son droit ; au lieu de cela, il fait des drames et des vaudevilles.

Le second locataire de cette chambre est encore couché sur la grande couchette ; il tient un livre et semble étudier. C'est un

assez joli garçon, quoique le blond de ses cheveux tire un peu sur le roux... ses yeux bleu clair, ses joues rosées et sa petite bouche riante ont quelque chose d'enfantin qui plaît au premier coup d'œil; mais telle vous avez vu une fois cette figure, et telle vous la reverrez toujours; c'est une physionomie inaltérable, qui ne varie jamais, ou plutôt c'est un visage qui n'a pas de physionomie.

Ce jeune homme s'appelle Timothée Glindoré; il n'a que dix-huit ans, il est Champenois; ses parents ont quelque fortune; mais le père de Timothée est un ancien cultivateur qui n'entend pas que son fils fasse des folies à Paris. Avec douze cents francs par an, il pense que le jeune homme doit pouvoir vivre et étudier. Il lui fait passer exactement tous les trois mois le trimestre de sa pension; lorsque le jeune Timothée demande une avance ou un supplément, le papa Glindoré laisse sans réponse les lettres de son fils.

Le jeune homme qui écrivait était vêtu fort légèrement, quoiqu'on fût seulement

au mois de mars ; il avait un pantalon noir et une blouse de toile en assez mauvais état ; celui qui était couché avait aussi une blouse qui lui tenait lieu de chemise.

Enfin, le troisième locataire se promenait dans la chambre, et s'arrêtait souvent pour se regarder devant le morceau de miroir ; c'était un homme de vingt-cinq ans, sa taille était médiocre et un peu carrée ; mais sa figure avait une expression de gaieté, d'insouciance, et il y avait dans toutes ses manières cet air de satisfaction de soi-même qui, pour beaucoup de gens, est une preuve de mérite.

Ce n'était point un joli garçon, ce n'était pas non plus un homme laid ; d'ailleurs l'expression plaisante de sa figure prévenait en sa faveur. Il était brun, très-coloré, ses petits yeux gris étaient pleins de vivacité, son nez un peu trop prolongé, sa bouche fort grande, et ses petites dents de mouton auraient enlaidi un joli visage ; mais tout cela réuni n'avait rien de désagréable chez Constant-Fidèle Bouchenot, qui se promenait alors dans la chambre, vêtu d'une

veste qui ressemblait à une camisole de femme, d'un pantalon de nankin à la cosaque, et d'un gilet de satin noir fait dans le dernier goût. Constant-Fidèle Bouchenot était né à Paris ; son père, honnête confiseur de la rue des Lombards, avait voulu mettre son fils dans les dragées ; mais s'apercevant bientôt que le petit Fidèle ne s'occupait qu'à manger le fond de la boutique, le confiseur changea de dessein, il se décida à faire de son fils un avocat ; il avait remarqué que le petit Fidèle était aussi bavard que gourmand, et cette précoce loquacité lui avait paru de bon augure ; il voyait dans cet enfant un orateur digne de s'illustrer dans le barreau, il résolut de lui faire faire son droit.

Si le petit Bouchenot aimait à babiller, en revanche il détestait l'étude et le travail. Après avoir mal fait ses classes, il faisait aussi mal son droit. Le temps s'écoula, et le vieux confiseur mourut. Son épouse était depuis longtemps descendue au tombeau ; Fidèle se trouva orphelin, à la tête de quelques milliers d'écus et de quel-

ques centaines de boîtes de dragées. En fort peu de temps il mangea la succession, ensuite il vendit le mobilier que lui avaient laissé ses parents, et lorsqu'il n'eut plus rien, il pensa de nouveau à faire son droit. Mais chez Bouchenot un projet raisonnable était rarement mis à exécution ; d'ailleurs il aurait fallu travailler, et il n'en avait jamais la volonté. Les femmes, la table, le jeu, étaient ses idoles ; le ciel l'avait doué de ce caractère heureux que rien n'attriste, n'effraye, qui ne s'inquiète ni de l'avenir, ni même du lendemain.

Du reste, je vous ferai observer qu'avec un caractère heureux il n'est pas rare de finir à l'hôpital.

Pour achever ce portrait, je dois vous dire que Bouchenot était fort présomptueux, souvent même impertinent, et que pourtant la bravoure était son côté faible, quoiqu'il parlât à chaque instant des duels qu'il prétendait avoir eus ; mais ceux qui le connaissaient savaient que penser de ses fanfaronnades ; et une des causes qui lui avaient fait négliger son droit, c'est que

souvent les étudiants avaient voulu mettre son courage à l'épreuve.

Vous connaissez maintenant les trois locataires de la chambre si pauvrement meublée ; voyons à présent comment ils emploient leur temps par une belle matinée du mois de mars, dans cette pièce où il n'y avait point de feu, quoique le thermomètre marquât deux degrés au-dessous du zéro.

« — Bouchenot, auras-tu bientôt fini » d'aller et de venir comme cela dans la » chambre? » dit le jeune homme qui écrivait, en faisant un geste d'impatience.

« — Tiens !... tu es charmant, George ; » parce que tu fais ton drame... ton mi- » modrame... ton vaudeville... je ne sais » quoi enfin, est-ce qu'on n'osera plus re- » muer dans la chambre ?... mais il faut » que je me donne du mouvement, ça me » fait du bien... ça m'échauffe d'ailleurs... » et nous ne sommes pas dans une serre, » ici... il s'en faut... et ce vieil imbécile » d'au-dessous n'allume donc plus son » poêle... dont le tuyau passe dans notre

» appartement... c'est fort ridicule... je » me plaindrai à la propriétaire.

» — Nous ne pouvons pas forcer le voi- » sin à faire du feu, » dit Timothée en attirant jusque sur son nez la vieille couverture de laine, et en tâchant de se border dans son lit.

« — Nous ne pouvons pas !... c'est une » question!... car enfin, quand nous avons » loué cette chambre, on n'a pas manqué » de nous faire remarquer ce tuyau du » poêle du voisin d'au-dessous, qui tra- » verse verticalement notre appartement; » d'abord j'avais trouvé cela fort laid; et, » en effet, cela donne à cette pièce l'air » d'une loge de portier; mais quand on me » dit : Ce tuyau de poêle vous procurera » de la chaleur comme si le poêle était » chez vous, vous n'aurez pas besoin, en » hiver, de brûler beaucoup de bois; alors » le tuyau me sembla moins désagréable; » je me dis : C'est une économie de temps » et d'argent... et les économies, vous » savez que c'est mon fort. »

George se contente de hausser les épau-

les, tout en continuant d'écrire, et le grand Timothée pousse un gros soupir en s'enveloppant un peu plus dans la couverture. Bouchenot va encore se regarder devant le petit morceau de miroir, puis après s'être souri d'un air fort satisfait de sa personne, il reprend :

« — Bref! c'est donc ce tuyau qui m'a » décidé à louer cette chambre pour vous » et moi; car vous m'aviez laissé plein pou- » voir, mes chers amis, et nous étions dès » lors décidés à mettre nos fortunes en » commun...

» —Nos fortunes!... il est joli, celui-là ! » dit Timothée en faisant la grimace. « C'est- » à-dire que j'ai mis la pension que me » fait mon père, et qu'il me paye fort exac- » tement, avec vos espérances, qui se ré- » duisent à rien du tout!...

» — Chut! silence, Timothée, tu n'as » pas la parole; tu sais bien qu'on n'inter- » rompt point un avocat quand il narre. » Je poursuis : J'ai donc loué cette cham- » bre à cause du tuyau que doit chauffer » le voisin, sans quoi certainement je n'au-

» — Certainement, je m'arrangerai en » conséquence... Oh! la voisine... la jolie » voisine!... Oh!... je vais me jeter sur les » côtelettes. »

Les jeunes gens déjeunent. L'amour n'empêche pas encore Timothée de manger, il dévore ; George en fait autant, les deux francs ont été entièrement employés, et il n'en restera rien. Ils ne quittent la table que lorsqu'il serait impossible d'y trouver encore quelque chose à mettre sous la dent.

Timothée va se regarder devant le petit miroir, il soupire en murmurant : « Être vu » comme cela... en blouse sale... en pan- » toufles !... après tout, cela vaut encore » mieux que d'être vu... comme Bouche- » not l'a été... n'est-ce pas, George ?

» — Mais... peut-être...

» — Ah ! George, voilà un peut-être qui » m'afflige... tu as donc bien mauvaise opi- » nion de la voisine ?

» — Moi, je n'en ai aucune, je l'ai aper- » çue en passant, mais je ne la connais pas.

» — Quand tu la connaîtras, j'ai peur

» que tu en deviennes amoureux aussi.

» — Oh ! je ne m'enflamme pas si vite » que toi... je n'en suis plus aux premières » illusions de l'amour.

» — Je vais me mettre sur le carré et » guetter son retour.

» — Je n'y vois aucun inconvénient, et » quand tu la verras, que lui diras-tu ?

» — Je la saluerai.

» — Elle croira que tu ne sais pas faire » autre chose.

» — Ne veux-tu pas que j'aille tout de » suite lui faire une déclaration... là... » devant sa porte ?

» — Bouchenot le ferait, lui.

» — Oh! mais Bouchenot fait l'amour » comme on boit un verre de bière... ce » n'est pas là mon genre.

» — Il me semble pourtant qu'il réussit » mieux que toi, puisqu'il t'enlève toutes » les femmes que tu courtises.

» — Moi, j'aime à filer le sentiment ; je » soutiens que l'amour doit se filer, ou ce » n'est plus de l'amour.

» — File tant que tu voudras, mon cher

» ami, moi je vais achever mes corrections.»

George se remet à son ouvrage. Timothée, après avoir passé sa main dans ses cheveux, auxquels il a mis ce qu'il a trouvé de pommade, va se poster sur son carré pour revoir sa voisine.

Après une heure d'attente vaine, il entend enfin monter l'escalier... c'est un porteur d'eau.

Timothée entre avec humeur dans la chambre.

« — Est-ce qu'elle ne t'a pas souri cette » fois ? lui dit George.

» — Eh ! ce n'est pas elle !... c'est le » porteur d'eau. J'ai du malheur, vous » verrez qu'elle ne rentrera pas de la »journée... je ne puis cependant pas rester sur le carré toute la soirée.

»—Veux-tu que je te donne une idée?...

» — Oh ! oui, mon petit George, donne-» moi une idée... toi, c'est ton métier d'a-» voir des idées puisque tu veux être auteur, » mais moi, il ne m'en vient pas souvent.

» — Écris une déclaration à la voisine » et glisse-la dans le trou de sa serrure.

» — Que j'écrive une déclaration à une » femme à laquelle je n'ai pas encore parlé... » dont je ne sais pas même le nom !

» — Qu'est-ce que cela fait... a-t-on be- » soin de savoir le nom d'une femme pour » en être amoureux ?

» — Oh ! non... car je le suis déjà amou- » reux... mais je ne suis pas fort pour » écrire une déclaration... Si tu voulais » me l'écrire, toi, George ?

» — Pas maintenant... laisse-moi donc » terminer ma pièce.

» — Ah ! je crois que j'entends monter.»

Timothée retourne sur le carré... il tend le cou par-dessus la rampe pour voir dans l'escalier, et il aperçoit le vieux voisin Jacquillot qui rentre chez lui.

« — C'est fait pour moi, » s'écrie Timothée en retournant près de George, « tout » le monde rentre, excepté la voisine.

» — Mais il me semble que Bouchenot ne » rentre pas non plus, » dit George, « et » voilà la journée qui s'avance.

» —Bouchenot !... oh ! parbleu ! il a cent » sous dans sa poche !... il ne reviendra pas

» de bonne heure. Pourvu qu'il pense à nous » apporter le pâté qu'il nous a promis... » sans cela comment dînerons-nous ?

» — Oh ! il nous apportera un pâté ; il sait » bien que nous comptons dessus.

» — Je ne suis pas tranquille, moi ! »

Plus d'une heure s'écoule encore. Timothée ne fait qu'aller de la chambre sur le carré ; enfin il entend monter lestement l'escalier. A la légèreté de la marche, il juge que ce doit être une femme, et probablement sa voisine.

C'est une jeune fille en effet, mais ce n'est pas la voisine. Cependant Timothée est resté sur le carré, parce que la vue d'une femme est un aimant qui attire toujours un jeune homme. Celle qui monte l'escalier est beaucoup plus grande, plus grasse et plus forte que la petite voisine ; c'est une beauté d'un autre genre.

« — Est-ce qu'elle viendrait chez nous ? » se dit Timothée en voyant que la demoiselle monte jusqu'au quatrième. « Nous n'a- » vons personne au-dessus...que des chats.. » elle vient donc chez nous... ou elle va » chez la voisine en face... »

La jeune fille est arrivée au quatrième; elle passe devant Timothée qui lui fait un salut respectueux, puis elle s'arrête indécise en regardant les deux portes, et dit au jeune homme :

« — Monsieur... je vous demande par-
» don... mademoiselle Cœlina... s'il vous
» plaît ?

» — Mademoiselle Cœlina !... » répond Timothée en saluant encore, « je ne connais
» pas du tout ce nom-là... Qu'est-ce qu'elle
» fait cette demoiselle ?

» — Monsieur, c'est une enlumineuse...
» il n'y a pas bien longtemps qu'elle est
» emménagée.

» — Oh ! alors, ce doit être notre voisine
» qui demeure là en face... Je ne savais
» pas encore son nom ; mais il est bien pro-
» bable que c'est elle...une brune...petite, qui a une robe à carreaux rouges et verts.

» — Oui, monsieur, c'est cela ! Il y a bien
» longtemps qu'elle a cette robe-là... C'est
» cette porte-là ?

» — Oui, mademoiselle. »

La jeune fille se dispose à frapper. Timothée l'arrête.

« — Vous frappez inutilement, mademoi-
» selle : notre voisine est sortie il y a déjà
» longtemps, et elle n'est pas rentrée...

» — Ah! mon Dieu! que c'est contra-
» riant!... Vous êtes sûr qu'elle n'est pas
» rentrée?...

» —Très-sûr. Je n'ai pas quitté le carré..
» c'est-à-dire... je ne suis pas sorti ; et de
» chez nous on entend très-bien rentrer
» ses voisins.

» — Ah! c'est bien désagréable! avec ça
» que je demeure très-loin... et que je n'ai
» pas souvent le temps de sortir.

» — Mademoiselle, je pense que notre
» voisine ne peut pas tarder beaucoup à
» revenir, puisqu'il y a déjà longtemps
» qu'elle est dehors. Si vous vouliez l'atten-
» dre chez nous... en vous reposant?...

» — Ah! monsieur, vous êtes bien hon-
» nête... ça vous gênera peut-être?...

» — Au contraire, mademoiselle. »

Et Timothée salue de nouveau et se hâte de pousser la porte toute grande pour engager la demoiselle à entrer. Après avoir balancé un instant, la jeune fille se décide

à accepter l'offre qu'on vient de lui faire. L'air respectueux de Timothée avait charmé cette demoiselle, qui, d'ailleurs, était taillée de façon à pouvoir se défendre contre un téméraire. Mais il ne faut pas se fier aux apparences : les femmes fortes au physique peuvent être faibles au moral. On a vu de petits hommes grêles et fluets prendre d'assaut des vertus solides et robustes : peut-être bien qu'alors la vertu s'y prêtait un peu.

La jeune fille est entrée dans la chambre des étudiants ; mais en apercevant George, elle s'arrête et semble prête à revenir sur ses pas. Cependant George s'est levé pour saluer, et Timothée a couru prendre la chaise que son ami avait sous lui pour la présenter à la demoiselle, qui sans cela n'aurait pas manqué de faire comme le marchand d'habits, ce qui aurait pu être assez agréable pour les jeunes gens, mais eût été une grande perfidie envers la jeune fille.

«—Asseyez-vous donc, mademoiselle !..» dit Timothée en présentant la chaise dont les quatre pieds sont solides.

« — Oh ! monsieur, vous êtes bien hon-
» nête... mais je crains...et puis je ne vais
» pas attendre longtemps...

» — Vous ne resterez que le temps qui
» vous fera plaisir, mademoiselle, » dit George, » mais vous pouvez sans crainte
» vous reposer chez nous... nous sommes
» incapables de manquer aux égards qu'on
» doit aux dames.

» — Oui, certainement, » dit Timothée en s'asseyant sur la chaise qui n'a que trois pieds, et se tenant de manière à ne point perdre l'équilibre, nous sommes incapa-
» bles... de... comme dit mon ami. »

La jeune fille se décide à s'asseoir ; pourtant elle ne se pose que sur le bord de la chaise. Il y a des personne qui croient que cela leur donnera plus de facilité pour s'en aller.

George, sans faire semblant de rien, est allé tirer la malle et l'approche de la table, ensuite il s'assied dessus. Timothée tourne sa bouche et fait le joli cœur, la jeune fille regarde à ses pieds et semble embarrassée, George se hâte de ranimer la conversation.

« — Nous ne connaissons encore notre » voisine que de vue, dit-il, mais elle paraît » bien gaie... bien aimable...

» —Nous l'entendons chanter quand elle » sort de chez elle, » dit Timothée, « elle a » une très-jolie voix.

» — Oh ! oui, Cœlina chante très-bien, » aussi avait-elle envie de se mettre au théâ- » tre... mais ses parents n'ont pas voulu.

» — Est-ce qu'elle est d'une famille no- » ble ? » dit Timothée.

« —Je ne crois pas, monsieur ; moi, mon » père vendait des dindons...

» — C'est un excellent métier, » reprend George en soupirant, « et je voudrais bien » ce soir connaître un homme qui vendît » de la volaille !...

» —Est-ce que mademoiselle est enlumi- » neuse comme notre voisine ? » demande Timothée en passant le bout de sa langue sur ses lèvres.

» —Non, monsieur ; moi, je suis chez une » lingère, mais je ne sors pas souvent ; d'a- » bord, il n'y a pas longtemps que je suis à » Paris...

» — Mademoiselle est étrangère? » dit mothée.

« — Oui, monsieur, je suis de Poissy... » au-dessus de Saint-Germain.

» — Oh ! je sais, mademoiselle, je con- » nais Poissy... ville célèbre par sa maison » de détention et la longueur de son pont.

» — Je n'étais jamais venue à Paris avant » d'y venir pour la première fois, » reprend la jeune fille.

« — En vérité ! » s'écrie George en s'efforçant de ne pas rire de cette naïveté de la demoiselle. « Alors vous devez avoir en- » core beaucoup de choses à connaître » dans Paris?

» — Oh ! oui, monsieur; aussi aujourd'hui » j'étais sortie d'assez bonne heure pour » venir chez Cœlina, avec qui je comptais » aller un peu me promener, parce que » Cœlina, qui est de Paris, m'a dit qu'elle » me ferait voir tout ce qu'il y a de cu- » rieux, et puis encore autre chose !... et » je serais arrivée bien plus tôt ici, sans un » événement qui m'est arrivé...

» — Un événement, mademoiselle !

» — Oh ! un événement bien malheu-
» reux... et ça me fait bien du chagrin ! »
reprend la jeune fille en poussant un gros soupir.

« — Si ce n'était pas une indiscrétion de
» vous demander quel genre d'événement
» vous est arrivé ? » dit Timothée qui s'intéresse déjà beaucoup à la grosse fille.

« — Si nous pouvons vous être utiles,
» mademoiselle, nous sommes tout à votre
» service, » reprend George.

« — Vous êtes bien honnêtes, messieurs,
» mais tous les jeunes gens ne sont pas
» aussi polis que vous... En ce moment je
» suis bien en colère contre un monsieur...
» que je ne connais pas.

» — On vous aurait insultée dans la rue?...

» — Oh! c'est-à-dire... Je vais vous conter
» comment cela s'est fait. J'étais sortie de
» chez ma maîtresse d'apprentissage avec
» mon chien... parce que vous saurez que
» mon parrain m'a donné un gros chien
» pour me défendre dans Paris quand je
» sortirais seule.

» — Excellente précaution !

» — Ça nous est bien égal !... faites du » feu dans le poêle !

» — Vous êtes des révolutionnaires, » messieurs !...

» — Faites du feu...

» — Des jacobins... des clubistes !...

» — Ah ! ah ! ah ! Chauffez donc votre » poêle... papa Jacquillot.

» — Mais on aura l'œil sur vous, mes- » sieurs... et à la première émeute...

» — Ah ! ah ! ah ! faites donc du feu dans » votre poêle... »

Le vieux voisin s'en va tout tremblant de colère, et Bouchenot remonte près de ses deux amis en riant de la fureur du père Jacquillot.

« — Je ne crois pas que tu aies pris le bon » moyen pour que nous ayons chaud ici, » dit George en feuilletant son manuscrit.

« — Il fait des scènes à tout le monde, » dit Timothée ; « il est cause que la fruitière » d'en bas ne veut plus nous faire crédit.

« — Ah ! c'est que je ne souffre pas, moi, » qu'on me manque de respect. Corbleu ! si » quelqu'un a le malheur de me regarder de

» travers... une, deux!... c'est bientôt fait
» avec moi!...

» — Allons, Bouchenot, laisse-nous donc
» tranquilles avec tes : une! deux!... ce n'est
» pas à nous qu'il faut parler de ta bravoure!..

» — C'est bien, suffit, qu'on ne s'y frotte
» pas. Enfin je répète qu'il faut tenir son
» rang, messieurs.

» — Il est étonnant!... son rang... et il
» nous fait déjeuner avec une betterave sans
» pain, » dit Timothée.

« — Est-ce que c'est ma faute à moi, si
» nous n'avons pas le sou ?

» — Oui, c'est ta faute. Dès que nous
» avons un peu d'argent, tu le dépenses...
» Enfin avant-hier nous possédions encore
» cent sous... tu sors et tu reviens avec un
» flacon d'eau de miel!...comme si un mor-
» ceau de fromage ne nous aurait pas mieux
» convenu.

» — Timothée, vous divaguez, cher ami;
» est-ce qu'il ne faut pas songer un peu à
» sa toilette... à sa parure?..

» — Elle est brillante notre parure... à
» présent que nous n'avons plus qu'un ha-

» bit pour nous trois!... O Dieu!... si mon
» père savait ça!...

» — Cela ne fait rien, celui qui sort est en-
» core très-bien mis... on ne porte pas plus
» d'un habit à la fois, et quand on rencon-
» tre un de nous dans la rue, on ne sait pas
» que les deux autres gardent la chambre
» faute d'habillement.

« — Cueillez et le myrte et la rose... et la rose.

» —Ah! par grâce, George, achève donc
» de cueillir ton myrte et ta rose; voilà
» une heure que tu es sur le même cou-
» plet... ça devient fastidieux... Il paraît
» que tu n'es pas en verve ce matin.

» —Ah! je le tiens!... Je tiens mon trait!»
s'écrie George d'un air joyeux, « écoutez:
» c'est un troubadour qui s'adresse à de
» nouveaux époux.

» Cueillez et le myrte et la rose
» Sans craindre d'appauvrir le champ,
» Le bonheur est la seule chose
» Qui se double en se partageant.

» Hein? que dites-vous de cette chute?..

» N'est-ce pas que mon couplet vous semble » bien ?

» — J'aimerais mieux un pâté ! » dit Timothée en soupirant.

« — Oui, c'est gracieux, c'est frais, » dit Bouchenot.

« — C'est-à-dire que c'est ravissant... *le* » *bonheur est la seule chose qui se double* » *en se partageant !* Sentez-vous toute la » profondeur de cette pensée ?

» — Mais il me semble que j'ai déjà en- » tendu cela dans cinq ou six vaudevilles, » et autant d'opéras-comiques.

» — Allons, tu rêves !... l'idée est de » moi !... elle est charmante.

» — Je le veux bien ! Si tu pouvais seu- » lement la vendre dix écus, ça nous per- » mettrait de faire un bon repas...

» — Acheter pour quarante-cinq sous » d'eau de miel, quand on est dans la po- » sition où nous nous trouvons ! » reprend Timothée au bout d'un moment.

« — Timothée, tu m'affliges !... tu oublies » trop vite les conseils de ton ami Bouche- » not. Que t'ai-je dit cent fois ? Dans la vie

» il faut toujours tâcher de plaire ; c'est par
» les femmes que l'on arrive à tout... Que
» diable ! mon cher, je ne pouvais pas me
» parfumer avec un morceau de fromage.
» J'ai acheté de l'eau de miel en attendant
» mieux ; aussitôt que nous aurons des
» fonds, j'achèterai du patchouli... c'est
» cher ! mais c'est bien plus fashionable
» maintenant.

» —Bon ! du patchouli !... voilà où passe
» la pension de papa... Je touche mon tri-
» mestre, et au bout de quinze jours nous
» n'avons plus le sou !... et nous sommes
» obligés de vendre nos meubles, nos ef-
» fets... George fait des pièces qu'on ne
» joue pas..., toi, tu dois toujours faire des
» affaires et des conquêtes superbes ! mais
» en attendant tout cela, nous voilà dans
» une belle position !... plus de meubles
» ici... un coucher... ah ! quel coucher !...

» — Ton lit n'est pas assez haut peut-
» être ?

» — Oh ! je crois bien qu'il est haut...
» tous les soirs, quand tu rentres, tu rap-
» portes un peu de paille que tu ramasses

» chez le grainetier en face, et tu fourres
» cela dans la paillasse... ça ne rend pas le
» lit meilleur... le matelas est mince et
» sec... ce n'est pas étonnant, tu en as fait
» deux avec un !

» — Il m'en fallait bien un pour mon lit
» de sangle, à moi !... puisque j'avais vendu
» mon matelas pour vous nourrir !...

» — Dis donc pour t'amuser !... Aïe !...
» on est rompu sur cette couchette.

» — Mon cher Timothée, un lit douillet
» est nuisible à la santé.

» — Et les draps sont donc nuisibles
» aussi ?

» — Quand on couche sur le lit de camp,
» au corps de garde, est-ce qu'on a des
» draps, nigaud ?

» — Nous n'avons plus que deux chaises,
» dont l'une est bancale.

» — Celle-là est très-commode pour se
» dandiner; ensuite les lits sont là pour
» servir de divan.

» — Plus de secrétaire, plus de com-
» mode !

» — Cette malle et ce coffre y suppléent ;

» c'est plus que suffisant, puisque nous » n'avons plus rien à mettre dedans.

» — Plus de table de nuit !

» — Les Lacédémoniens ne connaissaient » pas cela.

» — Plus de lavabo !

» — Fi donc ! c'est un meuble indécent.

» — Enfin bientôt plus de vêtements » pour nous couvrir !

» — Une noble simplicité sied bien à la » vertu.

» — La vertu, qui sort en garçon bou- » langer, risque fort d'aller coucher à la » préfecture ! L'autre fois, c'est ma redin- » gote que tu as été mettre en gage pour » que nous dînions.

» — Une redingote est une amie donnée » par la nature.

» — Ensuite c'est l'habit de George qui » y a passé !

» — Tu avais si faim, ce jour-là ! tu au- » rais bien mangé toute une garde-robe.

» — Enfin nous n'avons plus que ton ha- » bit, que nous mettons à tour de rôle... » encore me va-t-il fort mal, moi qui ai

» deux pouces et demi de plus que toi!

» — Je t'assure que tu es très-bien de-
» dans; on les porte courts maintenant.

» — C'est égal, je répète que notre si-
» tuation est pitoyable!... Faites donc vo-
» tre droit sans habit!... allez donc aux
» écoles!... Ah! si papa me voyait ainsi!...

« — Timothée, vos jérémiades me fati-
» guent à la fin, » dit Bouchenot en pre-
nant un air pénétré; « si la situation pré-
» caire de vos deux amis endurcit votre
» cœur, quittez-nous... vous en êtes le
» maître; emportez votre part de ce qui
» est ici; nous vous laisserons même choi-
» sir... mais ne nous affligez plus par vos
» lamentations continuelles.

» — C'est ça... on me renverra! on me
« mettra dehors... et il ne reste plus un
» sou du trimestre de ma pension que
» j'ai touché il y a quinze jours...

» — Alors tais-toi donc, maudit bougon-
» neur!... Eh! d'ailleurs, est-ce que nous
» pourrions nous séparer... vivre l'un sans
» les autres?... jamais! nous sommes *Oreste*
» *et Pylade*, *Castor et Pollux*, les *fils Ay-*

» *mon !*... restons toujours unis... Que nous
» manque-t-il après tout pour être heu-
» reux ?... Rappelle-toi donc la chanson de
» Béranger :

» Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

» — Ah ! je gage que Béranger n'était pas
» dans un grenier quand il a fait cette chan-
» son-là ! Du reste, ce n'est pas encore tant du
» logement que je me plains !.. si nous avions
» de quoi nous restaurer, je ne dirais rien...
» mais souper avec une betterave!... dé-
» jeuner avec une betterave, c'est par trop
» frugal.

» — Je t'assure, Timothée, que ce n'est
» pas mauvais pour la poitrine ; les vaches
» ne mangent pas autre chose quand on
» veut qu'elles aient d'excellent lait.

» — Je ne suis point une vache... je veux
» avoir à déjeuner... Puisque tu es si ingé-
» nieux, Bouchenot, trouve-nous à déjeu-
» ner... car pour George, quand il est oc-
» cupé à faire une pièce, il paraît qu'il n'a
» plus faim...

» — Pourquoi n'en fais-tu pas une aussi,

» Timothée?... Apollon n'est point ingrat,
» il nourrit ses enfants!... Mais tu veux dé-
» jeuner... et dans le fait moi aussi je ne
» serais pas fâché de prendre quelque
» chose... Voyons... je vais regarder dans
» le buffet.

Le buffet était le vieux coffre; Bouchenot va s'agenouiller devant, et au bout d'un moment il s'écrie :

« — Qu'est-ce que tu as donc à crier fa-
» mine, Timothée? nous avons encore des
» vivres ici...

» — Bah! vraiment?

» — Je trouve au fond de ce coffre une
» douzaine de pommes de terre...

» — Cuites?

» — Ah! non... elles sont crues... je
» crois même qu'il y a longtemps qu'elles
» sont là, car elles se permettent de ger-
» mer. C'est égal, c'est une ressource dans
» l'adversité; si le poêle du voisin était
» allumé, nous pourrions faire cuire nos
» pommes de terre en les tenant contre le
» tuyau... Scélérat de Jacquillot! il nous
» coupe aussi les vivres!...

» — Des pommes de terre crues! » murmure Timothée ; « nous finirons par devenir sauvages ici... et pour traversin des » rouleaux de papier... c'est doux sous » l'oreille !... Ah ! si Henri Jumières était à » Paris... il nous donnerait à déjeuner, » lui !... c'est un si bon garçon !.. si obligeant !

» — Oui, certes !... il est obligeant... il » nous l'a prouvé... il nous a déjà prêté » deux fois de l'argent.

» — Que nous ne lui avons jamais rendu » même.

» — Ah ! parbleu ! si nous lui rendions, » où serait le mérite de nous prêter ? Mais » il n'est pas à Paris dans ce moment... » c'est très-fâcheux... quelle idée de voyager dans ce temps-ci... quand on est si » bien chez soi !...

» — Tu ne sais donc pas que Henri s'est » mis dans les affaires... il voyage en ce » moment pour une maison de commerce...

» — Il a donc renoncé à la carrière des » lettres... aux beaux-arts? » dit George.

« — Oui, entièrement.

» — Oh ! c'est singulier... et quel motif?...

» — L'amour, à ce qu'il paraît... Henri » est amoureux, très-amoureux d'une » jeune personne dont les parents sont ri- » ches ; ce sont d'anciens commerçants... » ils ne prendraient jamais pour gendre un » poëte pauvre...

» — Et peut-être un pauvre poëte !...

» — Ah! George, c'est bien méchant ce » que tu dis là !...

» — C'est que je crois que Henri n'au- » rait point renoncé aux muses, s'il s'était » senti comme moi une véritable voca- » tion !...

» — Il n'est pas question de muses ! je » veux déjeuner ! » s'écria Timothée en faisant un grand bond sur son lit.

« — Chut ! silence, messieurs !... voilà » notre affaire ! » dit Bouchenot en approchant son oreille de la fenêtre.

« — Quoi donc? un boulanger... un pâ- » tissier ?

» — Eh non !... un marchand d'habits » qui passe dans la rue... Lui seul peut ce » matin nous fournir de quoi déjeuner.

» — Mais que diable veux-tu vendre ?...
» nous n'avons plus rien ici.

» — Laissez donc ! on a toujours des
» choses inutiles... fiez-vous à moi. »

Et Bouchenot, ouvrant la fenêtre, appelle le marchand d'habits, puis se hâtant de couvrir les deux traversins de papier avec les couvertures, engage Timothée à se tenir tranquille dans le lit, afin qu'on n'entende pas craquer la paillasse.

Le marchand monte l'escalier. Bouchenot ouvre la porte, puis revient dans la chambre où il se met à chanter :

« Quand on sait aimer et plaire,
» A-t-on besoin d'autres biens ?
» Tra la la... tra la la... la la... »

« — C'est ici qu'on m'a appelé ? » dit le marchand en avançant sa tête dans la chambre.

« — Oui, brave industriel... Entrez...
» Ah ! auparavant, essuyez vos pieds à la
» porte, s'il vous plaît... car la rue est
» crottée, et puis on salit l'appartement.

» — Mais gnia pas de paillasson à vot'

» porte, » dit le marchand. « Où voulez-
« vous donc qu'on se frotte les pieds ?

» — Il n'y a point de paillasson !... »
s'écrie Bouchenot, en courant regarder à la porte et se donnant un air étonné. « C'est
» parbleu vrai... il n'y est plus... On nous
» l'a volé !... on vole tout dans cette mai-
» son !... c'est abominable !... et vous vou-
» lez acheter des meubles neufs, mes-
» sieurs ?... eh bien, moi, je ne le veux pas...
» on nous les volerait aussi. Nous n'achète-
» rons rien du tout tant que nous logerons
» ici !... »

Cependant le marchand est entré; il regarde autour de lui sans lâcher le paquet de vieux habits qu'il porte sur son bras.

« — Où sont les objets dont vous voulez
» vous défaire ? » dit-il à Bouchenot.

« — Attendez, mon brave... je vais vous
» faire voir cela... »

Et Bouchenot court se remettre à genoux devant la malle, en ayant soin de se placer de manière à ce que le marchand ne puisse pas voir dedans. Après avoir eu l'air de fouiller longtemps et avoir con-

stamment remué et retourné la même chose, il en tire cinq caleçons de bain et les présente d'un air satisfait au fripier.

« — Tenez, mon brave, regardez-moi » cela !... »

Le marchand d'habits prend les caleçons, les regarde à peine et les laisse retomber à terre en disant : « Je pense que ce n'est » pas que pour ça que vous m'avez fait » grimper ici ?

» — Que pour cela !... que pour cela !... » D'abord, mon brave, je suis étonné de » vous voir cet air de mépris pour les ca- » leçons... c'est un vêtement d'une utilité » reconnue... Allez donc un peu à l'École de » natation, et vous verrez quelle consom- » mation on en fait !...

» — Mais, monsieur, on n'ira peut-être » pas nager avant quatre mois d'ici !... jus- » que-là, qu'est-ce que vous voulez que je » fasse de vos caleçons?...

» — Qu'importe ! c'est en toile, ça ne » craint pas les vers !...

» — Ah ! si vous n'avez que ça à me mon- » trer...

» — Attendez, attendez... oh! nous ne » sommes pas au bout. »

Bouchenot court dans la chambre, regarde dans tous les coins, et en passant près du grand lit, dit à Timothée :

« — Ah! paresseux ! tu te dorlotes ce » matin !... tu te trouves bien sur ton lit de » plumes !... Oh! oh! Sybarite, va !... »

Timothée ne répond pas ; il a tourné sa tête du côté de la ruelle et a soin de ne point remuer pour ne pas faire craquer son traversin. Après avoir fait cinq ou six fois le tour de la chambre, où il n'a trouvé que de vieilles savates, Bouchenot va les présenter au marchand, qui, à la première inspection, s'écrie :

« —Ça ne vaut pas deux sous !...

» — Peste! vous êtes un peu dur, mon » brave... Ah ! si vous voulez acheter un » *bahut*... vous savez qu'ils sont redevenus » à la mode maintenant ?

» — Qu'est-ce que c'est qu'un *bahut*... » une vieille culotte ?

» Non, c'est un coffre antique... Tenez... » voyez là-bas... en voilà un superbe et

» que nous vous céderions à bon compte,
» parce qu'il tient trop de place ici... et
» que c'est gênant.

» — Messieurs, je n'achète pas de coffres,
» moi !... ça n'est bon qu'à brûler ça... si
» vous n'avez pas autre chose...

» — Attendez... diable ! comme vous
» êtes pressé ! »

Bouchenot se remet à courir dans la chambre ; tout à coup, après avoir jeté un coup d'œil sur la grande couchette, il s'en rapproche tout doucement et prend une paire de bottes qui est sous le lit. Elles étaient encore presque neuves et appartenaient à Timothée. Bouchenot se dit : « Ma foi, j'en
» suis fâché ! mais comme il n'y a que lui
» qui puisse les mettre... tant pis ! nous
» déjeunerons avec... d'ailleurs, quand il
» voudra sortir, je lui prêterai les miennes.»

Et Bouchenot, retournant au marchand d'habits, lui présente la paire de bottes sans prononcer un mot.

« — Ah ! au moins, voilà quelque chose
» de présentable, » dit le marchand ; « ça
» peut encore servir...

» — Je le crois bien : on ne les a pas mi-
» ses douze fois, » répond Bouchenot à demi-voix.

« — C'est dommage que le pied soit un
» peu petit.

» — Vous plaisantez... un pied superbe...
» Mais ne parlez pas si haut... elles sont à
» mon ami qui dort... Il ne voudrait pas
» les vendre ; mais comme le médecin lui
» a ordonné de ne porter que des souliers,
» je prends cela sur moi ; c'est pour son
» bien.

» — Voyons... que demandez-vous de
» cela ?...

» — Tous les articles ensemble ?...

» — Tous les articles ! il me semble que
» ça ne fait que deux... cinq caleçons et
» des bottes...

» — Chut ! pas si haut... et les souliers
» dont vous ne parlez pas.

» — Ces mauvaises savates ! ce n'est bon
» à rien...

» — Ah ! tenez, voilà encore un gilet que
» je puis ajouter, » dit Bouchenot en cou-
rant à la malle.. « c'est en vrai cachemire...

» il n'a plus de boutons, mais on en met
» de fantaisie.

» — Oh! c'est une loque que votre gi-
» let...voyons, combien voulez-vous?

» — Mais... mon brave, en vous deman-
» dant quinze francs, je crois être très-
» modeste.

» — Quinze francs! » s'écrie le marchand en rejetant à terre les caleçons qu'il avait repris, « vous plaisantez sans doute !... en
» vous donnant cent sous je crois que c'est
» bien payé.

» — Cent sous! ah!... quelle mesquine-
» rie!... Tenez, mon brave... car je suis
» sûr que vous êtes un brave... vous avez
» servi, n'est-ce pas?

» — Oui, monsieur.

» — Oh! je l'aurais gagé... ça se voit tout
» de suite dans la démarche...

» — J'ai servi dans un hôtel... j'ai été six
» ans cocher.

» — Ah!.. ce n'est pas comme cela que
» je l'entendais; mais n'importe, je ne veux
» pas vous tenir là une heure, donnez-moi
» dix francs, et que cela finisse...

» — Ça ne les vaut pas... vos caleçons » ont l'air bien usés...

» — Pas du tout! c'est la finesse de la » toile... examinez-les bien.

» — Voulez-vous me permettre de m'as- » seoir?...

» — Oui vraiment, mettez-vous à votre » aise. »

Le marchand d'habits, après avoir repris les caleçons, s'approche de la seule chaise qu'il aperçoit, et se laisse aller dessus; mais c'était celle qui n'avait plus que trois pieds, et lorsqu'on n'avait pas l'habitude de s'en servir, on devait nécessairement se laisser choir; c'est ce qui arrive au brocanteur, qui s'étale dans la chambre avec tous ses vieux habits.

« Ah! mon Dieu!... ah! juste ciel! » s'écrie Bouchenot en courant aider le marchand à se relever, « c'est justement la » chaise du tapissier, qu'il nous a donnée » en attendant la douzaine qu'il nous fait!.. » il paraîtrait qu'il y a un pied de faible...

» — C'est-à-dire qu'il y a un pied de » moins... mais ce n'est rien, je ne me suis » pas fait de mal...

» — Voulez-vous prendre quelque chose » pour vous remettre?

» — Merci, monsieur.

» — Sans façon, un verre de vin ou » d'eau-de-vie...

» — Est-ce que nous en avons ici?» s'écrie Timothée en relevant un peu la tête sur son traversin; mais Bouchenot lui lance des regards furibonds, et dit tout bas au marchand: « Ne faites pas atten- » tion... mon ami est somnambule... » Voyons, terminons... dix francs, c'est » convenu...

» — Six francs... vous dis-je...

»—Allons, vous mettrez bien vingt sous » de plus : ce sera pour notre femme de » ménage...

» — Ça ne les vaut vraiment pas...

» — Si... si... c'est fini... prenez... et dé- » pêchons-nous... nous avons affaire tous » les trois ce matin aux élections. »

Le marchand d'habits prend les caleçons, les bottes, il prend même le gilet et les vieux souliers qu'il avait dit être bons à jeter; puis sortant de sa poche une grosse bourse

de cuir, il en tire bien lentement sept francs qu'il donne à Bouchenot. Celui-ci a senti sa poitrine se dilater en recevant l'argent ; dès qu'il le tient, il se hâte de refermer la porte sur le marchand.

« — Ah ! victoire !... plus de souci !... » plus d'alarmes !..... nous sommes en » fonds !... » crie Bouchenot en faisant des gambades et des pirouettes dans la chambre.

George, qui avait continué de travailler à sa pièce, sans lever les yeux une seule fois pendant que le marché se faisait, dépose alors sa plume en disant :

« — Quoi, vraiment ? Bouchenot, tu as » vendu quelque chose ?...

» — Combien as-tu ? » dit Timothée en s'asseyant sur son séant.

» — Une somme assez gentille pour no- » tre situation ; sept francs, messieurs, les » voici !...

» — Sept francs ! » répètent les deux jeunes étudiants d'un air satisfait.

« — Que lui as-tu donc vendu pour avoir » cela ? » demande George.

» — Eh ! mon Dieu! nos caleçons de bain,
» quelques mauvaises pantoufles, et un gi-
» let à moi... mon vieux cachemire... dont
» bien des femmes, je gage, voudraient
» posséder un morceau.

» — Ma foi, c'est très-bien vendu, » dit Timothée; « puisque nous allons déjeuner,
» je vais me lever.

» — Reste donc encore au lit ! » s'écrie Bouchenot, qui craint que son camarade ne s'aperçoive qu'il n'a plus de bottes. « Il fait
» froid... tu y déjeuneras ; je vais vous en-
» voyer ce qu'il vous faut... ne bouge pas,
» Timothée. »

Tout en disant ces mots, Bouchenot s'est hâté d'ôter son pantalon de nankin ; il en prend un en drap noir qui est suspendu sur une corde, et fait lestement sa toilette.

« — Tu me prends mon pantalon noir, » dit Timothée.

« — Oui, mais je te laisse le mien... d'ail-
» leurs c'est mon tour de sortir... vite le
» col noir... Oh ! estimable crinoline... tu
» es la providence des jeunes gens... le
» gilet boutonné jusqu'en haut...c'est cela !

» il ne faut pas qu'on voie de linge... c'est » encore une excellente mode, et que » nous soutiendrons longtemps... Voyons » mes cheveux... jamais de pommade ici, » c'est indigne... il faudra que j'en achète » un pot...

» — Ne t'avise pas de cela !» dit Timothée, « ou je te le fais manger.

» — C'est égal, je vais me mettre de l'eau » de miel... Ah ! maintenant l'habit...

» — Comment ? l'habit !... qu'est-ce que » tu veux faire de l'habit ? » s'écrie George en quittant son ouvrage.

« — Parbleu ! je veux le mettre, puisque » je sors...

» — Ah ! Bouchenot, ça ne se peut pas, » mon ami, il faut que j'aille au théâtre » parler au directeur... lui dire que j'ai fait » à ma pièce les corrections qu'il m'a de- » mandées... c'est très-important cela !...

» — J'en suis bien fâché, mon cher » George, mais moi il faut que je sorte, » j'ai pour aujourd'hui trois rendez-vous » d'affaires et cinq d'amour ; il m'est im- » possible de les manquer. Tu iras demain » chez ton directeur de spectacle.

» — Non, non, demain c'est à mon tour » de prendre l'habit, » crie Timothée. « George est sorti hier, moi je veux aller » demain à l'école.

» — Mon petit Bouchenot, laisse-moi » sortir aujourd'hui, » dit le jeune auteur en courant après son ami, qui vient d'aller prendre au fond de la malle un habit noir qui est encore assez propre. « Tu iras de- » main à tes rendez-vous... tes conquêtes » peuvent attendre... tu n'as point d'affai- » res, c'est une plaisanterie. Mais ma » pièce, songe donc que c'est très-pressé... » c'est notre avenir, notre ancre de salut... » Elle réussira, et nous nagerons dans les » plaisirs !...

» — Tout cela est possible, mais je ne » veux pas avoir fait une toilette pour rien... » On m'attend... D'ailleurs, j'ai besoin de » prendre l'air... je jaunis ici... je m'étiole, » moi !... je ne veux pas perdre ma fraî- » cheur... Laisse-moi passer l'habit...

» — Non... je veux le mettre, moi, je » veux sortir...

» — C'est moi qui le mettrai...

» — Bouchenot, lâche cet habit.

» — Lâche-le toi-même...

» — Allons ! voilà qu'ils vont le déchirer » maintenant ! et puis nous n'en aurons plus » du tout ! » crie Timothée en sautant à bas de son lit ; et il s'empresse d'aller s'interposer entre ses deux compagnons qui tiraient l'habit chacun de leur côté.

George cède enfin en disant : « Bouche- » not, c'est bien mal ce que tu fais là... » mais je vais retravailler une scène alors.

» — Travaille ta scène... *Cent fois sur le » métier remettez votre ouvrage,* tu sais que » c'est le précepte du maître... Timothée, » va donc te recoucher, mon petit, tu » t'enrhumeras... moi, je vole papillon- » ner...

» — Ah ! un instant, Bouchenot, pas de » bêtises !... Avant de t'en aller, et l'argent...

» — Oh ! c'est juste... je n'y pensais plus; » le voilà... Tenez, messieurs, je vous laisse » deux francs, et je garde les cent sous » parce que je n'ai pas d'autre monnaie.

» — Pourquoi ne nous laisses-tu pas » plutôt les cent sous ?... je n'aime pas cet » arrangement-là...

» —Soyez donc tranquilles, mes enfants, » je vous rapporterai la pièce intacte ; je » vous en réponds sur ma tête : avec de la » monnaie, je serais capable de dépenser » quelque chose ; mais quand on a une » grosse pièce, on ne veut pas changer, et » on ne cède à aucune tentation... Si j'avais » un napoléon dans ma poche, je mourrais » dessus plutôt que d'y toucher !...

» — C'est très-bien... mais sois sage ; ne » te laisse pas séduire par des pommades.. » songe qu'il faut que nous vivions... que » nous comptons sur toi.

» — Soyez tranquilles, mes enfants... j'ai » dans l'idée qu'on m'invitera à dîner quelque part aujourd'hui. Quant au déjeuner, j'ai une connaissance que j'irai voir... » si je ne la trouve pas, j'achèterai chez le » boulanger un joli pain au beurre et j'irai » le manger au Palais-Royal... dans le jardin... il y a longtemps que j'ai envie de » déjeuner au Palais-Royal... Vous autres, » qu'est-ce que je vais commander pour » votre repas ? une poularde aux truffes ?

» — Allons, pas de mauvaise plaisante-

» rie; envoie-nous du pain, du vin et des » côtelettes de porc frais aux cornichons...

» — Peste ! mes gaillards, comme vous » vous traitez ce matin !...

» — Il ne tient qu'à toi d'en prendre ta » part...

» — Non, j'aime mieux aller chez ma » connaissance, et sortir tout de suite. » Adieu, mes enfants... amusez-vous bien.. » Voyons, que je me regarde encore dans » la glace... je suis très-soigné... le cos- » tume est fort propre... Je crois que je » ferai des passions aujourd'hui. Ah! la » paire de gants est-elle dans la poche?... » oui, la voici; le gant gauche est encore » fort gentil... quant à celui de la main » droite, on ne le met jamais, c'est meil- » leur genre. Au revoir.

» — Adieu. »

Bouchenot ouvre la porte, il va sortir, mais il revient sur ses pas en s'écriant : « A propos, j'ai rencontré il y a quelques » jours le gros Eugène... Il m'a offert de » me donner un chien de chasse superbe... » énorme... Faut-il le prendre, messieurs?..

» — Ne t'en avise pas! » crie Timothée, « il faudrait encore le nourrir... Belle idée » d'avoir un chien de chasse... nous n'au- » rions pas même des os à lui donner.

» — Allons, comme vous voudrez... ce- » pendant c'est dommage... un chien, c'est » une société... je lui aurais appris à rap- » porter... Mais je me sauve, je veux bien » employer mon temps... on m'a fait de » superbes promesses... je ne serais pas » étonné de vous rapporter un sac d'écus... » Malgré cela, croyez-moi, écrivez encore » à vos parents... à ces barbares que rien » n'émeut... peut-être seront-ils sensibles » au port de lettre. A ce soir, mes amis... » comptez sur moi... je vous rapporterai » pour souper un pâté de chez Lesage...Un » pâté, c'est nourrissant, et ça fait du profit.. » Ce soir vous verrez revenir l'amitié et » votre habit...

» — Ne l'abîme pas surtout!

» — Soyez sans crainte. » Et cette fois Bouchenot tire la porte après lui, et descend l'escalier d'un air aussi joyeux que s'il avait fait fortune.

CHAPITRE II.

L'emploi d'une pièce de cent sous.

Bouchenot s'est hâté de sortir du quartier de la Cité ; il marche la tête haute, le nez au vent, le jarret tendu. Ses pieds effleurent à peine le pavé, ses regards expriment une satisfaction dans laquelle il y a presque de l'impudence ; il lui faut le milieu des trottoirs ; il lui semble que chacun doit se déranger pour lui faire place ; et tout cela parce qu'il a un habit propre, et qu'il possède dans la poche de son pantalon une pièce de cent sous, sur laquelle il porte à chaque instant la main.

Beaucoup de jeunes gens, dont la toilette est plus élégante et qui ont constamment de l'argent plein leur poche, sont en ce moment moins heureux que Bouchenot. L'adversité a donc aussi son bon côté, et la

privation d'une chose en centuple la valeur à nos yeux. La pièce de cinq francs que l'étudiant faisait sauter dans son gousset, était pour lui un billet de cinq cents francs.

Bouchenot se dirige vers le quartier du Palais-Royal en se disant : « Le plus sou-
» vent que je déjeunerai avec une flute au
» beurre !... ce serait curieux !... Un joli
» garçon comme moi ferait un aussi maigre
» repas !... Non... non... grâce au ciel,
» nous avons encore des connaissances...
» et puis à la rigueur, j'ai cent sous dans
» ma poche... la pièce ronde... Il est vrai
» que j'ai promis de ne point la changer...
» à moins que ce ne soit pour leur porter
» un pâté. Oh ! je ne la changerai pas...
» j'irai chez la bonne Dubillon !... O res-
» pectable Dubillon... conquête de ma jeu-
» nesse, quoique je vous aie joué bien des
» tours et cruellement négligée, même au
» temps où j'avais l'air de vous adorer,
» vous ne m'avez jamais refusé la côtelette
» de l'amitié et le chocolat de l'amour...
» J'irai déjeuner chez elle... Il y a au moins

» quatre mois qu'elle ne m'a vu... Ma visite
» lui fera plaisir... Je lui dirai qu'elle est tou-
» jours jolie. A quarante-cinq ans on aime à
» s'entendre dire cela... et tout en ayant
» l'air de ne pas le croire, on en est facile-
» ment persuadé. Je l'embrasserai... je la
» serrerai dans mes bras... je la presserai
» avec violence contre ma poitrine... Ses
» yeux se rempliront de larmes... et elle me
» donnera de son vieux bordeaux. Voilà qui
» est arrangé ; mais il est encore de bonne
» heure, madame Dubillon se lève et s'ha-
» bille tard. Si je me présentais chez elle
» avant qu'elle eût mis sa fausse natte, son
» rouge au vinaigre et sa tournure, elle se-
» rait de fort mauvaise humeur; j'ai le
» temps de flâner. Ah! voilà un magasin de
» comestibles... j'aime beaucoup ces bou-
» tiques-là... »

Bouchenot s'arrête; il admire les volail-les, les poissons; mais comme il est alors sur un trottoir un peu étroit et qu'il barre le passage, un garçon épicier, porteur d'une grande manne chargée de marchan-dises, accroche en passant le chapeau de

Bouchenot, et le fait rouler du trottoir sur le pavé.

« — Vous ne voyez donc pas clair, im-
» bécile, » crie le jeune homme en courant après son chapeau.

« — Pourquoi barrez-vous tout le trot-
» toir?... Il est là en admiration devant les
» volailles!... et il lui faut toute la place!
» — Hum!... rustre!.. j'ai bien envie
» d'aller appliquer ma botte dans ton pan-
» talon ; si je ne le fais pas, c'est par égard
» pour ma tenue décente, par égard sur-
» tout pour l'habit que je porte, et dont je
» réponds devant mes deux amis!... »
murmure Bouchenot en essuyant son chapeau avec un foulard qu'il a soin de ne pas déployer entièrement, puis il continue son chemin en se disant :

« Manant!... Mais qu'est-ce que vous
» voulez demander à ces gens-là!... Oui,
» certainement je garderai le trottoir... je
» ne le céderai à personne... D'abord il y a
» de la boue dans les rues... il dégèle un
» peu... les ruisseaux sont gros... je n'ai pas
» envie de me crotter. »

En ce moment une dame venait devant Bouchenot; deux personnes causent et s'arrêtent; il n'y a plus de passage que pour une. Bouchenot tient ferme. La dame, qui n'est ni jeune ni jolie, est obligée de descendre du trottoir pour passer, ce qu'elle fait en murmurant :

« — Il y a des hommes bien mal élevés !... » je le reconnaîtrai ce monsieur-là !...

» — Ah bien ! c'est charmant !... elle me » reconnaîtra !... » se dit Bouchenot en continuant son chemin ; « parbleu, je le » crois bien... j'ai un de ces physiques qu'on » ne voit pas tous les jours... Mal élevé !... » je ne veux pas me faire éclabousser, » moi... Pourtant si la dame avait été jeune » et jolie, j'avoue que je lui aurais cédé le » passage... Hum ! polissons que nous sommes !... il y a toujours une arrière-pensée » dans nos actions ! Cette dame qui s'en va » de si mauvaise humeur ne se doute pas » que mon déjeuner dépend de ma toilette : » si je me présentais crotté chez madame » Dubillon, on ne me traiterait pas aussi » bien ; ma femme sensible a la faiblesse

» de tenir à une tenue soignée... c'est ce
» qui m'a souvent empêché de me présen-
» ter chez elle. Aujourd'hui je suis très-
» bien... Le pantalon de Timothée me gêne
» un peu sous les jambes... il me serre
» beaucoup la taille; mais cela me rend
» plus svelte, plus mince... il m'est un peu
» long, mais c'est la mode de marcher
» dessus... Quant au gilet, il est irrépro-
» chable; c'est la seule pièce de mon cos-
» tume qui ait été faite pour moi; tra la
» la... traderi... tra... »

Bouchenot qui suivait le trottoir en fredonnant un air d'opéra, cesse tout à coup de chanter et s'arrête en se disant :

« Ah ! fichtre !... que vois-je? un créan-
» cier... un acharné... oh ! par exemple, je
» lui cède le trottoir à celui-là... je n'ai pas
» envie de me rencontrer nez à nez avec
» lui. »

En effet, Bouchenot a fait volte-face, puis, bousculant quelques personnes qui étaient devant lui, il se hâte de descendre du trottoir et veut s'élancer légèrement sur la pointe de ses pieds pour gagner

l'autre côté de la rue ; mais une citadine venait à gauche, un cabriolet bourgeois venait à droite; étourdi par le bruit, croyant avoir son créancier sur le dos, et craignant de se faire écraser, le pauvre garçon se précipite vivement à travers les deux voitures ; n'ayant pas eu le loisir de choisir ses pavés, il a justement mis le pied dans un trou, et il s'envoie de la crotte jusque sur son gilet.

« Ah !... sacrebleu ! cela est fait pour » moi, » se dit Bouchenot en promenant sur lui des regards désespérés ; « j'en ai » depuis le haut jusqu'en bas ! et une botte » entièrement couverte de boue... Allons, » il n'y a plus à balancer... il faut changer » la pièce !... Heureusement je ne suis pas » loin d'une boutique de décrotteur !...

Et au bout d'un moment, Bouchenot était déjà assis devant un artiste en cirage ; il tendait son pied à la brosse réparatrice, et goûtait un certain plaisir à s'entendre appeler mon maître et mon bourgeois : quand on n'a jamais eu de domestique, ces mots flattent agréablement l'oreille.

Le *bourgeois* se fait bien cirer et bien brosser du haut en bas, puis il jette négligemment sa pièce de cent sous sur le comptoir, et donne largement pour boire à son domestique d'un moment. Les gens les moins riches sont souvent les plus généreux. Quelquefois c'est pour cacher leur pauvreté.

Bouchenot se pavane de nouveau sur les trottoirs en se disant : « Maintenant je fe-
» rai attention où je poserai mes pieds.
» D'ailleurs, on n'est pas toujours obligé
» de courir... On ne rencontre pas à chaque
» instant un créancier... Je sais bien que
» j'en ai beaucoup... mais ils ne se seront
» pas donné le mot pour sortir ce matin...
» Je commence à avoir très-faim... Me voici
» sur la place de la Bourse... Voyons
» l'heure... Bientôt onze heures... Je puis
» me diriger vers la rue des Martyrs, où
» demeure la respectable Dubillon... Eh !
» eh ! j'ai de l'argent plein mes poches...
» Pour cinq francs on a beaucoup de mon-
» naie... Avec cela qu'on m'a rendu trente
» sous en cuivre... c'est égal, ça sonne...

» c'est gentil... Ah ! Dieu ! qu'est-ce que je » sens par ici... cela embaume... on se » croirait dans un sérail... Ah ! c'est un » marchand de pastilles parfumées. Si je » portais une odeur comme cela chez ma- » dame Dubillon... elle qui a un faible pour » les parfums... Je suis sûr qu'elle me don- » nerait une dinde aux truffes pour déjeu- » ner... »

Bouchenot s'est approché d'un homme vêtu en redingote bleue et coiffé d'un turban, qui a devant lui une petite table sur laquelle sont étalées de petites crottes noires de diverses formes, qu'il assure venir directement de l'Arabie. M. Fidèle Bouchenot était essentiellement flâneur; il connaissait trop bien son Paris pour ajouter foi à l'origine des parfums ; mais cette odeur ambrée lui montait à la tête; il se voyait assis sur un divan, déjeunant à la turque, entouré d'esclaves et savourant les sorbets et le moka. Tout en regardant les sachets et les pastilles, il faisait sauter dans sa poche les gros sous qu'on lui avait rendus. Le résultat de cette contemplation fut l'achat

d'une petite boîte de parfums que le monsieur coiffé en Turc et baragouinant très-bien l'italien, lui assura valoir vingt-cinq francs à Constantinople, mais qu'il lui céda pour vingt-cinq sous, parce qu'il faisait la contrebande.

« Ma foi ! » se dit Bouchenot en s'éloignant avec sa boîte de parfums dans son gilet, « pour une fois on peut bien se donner » une petite jouissance à la turque!... D'a- » bord, moi, j'adore les odeurs !... je trouve » que rien ne vous donne un air comme il » faut, comme les odeurs... Ayez un vieil » habit... portez un vieux chapeau sur votre » tête, mais ayez du musc ; et quand on » passera près de vous, on se dira : C'est » un marquis ou un sultan, qui se promène » en bourgeois... Vingt-cinq sous de par- » fums, sept sous de décrottage et bros- » sage... ça fait trente-deux... je possède » encore trois francs huit sous ; oh ! par » exemple, je n'y toucherai pas !... c'est » sacré... D'ailleurs, je vais déjeuner et » dîner gratis. »

Bouchenot avait gagné les boulevards,

reniflant avec délice l'odeur qui sortait de son gilet, et à laquelle la chaleur de sa personne donnait à chaque instant plus d'intensité. Un petit bonhomme de quatorze à quinze ans, dont la figure a le cachet israélite, accoste notre flâneur en lui présentant des cannes.

« Monsieur, achetez-moi une jolie canne...
» Voyez, monsieur, pas cher... Jolie canne
» à la mode... Choisissez là dedans. »

Bouchenot s'arrête, jette un coup d'œil sur les cannes tout en répondant :

« —Oh ! non, je n'en veux pas... quoique
» j'aime assez les cannes... c'est un maintien
» très-amusant... mais je n'en veux pas... »

Et Bouchenot continue son chemin ; le petit marchand le suit en lui mettant ses cannes sous le nez, et lui criant :

« —Voyez, monsieur, jolie canne, tout ce
» qu'il y a de plus nouveau. Je vous arran-
» gerai, monsieur...

» — Non, puisque je te dis que je n'en
» veux pas... et si j'en achetais une, je ne
» voudrais pas de celles-ci, elles sont trop
» communes...

» —J'en ai d'autres, monsieur, j'en ai de » plus belles... tenez... »

Le petit marchand lui en met un autre paquet sous le nez ; Bouchenot s'arrête encore.

Le petit bonhomme reprend avec une étonnante volubilité :

« — C'est cela qui est joli, monsieur, de » véritables joncs... cannes bien distin- » guées. Voyez comme ça ploie, je vous » défie de casser ça !...

» — Oh ! véritables joncs !... je n'en suis » pas persuadé... mais décidément je n'en » veux pas... laisse-moi tranquille...

» — Vous n'êtes pas persuadé que ce » soit un jonc !.. je vous le garantis, moi, » monsieur. »

Et le petit marchand met une canne dans la main de Bouchenot, en s'écriant :

« Faites-la voir!... faites-la plier... n'ayez » aucune crainte !... ah ! comme elle est » bien à votre taille ! »

Bouchenot s'appuie sur la canne, la fait plier, et le soi-disant jonc se casse en deux.

« — Là ! j'en étais sûr ! » dit Bouchenot,

« c'était un jonc du bois de Boulogne.

» — Ah! dame! je ne vous avais pas dit » d'appuyer tout votre corps dessus... on » sait bien que ce n'est pas du fer... Don- » nez-moi trois francs, monsieur?

» Que je te donne trois francs!... pour- » quoi cela?...

» — Vous avez cassé ma canne, il faut bien que vous me la payiez.

» — Messieurs, » dit Bouchenot en s'adressant à quelques personnes qui se sont déjà arrêtées pour voir la suite de cet événement, « Messieurs, ce petit drôle m'a mis » sa canne dans la main malgré moi... Je ne » cessais de lui dire que je n'en voulais pas.»

Le petit Israélite, qui voit le monde s'amasser, se met à crier de toutes ses forces :

« — Vous m'avez dit : Je veux une belle » canne, qui ne soit pas commune. Je vous » ai présenté celle-ci... c'est une canne de » cent sous... vous l'avez prise, et vous » avez commencé à vous appuyer dessus, » comme si vous aviez voulu faire un trou » dans le boulevard.

» — On n'a pas d'idée de l'effronterie de ce

» petit coquin !... je lui disais toujours : Je
» ne veux pas de canne... il me la fourrait
» dans les mains. Il me criait aux oreilles :
» C'est un jonc ! Appuyez, monsieur ! faites-
» la plier... je vous défie de la casser!... Moi,
» j'ai voulu la faire plier un peu, par com-
» plaisance, elle s'est cassée tout de suite...
» preuve que ce n'était point un jonc.

» — Il m'a cassé ma canne, et il ne veut
» pas me la payer! » reprend le petit mar-
chand en essayant de pleurer. « Ce serait
» commode... une canne de six francs !...
» moi, qui n'ai pas six sous de bénéfice par
» jour, pour gagner ma pauvre vie... et
» pour soutenir mon père qui est infirme,
» et mes trois frères, dont l'aîné n'a que
» dix-huit mois... hi !... hi !... hi !...

» — Voyez-vous comme il ment... D'a-
» bord c'était une canne de trois francs...
» ensuite de cinq, à présent de six... pour
» peu qu'on l'écoute, tout à l'heure ce
» sera un jonc de douze francs !

» — Certainement que c'était un jonc de
» douze francs... mais puisque je ne vous
» en demande que trois... vous voyez bien

» que je suis raisonnable... hi ! hi ! hi !...

» — Allons, allons, payez la canne à cet » enfant ! » s'écrient plusieurs personnes en se mettant devant Bouchenot, qui cherchait à s'en aller. « Vous la lui avez » cassée, c'est bien juste de la payer...

» — Qui casse les verres les paye ! » dit un garçon limonadier.

« — Ces beaux mirliflors ! » dit une vieille femme, « ça se frotte avec des odeurs... » c'est plein de *musse !* et ça ne verserait » pas seulement une larme d'*affliction* sur » l'infortune du malheur !...

» — Oui ! oui !... c'est juste ! » crie un ouvrier en calotte grecque, qui ne sait pas ce dont il est question, et pousse tout le monde pour s'approcher. « De quoi qu'il y » a ?... Vive le peuple ! vive la liberté !... » qui est-ce qui faut rosser ?... »

Bouchenot s'aperçoit qu'on ne le laissera pas s'éloigner sans qu'il ait satisfait le petit pleureur. Déjà les mots de corps de garde se font entendre. Le jeune homme, qui meurt de faim, ne se soucie pas d'aller passer la journée chez un commissaire, un

juge de paix ; il prend son parti, et fouillant à sa poche, il en tire trois francs, qu'il donne au marchand de cannes, en lui disant :

« — Tiens, petit pleurnicheur... tu sais » ton affaire, toi !... tu feras ton chemin... » j'aime encore mieux te payer et que cela » finisse !... »

Le jeune Israélite a pris l'argent, Bouchenot repousse la foule et se hâte de gagner la rue des Martyrs, tenant dans une de ses mains les deux morceaux de la canne qu'il vient de payer si cher, et murmurant entre ses dents :

« — Sacré mille joncs !... je voudrais que » la grêle détruisît tous les petits mar- » chands de cannes... Enfin, c'est une tuile » qui m'est tombée sur la tête... Après tout, » il n'y a pas de ma faute...et quand je me » chagrinerais... non, pas si bête... il ne » faut pas que cette aventure m'empêche » de bien déjeuner. »

Bouchenot double le pas et arrive bientôt rue des Martyrs... devant la demeure de madame Dubillon... il entre dans la maison ; plusieurs brancards chargés de meu-

bles sont sous la porte cochère, on fait un déménagement, notre étudiant éprouve un sentiment de crainte, il court au concierge.

« — Je vais chez madame Dubillon... Ce » n'est pas elle qui déménage ?

» — De quoi?

» — Ce n'est pas madame Dubillon qui » déménage ?

» — Qu'est-ce que vous me demandez?

» — Il est donc sourd, ce concierge? » se dit Bouchenot ; et il passe une partie de son corps dans la loge en criant : « Je vous » demande si c'est madame Dubillon qui » déménage, madame Dubillon du troi- » sième ?

» — Ah, non! c'est l'employé du qua- » trième.

» — Ah! c'est bien heureux qu'il ait com » pris enfin! » se dit Bouchenot en gagnant l'escalier... « Il a l'air stupide ce portier... » mais il mangeait sa soupe, je crois, et il » était absorbé par cette occupation ; le » fait est que dans ce moment je voudrais » en faire autant... mon appétit devient » dévorant... Montons. »

Arrivé au second étage, Bouchenot se trouve arrêté par deux commissionnaires qui descendent une commode; l'escalier étant fort étroit, il n'y a pas moyen de passer. Le pauvre Bouchenot est obligé de redescendre, ce qu'il fait en murmurant :

« — Voilà un meuble qui tient toute la » place... mais aussi pourquoi fait-on des » escaliers si étroits?... on voit bien que » c'est une vieille maison... ou nos pères » avaient de bien petits meubles, ou ils » emménageaient par la fenêtre probable- » ment. »

Il s'arrête sur le palier du premier étage, espérant pouvoir y rester ; mais le palier est petit, un commissionnaire lui crie :

« — Rangez-vous donc de là, monsieur; » vous voyez bien que nous ne pourrions » pas tourner...

» — Ah ! oui, c'est vrai... il vaut mieux » que je descende... Ces hommes sont déjà » embarrassés... et puis on peut recevoir » un coup... c'est pourtant ennuyeux de » redescendre... Allons, passez, mes bra- » ves gens... vous devez avoir chaud ! Ce » meuble-là n'est pas mince...

» — Ah ! si monsieur veut payer un » demi-setier, nous accepterons volon- » tiers ! »

Bouchenot fait semblant de ne pas entendre, et remonte l'escalier, qui est libre enfin. Il enjambe les marches par quatre à la fois, et il est au milieu du troisième étage lorsqu'on crie au-dessus de lui : Gare !...

Bouchenot lève les yeux : cette fois c'est un énorme buffet que deux autres commissionnaires sont en train de déménager.

« — Ah ! mon Dieu ! encore un meuble » énorme, » murmure Bouchenot en reculant d'une marche à mesure que l'on vient sur lui... « Mais qu'est-ce que ça signifie » d'avoir des buffets de cette taille?... c'est » ridicule... je n'ai jamais vu de buffet » monstre comme cela... Ma foi, tant pis, » je ne redescends pas plus bas... je me » blottis dans cette encoignure.

» — Prenez garde à vous, monsieur !

» — Prenez garde vous-même, je ne » peux pas faire que monter et descen- » dre... je n'arriverais jamais. »

Le buffet descend, mais il fait tomber en passant le chapeau de Bouchenot, et l'aplatit contre le mur de manière à ce qu'il ressemble à un claque.

« Décidément mon chapeau a du malheur » aujourd'hui, » se dit Bouchenot en le ramassant, « et j'avais emporté le meil» leur... celui de George... Enfin, si je vais » au bal, ce sera une coiffure plus fashio» nable. Ah ! me voici devant la porte de » ma femme sensible... ce n'est pas mal» heureux... Examinons-nous un peu avant » de sonner. »

Il rajuste son col de crinoline, redescend son gilet, remonte son pantalon, met son chapeau sous son bras et sonne ; une vieille bonne vient ouvrir.

« — Bonjour, Madeleine. On déménage » dans votre maison, c'est fort incommode » pour les personnes qui viennent vous voir.. » Annoncez-moi à votre maîtresse... je » vous prie...

» — Monsieur, ça me serait difficile ; ma» dame est partie depuis trois jours pour » Pontoise, où elle va passer quelques se-

» maines près d'une nièce qui est malade.

» — Pour Pontoise !... Elle est à Pon-
» toise !...» s'écrie Bouchenot d'un air consterné. « Ah mon Dieu !... c'est fait pour
» moi... Mais quelle idée d'aller en hiver à
» Pontoise !

» — Puisque je vous dis que c'est pour
» voir une de ses nièces qui est malade...

» — Oui, j'entends bien... mais sa nièce
» aurait beaucoup mieux fait de venir à
» Paris se faire soigner... A Pontoise... Il y
» a sept lieues de Paris à Pontoise.

» — Mais madame sera revenue le mois
» prochain, très-sûr.

» — C'est bien... c'est fort bien... ça me
» fait beaucoup de plaisir.

» — Si monsieur veut écrire à madame,
» je lui ferai passer la lettre...

» — Oh ! ce n'est pas la peine, j'étais
» venu... pour la voir... et lui demander à
» déjeuner... sans façon...

» — Madame sera de retour le mois pro-
» chain. Votre servante, monsieur. »

La domestique referme sa porte, et Bouchenot descend tristement l'escalier en se disant :

« Hom ! la vieille mégère ! elle ne m'of-
» frirait pas seulement un verre d'eau... Il
» est vrai que je ne lui ai jamais donné ses
» étrennes... ni autre chose. Avec tout cela
» mon appétit redouble... et cet imbécile de
» concierge qui me laisse monter encore!...
» — Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que
» madame Dubillon était à Pontoise? » crie Bouchenot d'un air courroucé en passant sa tête dans le carreau du concierge.

« — De quoi ?

» — Vous êtes donc sourd?... Pourquoi
» me laissez-vous monter au troisième, et
» ne me dites-vous pas que madame Dubil-
» lon est à Pontoise ?

» — Vous m'avez demandé si c'était ma-
» dame Dubillon qui déménageait ; je vous
» ai répondu que non... Vous ne m'avez pas
» demandé autre chose...

» — Hum ! grosse brute ! » murmure Bouchenot en s'éloignant. « J'aimerais mieux
» placer un chien à ma porte qu'un être
» comme celui-là !... A Paris, on n'est pas
» assez difficile pour les portiers : quand
» on a mis dans une loge un tailleur ou un

» savetier, on se figure qu'on a un bon con-
» cierge. Il faut pourtant que je déjeune,
» moi... ça ne peut pas se passer en pro-
» menades... Je sais bien que j'ai encore
» huit sous dans ma poche... mais je n'aurai
» jamais un bifteck avec huit sous... Mau-
» dite canne !... qui m'a coûté si cher... et
» dont je n'ai que les morceaux... Si c'était
» une canne à sucre encore... je pourrais
» les sucer, ça me soutiendrait... Oh !... un
» souvenir !... la charmante Elvina... une
» figurante de l'Opéra... J'ai été très-bien
» avec elle... je lui ai payé assez souvent
» de délicieux déjeuners... quand je man-
» geais le fonds de dragées de mon père...
» Elle m'a fait des infidélités atroces ; mais
» c'est oublié depuis longtemps... Allons
» chez elle ; elle m'a plusieurs fois prié
» d'aller prendre du café avec elle... Par-
» bleu, voilà le moment de profiter de son
» invitation. Elle demeure dans le haut de
» la rue Saint-George... c'est justement
» près d'ici. Il faut espérer qu'elle ne sera
» pas à Pontoise celle-là... Fi donc ! une
» figurante de l'Opéra ne va pas à Pon-

» toise... en Russie, à la bonne heure. Mais
» mademoiselle Elvina n'a pas assez de
» talent pour qu'on nous l'enlève.»

Bouchenot traverse la rue de Navarin pour gagner la Chaussée-d'Antin. Quoiqu'il ait un grand appétit, il ne peut s'empêcher de s'arrêter devant quelques nouvelles constructions de ce quartier ; il admire plusieurs maisons bâties dans le goût de la renaissance, et s'écrie :

« — O charmante, délicieuse habita-
» tion !... j'aime ces arceaux... ces fenêtres
» en ogives... ces entablements élégants...
» il me semble que je vais entrer chez
» François Ier... Je me ferai faire une
» maison dans ce goût-là... quand je serai
» retiré des affaires... en attendant, tâchons
» de trouver à déjeuner. »

Bouchenot arrive rue Saint-George, à la demeure de sa figurante ; il passe rapidement devant la portière en disant :

« — Mademoiselle Elvina ! »

La portière court après lui en lui criant ;
« Vous ne pouvez pas monter, monsieur,
» mademoiselle n'y est pas.

» — Elle est sortie... et il n'est pas midi...
» Allons donc, vous plaisantez !... Elvina
» ne se lève jamais de bonne heure...

» — Je vous dis, monsieur, que vous ne
» pouvez pas monter.

» — Je vous dis, moi, qu'on me recevra
» fort bien ; vous me prenez peut-être pour
» un créancier !... Je sais ce que c'est,
» pour les créanciers on n'est jamais visible ;
» mais soyez tranquille... je suis un intime,
» un ami du cœur...

» — Il n'y a pas d'ami du cœur qui tienne...
» j'ai ma consigne, moi... Ah ! tenez, voilà
» justement la femme de chambre de made-
» moiselle. — Mamzelle Paulouska, v'la *z'un*
» monsieur qui veut à toute force monter
» chez votre maîtresse.

» — C'est moi, espiègle Paulouska, » dit Bouchenot en s'approchant de la femme de chambre. « Ah ! c'est vous, monsieur Fidèle ! » s'écrie la jeune fille.

Dans le cours de ses aventures galantes, le fils du confiseur ne se faisait jamais appeler Bouchenot ; il trouvait le nom de son père trop bourgeois ; c'était donc sous celui

de Fidèle qu'il était connu de mademoiselle Elvina.

« — Ma chère amie, n'est-il pas vrai que » la consigne ne me regarde pas ?

» — Mais au contraire... vous plus que » tout autre, » répond la femme de chambre ; puis elle se penche contre l'oreille de jeune homme, et lui dit en souriant d'un air malin :

« — Ma maîtresse est avec son protec- » teur... et vous entendez bien que s'il ren- » contrait des jeunes gens chez elle... son » protecteur ne la protégerait plus.

» — Ah ! je comprends... en effet... oui... » cela tombe mal.

» — Mon Dieu ! comme vous sentez bon, » monsieur Fidèle ? est-ce que vous appor- » tiez un sachet à ma maîtresse ?.. si voulez » me le laisser, je le lui remettrai.

» — Non, ce n'est pas un sachet... d'ail- » leurs... je la verrai une autre fois.

» — Adieu, monsieur Fidèle... oh ! ma » maîtresse sera bien contrariée de ne pas » avoir pu vous recevoir.

» — Pardieu ! elle ne le sera pas plus que » moi, je t'en réponds. »

Et M. Fidèle s'éloigne en se disant : « Que » le diable emporte les protecteurs... et les » protégées !... cela commence à devenir » très-désagréable... il faut absolument que » je mange... Allons, je vais m'acheter un » petit pain... un gros petit pain même... je » sais bien que je suis libre d'aller en man- » ger au Palais-Royal, comme je disais ce » matin à ces messieurs... alors je croyais » plaisanter... exécutons-nous..... c'est vrai » que j'embaume... mais en ce moment j'ai- » merais mieux sentir les truffes que l'en- » cens. »

Bouchenot est allé jusqu'à la rue Feydeau, où il y a un boulanger fashionable, car nous avons maintenant des boulangers qui vendent des pâtisseries fines, de la crème, qui ont des vins fins, des sirops, des liqueurs ; incessamment on trouvera de tout chez eux; excepté du pain.

Bouchenot entre dans la boutique qui est déjà encombrée de monde ; car le temps avait marché, la scène avec le petit marchand de cannes avait été longue, et il était alors une heure passée. C'est le moment où

les élégants et les petites-maîtresses vont manger des pâtisseries chez le boulanger en vogue. Ce qui semblerait ridicule à des gens de province ne l'est plus à Paris dès que la mode l'a consacré.

Bouchenot a retapé son chapeau le mieux possible, ce qui n'empêche pas que la forme n'en soit bosselée en plusieurs endroits ; il l'a enfoncé sur sa tête de manière à cacher ses oreilles, ce qui lui donne un faux air anglais. A l'aspect de plusieurs femmes élégantes qui mangent des gâteaux, M. Fidèle ne veut pas avoir l'air d'un affamé. Il va regarder les unes après les autres toutes les pâtisseries de la boutique, murmurant assez haut pour être entendu.

« C'est trop lourd ceci... Oh ! je n'aime pas » cela... voilà de ceux dont j'ai mangé hier... » ceci est trop sucré... »

Enfin, Bouchenot met la main sur un pain de gruau, le plus gros qu'il aperçoive, en disant : « Parbleu !... je n'ai jamais mangé » de ce gâteau, il a fort bonne mine.

» — C'est un pain pour le café, » dit la femme placée dans le comptoir. Bouchenot

ne fait pas semblant d'entendre, demande le prix, donne quatre sous, puis sort brusquement en emportant son pain de gruau qu'il a cassé en deux, afin de le faire entrer plus facilement dans sa poche.

« Irai-je déjeuner au Palais-Royal ou aux » Champs-Élysées? » se dit le jeune homme en se retrouvant de nouveau sur la place de la Bourse.

« Ah! ma foi, déjeunons tout de suite... » en nous promenant autour de ce superbe » monument... élevé au commerce, et où » tant de gens vont se ruiner et ruinent les » autres... J'ai de très-belles pensées au- » jourd'hui... C'est que mon déjeuner ne » me porte pas à la tête... On va me pren- » dre pour un spéculateur... un agioteur... » Si j'achetais de la rente à terme?... qu'est- » ce que je risque ?... mais probablement » on ne m'en vendrait pas... Non, non, » je ne jouerai jamais à la bourse!... fi » donc! c'est immoral... déjeunons tran- » quillement... et cherchons dans ma tête » où je pourrai trouver à dîner gratis... »

Bouchenot a déjà mangé la moitié de son

pain, lorsqu'il aperçoit à quelques pas de lui une boutique de charcutier.

« Parbleu, » se dit-il, « je suis bien bon » enfant de manger mon pain sec, lorsque » j'ai encore quatre sous dans ma poche... » Ce n'est plus la peine d'économiser, pour » ce qui reste de la pièce de cent sous, je » puis aussi bien le dépenser. »

Il entre dans la boutique du charcutier, et s'écrie : « Donnez-moi pour quatre sous » de jambon... du meilleur ! »

Pendant qu'on sert le jeune homme, il s'adresse à une autre fille de la boutique :

« — Mademoiselle, pourriez-vous, s'il » vous plaît, me prêter un verre d'eau... je » viens de prendre de l'absinthe et cela m'a » brûlé l'estomac...

» — Très-volontiers, monsieur. »

On apporte un verre d'eau à Bouchenot, il le boit en se délectant comme s'il avalait du champagne ; puis prenant son jambon, que l'on a enveloppé dans du papier, il donne ses derniers quatre sous, et se dispose à achever son déjeuner dans la boutique du charcutier, lorsqu'il voit passer dans

la rue une jeune fille dont la figure ronde, fraîche, rose, la tournure dégagée et les formes rebondies, flattent singulièrement sa vue.

Aussitôt fourrant son jambon dans une poche de son habit et le reste de son pain dans l'autre, Bouchenot sort de la boutique, et s'élance sur les pas de la jeune fille dont il se sent déjà amoureux.

CHAPITRE III.

Une jeune fille et un gros chien.

La jeune fille était vêtue d'une modeste robe de toile de couleur foncée, et qui montait en guimpe, de manière à enfermer hermétiquement ce que, dans un bal ou au théâtre, certaines dames font beaucoup trop voir : car l'excès en tout est un défaut. Un petit tablier à carreaux rouges et noirs, un fichu de soie roulé autour du cou, un bonnet bien simple, sans fleurs ni rubans, voilà quelle était la toilette de celle dont la première vue avait suffi pour troubler le cœur de Bouchenot. Mais il pensait, sans doute, qu'une femme gentille et bien faite est préférable, quoiqu'en robe d'indienne,

à une femme laide et mal bâtie qui porterait un cachemire et des diamants. La majorité sera de l'avis de Bouchenot.

La jeune fille ne marchait pas seule : à ses côtés allait et venait un énorme chien, à longs poils, à longue queue, à longues oreilles, espèce abâtardie, qui tient le milieu entre le barbet et le chien de berger, et que les amateurs emmènent à la chasse, où ils ne font pas autre chose que se crotter.

Bouchenot a bientôt rattrapé la jeune fille, il marche quelque temps derrière elle, en se disant :

« Charmante taille... des hanches bien » accusées... j'aime ça, moi; au moins l'on » sait à qui l'on a affaire... Le pied cambré... » la jambe un peu forte... j'aime ça aussi. » Ne me parlez pas d'une petite jambe de » chèvre, quelquefois la suite est bien, mais » c'est fort rare. Cette mise... cette allure... » ce doit être une couturière ou une plu- » massière, ou une frangère... n'importe, » elle a la fraîcheur d'une pivoine, et je ga- » gerais qu'elle est ferme comme un gland. » Ce gros chien est avec elle, à ce qu'il pa-

» rait... oui, elle l'appelle... elle se re-
» tourne pour voir s'il la suit. Ce sera un
» excellent prétexte pour entrer en con-
» versation...charmante conquête à faire...
» et qui efface toutes les Dubillon... sur-
» tout lorsqu'elles sont à Pontoise, et qu'on
» ne peut pas dîner chez elles. »

Et Bouchenot se rapproche, et se met à dire très-haut :

« Superbe chien !... beau chien de
» chasse !... bel animal ! J'en ai peu vu
» d'aussi bien mouchetés !... »

La jeune fille n'a pas détourné la tête ; elle continue de marcher en choisissant les pavés. Le chien semble plus sensible au compliment qu'on lui adresse ; il se rapproche de Bouchenot et tourne autour de lui, le nez au vent et remuant la queue. Le jeune homme lui fait quelques caresses, tout en pressant le pas de manière à se trouver à côté de la demoiselle au petit bonnet.

« Charmante figure !... quel teint de rose
» et quelle jolie taille ! » murmure de nouveau Bouchenot.

Ce compliment reste sans réponse : on n'a pas l'air de l'avoir entendu.

« Est-ce qu'elle croirait que je parle en-
» core de son chien? » se dit l'étudiant en se rapprochant de la jolie fille. « Si je ne
» fais pas la conquête de la demoiselle, en
» revanche son chien semble avoir déjà
» beaucoup d'amitié pour moi... il se fourre
» sans cesse dans mes jambes... il va me
» faire tomber cet animal !...

» — Ici, Moustache ! » dit la jeune fille, qui, en tournant la tête, s'est aperçue que son chien n'est plus près d'elle.

Moustache obéit un moment à la voix de sa maîtresse ; mais il ne tarde pas à revenir se coller contre Bouchenot

« Moustache, vous me paraissez une fort
» bonne bête, » dit le jeune homme, « et je
» suis sensible à l'amitié que vous me té-
» moignez ; mais votre maîtresse com-
» mande, et vous devez obéir... Si j'avais
» une maîtresse comme cela, moi ! ah !
» fichtre ! j'aurais continuellement les yeux
» sur son jupon. »

La jeune fille ne sourcille pas ; seulement

elle répète : « Ici, Moustache !... que je » vous voie me quitter !

» — Ah ! nous ne voulons pas rire, nous » ne voulons pas répondre, » se dit Bouchenot. « Ou c'est une gaillarde qui est au fait » de nos roueries, ou c'est une jeune niaise » à laquelle on a fait peur des jeunes gens » de Paris. Je croirais plutôt qu'elle est de » cette dernière catégorie... En avant les » grands moyens... — Prenez garde, ma- » demoiselle, vous perdez quelque chose, » s'écrie tout à coup Bouchenot en se précipitant sur les pas de la jeune fille. Celle-ci s'arrête, et se retourne d'un air saisi, en balbutiant :

« — Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que je » perds donc ?...

» — Ou vous allez la perdre, mademoi- » selle ; je suis persuadé qu'elle va tomber.

» — Quoi donc qui va tomber ?...

» — Votre jaretière, si elle n'est pas bien » attachée... A Paris les jarretières se per- » dent très-facilement. »

La jeune fille a la bonhomie de porter ses mains à ses genoux pour s'assurer que

rien n'est en danger de tomber ; puis, s'apercevant que Bouchenot la regarde en riant, ses joues deviennent pourpres, ses yeux s'animent, et elle lui dit avec un air de colère :

« Il faut que je sois bien bête pour vous » avoir écouté... C'est pour vous moquer » de moi que vous m'avez dit cela !

» — Non ! c'était seulement pour savoir » vous jarretiez dessus ou dessous le ge- » nou... Maintenant, je vois que c'est des- » sus et j'en suis enchanté, parce que ça ne » gâtera pas votre jolie jambe.

» — Ah ! on m'avait bien prévenue qu'à » Paris les hommes cherchaient sans cesse » à dire des bêtises aux filles... Je n'aurais » pas seulement dû vous répondre.

» — Comment ! des bêtises !... parce que » je vous dis que vous avez une jolie » jambe... Je ne l'ai pas vue, mais je la juge » d'après le reste, qui est ravissant !... Quels » yeux... quelles dents... quelle fraîcheur... » O Dieu ! si j'étais assez heureux pour avoir » une maîtresse comme vous, je ne la » nourrirais que de blanc de volaille et de » biscuits !...

» — Allons, monsieur, laissez-moi tran-
» quille et ne m'insultez pas... ou prenez
» garde à vous !

» — Quoi, mademoiselle, est-ce que je
» vous insulte en vous parlant de blanc de
» volaille... en vous disant que je vous
» trouve adorable ? Il me semble qu'il
» n'y a rien là dedans qui puisse vous of-
» fenser.

» — Vous me dites des bêtises, et voilà
» tout; mais ça ne vous avancera à rien.
» Et si on me taquinait trop... j'ai mon
» chien que mon parrain m'a donné... et
» qui me défendrait joliment, lui !... Oh !
» c'est qu'il est méchant quelquefois.

» — Je le crois beaucoup moins méchant
» que vous... Regardez, il vous quitte
» pour moi... Ce chien devine que je vous
» aime ; il me témoigne déjà de l'attache-
» ment...

» — Ici, Moustache, ici !

» — Ah ! oui, c'est étonnant comme il
» vous écoute ! Il me paraît qu'il n'y a pas
» longtemps que votre parrain vous l'a
» donné.

» — Ça ne vous regarde pas !

» — Oh ! êtes-vous méchante !... Qui » croirait que cette taille de nymphe ca- » che un cœur de granit !... Vous êtes cou- » turière, n'est-ce pas ?

» — Non, monsieur, je ne suis pas cou- » turière.

» — Il n'y a rien dans ma supposition » qui doive vous fâcher : la couturière est » placée très-haut sur l'échelle des grisettes ; » elle tient le milieu entre les modistes et » les chamarreuses. Le pavé est glissant : » si vous vouliez accepter mon bras ?

» — Non, monsieur, je ne veux pas de » votre bras, et je vous prie encore une » fois de me laisser tranquille...

» — Il me semble, mademoiselle, que je » ne vous empêche pas de suivre votre che- » min.

» — Mais vous me parlez.. vous me sui- » vez, et ça m'ennemie. On m'a bien dé- » fendu de parler à personne dans les » rues...

» — Qu'avez-vous à craindre, puisque » vous avez un chien qui est très-méchant

» et qui a l'air de vouloir entrer dans ma » poche ?

» — Ici, Moustache, ici donc!

» — Oh! c'est absolument comme si vous » le chassiez! Je crois que votre parrain ne » vous l'a pas envoyé assez jeune. »

La jeune fille se pince les lèvres d'un air de dépit, et fait ce qu'elle peut pour retenir son chien près d'elle; mais Moustache, après avoir fait quelques pas, revient toujours sur les talons de Bouchenot. Le jeune homme qui ne se tient pas pour battu, malgré l'air sévère avec lequel on accueille ses galanteries, continue de marcher sur la même ligne que la demoiselle, lui lançant des œillades auxquelles elle ne répond qu'en lui faisant la mouc.

« Je gage que je sais maintenant qui vous » êtes, » reprend l'étudiant au bout d'un moment : « à cette démarche noble... à » cette tournure pleine de grâces, j'aurais » du le deviner... vous êtes culottière!... ou » vous vendez des allumettes infernales. »

La jeune fille se pince les lèvres et double le pas.

« Ou vous faites des corsets... ou vous » reprisez les cachemires... mais quel que » soit votre état, vous êtes charmante... » Combien je m'estimerais heureux si vous » me permettiez de cultiver votre connais- » sance !... »

La jeune fille marche encore plus vite. Bouchenot est presque obligé de courir pour la suivre, mais il ne se décourage pas et continue.

« Vous allez bien vite... vous vous ferez » du mal..... Si vous vouliez vous rafraî- » chir... accepter quelque chose... une ba- » varoise... une limonade ?... les cafés ne » sont pas ouverts pour le roi de Maroc ; » je serais trop heureux si par hasard vous » n'aviez pas déjeuné... cela peut arriver, » quelquefois on sort sans avoir déjeuné... » une côtelette et des huîtres... ça ne se » refuse pas.

» —Monsieur, laissez-moi tranquille !.... » où je vais lâcher mon chien sur vous... à » la fin !

» — Ah ! ah ! belle brune ! nous nous » fâchons... Lâchez tout ce que vous vou-

» drez, je ne me fâcherai pas. Mais je vous » préviens que le chien de votre parrain » ne me fait pas peur... Ce brave Mousta- » che, nous sommes déjà très-amis ensem- » ble... il ne me quitte pas.. »

En disant ces mots, Bouchenot venait de fourrer sa main dans sa poche droite, où il avait trouvé son morceau de jambon qui était sorti du papier. Comprenant alors la cause de l'attachement que lui témoigne le gros chien, et tout le parti qu'il peut tirer de cette circonstance, il part d'un éclat de rire en reprenant : « — Après tout, vous » voyez que c'est sans que je l'appelle que » votre écuyer s'attache à mes pas ; mais » puisque cela vous contrarie que je vous » parle et que je marche près de vous, je » vais aller d'un autre côté ; je suis trop » galant et trop bien élevé pour rien faire » qui déplaise aux dames. Mademoiselle, » j'ai l'honneur de vous saluer.

» — Ah ! c'est bien heureux ! » murmure la jeune fille tout en continuant son chemin du côté de la pointe Saint-Eustache ; tandis que Bouchenot, au contraire, revient vers

le Palais-Royal, bien certain que le chien ne le quittera pas.

En effet, Moustache continue de marcher sur les talons du monsieur qui a du jambon dans sa poche, et il fourre sans cesse son museau contre le pan de son habit. La jeune fille, après avoir fait quelques pas, s'est aperçue qu'elle n'a plus son chien avec elle ; elle se retourne, et le voit dans les jambes du jeune homme qui s'éloigne. Elle appelle Moustache à plusieurs reprises ; Moustache ne quitte pas la poche au jambon. La jeune fille est obligée de courir après Bouchenot, ce qu'elle fait tout en criant :

« Ici donc, vilain chien !... Oh ! quel en-
» nui qu'une bête comme cela ! Monsieur,
» renvoyez-le donc, je vous en prie... »

Bouchenot se retourne et s'arrête en disant :

« — Qu'est-ce que c'est, mademoiselle ?
» vous m'appelez, je crois... je suis à vos
» ordres... car, malgré votre air méchant,
» vous n'en êtes pas moins fraîche comme
» un paquet de violettes... Accepteriez-

» vous le déjeuner que je vous ai pro-
» posé ?...

» — Mais non, monsieur, ce n'est pas
» vous que j'appelle, c'est mon chien que
» vous retenez près de vous pour me con-
» trarier.

« — Moi, je retiens votre chien !... par
» exemple, mademoiselle, pour qui me pre-
» nez-vous? Mes moyens de séduction ne se
» sont jamais dirigés sur les chiens... Voyez,
» je fais tout ce que je puis pour chasser
» le vôtre... Allez, Moustache, avec cette
» jolie maîtresse... cette charmante maî-
» tresse. »

Moustache jette les yeux d'un air indécis, tantôt sur le jeune homme, tantôt sur sa maîtresse. Celle-ci se remet à marcher, il fait quelques pas avec elle ; mais il ne tarde pas à la quitter pour retourner flairer la poche de Bouchenot, qui, sentant le chien dans ses jambes, continue son chemin sans se retourner.

Au bout de quelques minutes, la voix de la jeune fille se fait encore entendre :

« Arrêtez, monsieur ! mais arrêtez donc!

» vous voyez bien que vous m'emmenez » encore mon chien. »

Bouchenot s'arrête et regarde en souriant la jeune personne qui court après lui.

» —Il me paraît, mademoiselle, que c'est » vous qui me suivez maintenant... Eh bien! » moi, je n'imiterai pas votre exemple ; je » vous réponds que je ne m'en fâcherai » pas ! Être suivi par un minois si gentil... » vais-je faire des jaloux !

» — Je ne vous suis pas exprès, monsieur... c'est cette vilaine bête qui m'y » force... Ah ! s'il ne me venait pas de mon » parrain, qui m'a dit d'en avoir bien soin, » certainement je le laisserais aller... ça me » serait égal de le perdre !...

» — Il est certain que M. Moustache vous » défend d'une singulière façon !... Et l'on » dit que le chien est l'emblème de la fidélité... voyez quelle imposture !... C'est » parmi les hommes qu'il faut chercher des » modèles de constance !... Faites-en l'essai, mademoiselle, si toutefois vous ne » l'avez pas déjà fait.

» — Je ne veux rien essayer, monsieur ;
» je veux aller où j'ai affaire...

» — Si vous me permettiez de vous ac-
» compagner, de cette manière je vous
» réponds que Moustache ne se perdrait
» pas...

» — Non certainement, je ne veux pas
» que vous veniez avec moi !... pour que
» l'on me rencontre avec un homme ; ça
» serait joli !...

» — Les hommes sont cependant faits
» pour aller avec les femmes... Est-ce que
» vous croyez que nous devons vivre cha-
» cun de notre côté !... Ah ! mademoiselle,
» vous n'avez donc pas lu l'Amour conju-
» gal !...

» — Voyons, monsieur, laissez-moi tran-
» quille et rendez-moi mon chien ou je vais
» me fâcher à la fin... C'est embêtant de me
» faire aller comme ça aussi...

» — Oh ! si nous employons les gros mots,
» je n'en suis plus !... Embêtant !... Made-
» moiselle, voilà un terme bien dur ; en
» vérité, vous me faites de la peine ! Je
» commence à croire que vous vendez du
» cirage angla s.

» — Je ne puis pas passer mon temps à
» courir comme ça après vous... on me
» grondera... et si je perds Moustache, ce
» sera bien pis ; hi,hi !...je veux mon chien:
» hi, hi !...

» — Hé bien ! voilà que nous pleurons à
» présent...mais, chère enfant, vous n'avez
» pas raison de vous fâcher... encore une
» fois, je n'emploie aucun sortilége pour
» retenir votre chien.

» —Mais vous sentez une odeur de musc..
» de pommade... de je ne sais quoi ! c'est
» sans doute cela qui attire Moustache.

» — Mademoiselle, je porte sur moi un
» sachet ambré qui me vient en droite li-
» gne de Constantinople, mais je doute que
» ce soit ce parfum qui attire votre chien...
» d'autant plus que M. Moustache n'est pas
» un chien turc. Au reste, si vous voulez,
» pour qu'il ne revienne plus à moi, je vais
» le battre... je vais lui donner un grand
» coup de pied dans le dessous de la queue.

» — Non, non... ne le battez pas... Ah !
» j'ai un cordon dans ma poche... je vais le
» passer à son cou et l'emmener attaché...

» ah! j'aurais bien dû penser à cela plus » tôt.

» — Attachez-le... mais ne l'étranglez » pas... votre parrain vous en voudrait en- » core plus... Avec de si jolis yeux... cette » taille... cette poitrine... cette jambe... » ne pas vouloir causer... Est-ce que vous » avez un amoureux jaloux?... »

La jeune fille ne répond pas; elle vient d'attacher son chien avec un petit cordon, elle le tire et l'entraîne avec elle en courant, ce qui ne semble pas causer un grand plaisir à Moustache, puis elle tourne dans la première rue qui se présente, afin qu'il n'aperçoive plus celui pour lequel il montre une si grande prédilection.

Bouchenot a suivi la jeune fille des yeux lorsqu'elle détourne la rue; il se dit : « La » suivrai-je? Elle est assez gentille... mais » elle m'a l'air passablement bête... elle se- » rait capable de se mettre encore à pleu- » rer... Oh! ma foi, laissons-la... il ne » manque pas de jolies femmes à Paris, et » qui ne sont pas toutes si farouches... Si » celle-là avait accepté à déjeuner, pour-

» tant, comment diable m'en serais-je tiré?..
» Mais j'étais bien sûr qu'elle n'accepterait
» pas... Cherchons une promenade ou une
» rue solitaire pour achever mon déjeuner,
» ensuite j'aviserai aux moyens de trouver
» à dîner, ce qui vaudra mieux en ce mo-
» ment que de courir après une jeune
» fille. »

Bouchenot se remet en marche. Il n'a pas fait trois cents pas, qu'il sent quelque chose se frotter contre ses jambes ; il regarde... c'était Moustache qui avait cassé le cordon avec lequel on le tenait en laisse, et était revenu prendre sa place contre la poche dans laquelle était le jambon.

CHAPITRE V.

Les cure-dents et les chaînes de sûreté.

« Parbleu ! voilà un chien bien entêté ! » dit Bouchenot en s'arrêtant ; « il me paraît » qu'il a cassé le faible cordon avec lequel » on voulait le retenir... Tu aimes donc » bien le jambon, Moustache ? Je croirais » aussi que ta maîtresse ne te donne pas » trop à manger, car tu fais des bassesses » pour bien peu de chose. Le chien der- » rière moi... la jeune fille ne doit pas être » loin... mais je ne la vois plus ; pauvre pe- » tite, je ne veux pourtant pas lui dérober » son chien... voyons, tâchons de la re- » trouver. Ah ! Moustache, si je fais la con- » naissance de cette jeune personne,

» certainement c'est bien à toi que je le de-
» vrai. »

Bouchenot retourne sur ses pas, il n'aperçoit point la jeune fille; il prend la rue qu'elle a prise, double le pas, regarde de tous côtés, et s'adresse au chien en lui disant : « Où est cette maîtresse ? »

Pour toute réponse, Mouttache met ses deux pattes de devant sur le pan de l'habit de Bouchenot, en fourrant son museau contre la poche.

Après une demi-heure de recherches inutiles, Bouchonot se dit : « J'ai fait ce que
» j'ai pu pour retrouver la maîtresse de
» Moustache... s'il me reste, ce n'est certai-
» nement pas ma faute. Ma foi, je le gar-
» derai... Je t'adopte, inconstant animal,
» jusqu'à ce que tu me quittes pour une
» poche mieux fournie... Si tu appartenais
» à quelque riche amateur, demain je li-
» rais avec soin les affiches qui promet-
» traient une récompense honnête... voilà
» même un genre d'industrie auquel je
» n'avais pas encore songé; mais je doute
» que ta maîtresse te fasse afficher, quoi-

» que tu lui viennes de son parrain, et
» d'ailleurs si je la retrouve, je suis trop
» galant pour ne pas te rendre gratis. En
» attendant, comme je ne veux pas que tu
» m'aies suivi pour rien, je vais partager
» avec toi cette friandise, cause de ton in-
» conduite... et comme ma poche en con-
» servera longtemps le goût, je suis cer-
» tain que tu ne me quitteras pas ensuite
» comme ta maîtresse. »

Le jeune homme entre dans une allée; là il sort de sa poche le jambon que les coups de tête de Moustache avaient singulièrement endommagé; il en donne quelques bribes au chien, en y joignant un peu de pain, et Moustache fait disparaître tout cela avec une étonnante vélocité. De son côté, Bouchenot termine son déjeuner dans l'allée, où il a l'air de s'être arrêté pour tout autre chose; ce repas achevé, il se remet en course avec son nouveau compagnon; en lui disant :

« — Allons, Moustache, suivez votre
» nouveau maître!... Si vous faites mine
» de me quitter, j'ai là, dans la poche que

» vous ne flairez pas, deux morceaux de
» canne dont je me servirai pour vous cor-
» riger, car je n'ai pas perdu l'espérance
» de vous rendre un jour à votre maî-
» tresse... Et qui sait si ce chien ne me con-
» duira pas au bonheur, à la fortune... aux
» honneurs!... Tout est ricochet dans la
» vie! les plus grands événements ont eu
» souvent pour cause des aventures plus fu-
» tiles que l'obstination de ce chien... Ah!
» Moustache, si je te dois un jour une po-
» sition heureuse, sois tranquille, je ne
» t'oublierai pas.

» — Monsieur veut-il des cure-dents?...
» achetez-moi des cure-dents, monsieur.»

C'est une petite fille qui marche à côté de Bouchenot, et lui présente toute sa boutique qui est dans une corbeille. Il repousse la corbeille en lui disant :

« — Je n'ai pas besoin de cure-dents,
» ma petite, ce serait du luxe!...

» — Étrennez-moi, monsieur... à un
» sou le paquet...

» — Quand même ce serait à un liard, je
» ne t'étrennerais pas. D'ailleurs je porte
» malheur...

» — Oh ! si, monsieur, vous me porterez » bonheur à moi..,

» — Je te répète qu'il m'est impossible » de t'étrenner.

» — Prenez-en un paquet, monsieur...

» — Mais laisse-moi donc avec tes cure-» dents. »

Bouchenot repoussait la corbeille que la petite fille s'obstinait à lui présenter toujours. Monsieur Moustache, témoin de cette manœuvre, et croyant qu'il y a aussi des comestibles dans la boutique que porte l'enfant, saute tout d'un coup sur la corbeille, et avec ses deux pattes de devant jette à terre toute la marchandise qu'elle renfermait; puis, pendant que la petite crie et ramasse ses cure-dents, il happe avec ses dents la corbeille qui est restée à terre, et se met à courir comme si on l'avait éreinté de coups.

Bouchenot ne peu s'empêcher de rire en voyant le chien fuir avec la corbeille dans sa gueule; il aide l'enfant à ramasser ses cure-dents ; et lui dit :

« — Tu vois ce que c'est que de harceler

» les gens ; cela a mis mon chien de mau-
» vaise humeur... Il n'aime pas les cure-
» dents.

» — Mais, monsieur, appelez-le donc
» pour qu'il me rende ma corbeille.

» — C'est un animal fort mal élevé... il
» n'écoute jamais la voix de son maître...
» Moustache!... Moustache!...Tu vois qu'il
» court toujours. Console-toi. Ta corbeille
» valait bien deux sous : quand je repasse-
» rai par ici je t'en donnerai trente. Au-
» jourd'hui je n'ai pas de monnaie. »

En disant cela, Bouchenot poursuit son chemin, persuadé que cette fois il a aussi perdu le chien. Mais, contre son attente, après avoir marché quelque temps, il entend trotter derrière lui : c'était Moustache qui tenait toujours la corbeille dans ses dents.

« Voilà un singulier animal!.. » dit Bouchenot. « Ah! tu voles les corbeilles... Le
» parrain de ta maîtresse t'a donne une
» éducation bien vicieuse, à ce qu'il me
» semble... De quoi ai-je l'air, moi, main-
» tenant?... d'un aveugle dont le chien est

» dressé à recevoir la recette... N'importe,
» tâche de faire une recette, Moustache,
» et je ferai faire ton buste, comme celui
» du chien de Montargis... Ah! me voilà
» devant la maison de M. Lombard, cet
» homme d'affaires qui m'a aidé à vendre
» tout ce que m'avait laissé mon père. Il
» est à son aise le gaillard, et il m'a plu-
» sieurs fois engagé à aller lui demander à
» dîner... Il est vrai que quand j'y suis allé
» dans cette intention, il était toujours
» sorti; mais cette fois je ne le manquerai
» pas, car je l'aperçois qui rentre chez
» lui. »

Bouchenot court au-devant d'un monsieur d'une cinquantaine d'années, tournure assez commune, figure longue, maigre, nez en bec de corbin, et portant des besicles derrière lesquelles on aperçoit des yeux qui semblent de verre.

« — Ah! bonjour, papa Lombard!... » dit Bouchenot en allant frapper sur l'épaule de ce monsieur, qui le regarde d'un air équivoque, puis fait semblant d'être content, et répond :

« — Tiens ! c'est l'ami Bouchenot !... En-
» chanté de vous voir... Comment vous
» portez-vous, mon cher ami?... Je pensais
» à vous ce matin ; je me disais : Il y a bien
» longtemps que je n'ai vu ce cher Bou-
» chenot.

» — Parbleu ! monsieur Lombard, quand
» je viens chez vous, on me dit toujours
» que vous êtes sorti...

» — Ah ! je sors beaucoup, j'ai tant d'af-
» faires ! Et vous?

» — Moi, je n'en ai pas du tout, malheu-
» reusement !... Vous devriez bien m'en
» procurer... Vous m'aviez dit, monsieur
» Lombard, que vous penseriez à moi...

» — Sans doute... je ne demanderais pas
» mieux... Je sais que vous avez des talents,
» de l'activité...

» — Oh ! pour de l'activité, vous devez
» vous rappeler que je n'ai pas été long-
» temps à manger ce que mon père m'a-
» vait laissé !...

» — Enfin, vous savez votre Code... vous
» sauriez plaider ; mais c'est que vous n'a-
» vez pas encore été reçu avocat.

» —Qu'est-ce que ça fait, monsieur Lom-
» bard? il y en a tant qui sont avocats et
» qui ne plaident pas.

» — Vous n'êtes pas connu, voilà le mal-
» heur...

» — Parbleu ! si j'étais connu, ce serait
» peut-être encore plus malheureux.

» — C'est égal, je vous trouverai de l'oc-
» cupation ; comptez sur moi, mon ami. En
» attendant, il faudra venir un de ces jours
» me demander à dîner. Au revoir, mon
» cher Bouchenot.

» —Eh ! mais dites donc, papa Lombard!»
s'écrie Bouchenot en se pendant au bras du monsieur, qui allait entrer dans sa maison, « ça me va, pas plus tard qu'aujour-
» d'hui; je viens dîner avec vous sans fa-
» çons...ou avec des façons, ce sera comme
» vous voudrez : moi je m'accommode de
» tout. »

Le monsieur ne répond pas, son nez s'allonge un peu plus et semble vouloir s'introduire dans sa bouche, puis tout d'un coup il s'écrie, en regardant Moustache :

« — Ah ! voilà un drôle de chien !... il

» est fort plaisant avec cette corbeille dans
» sa gueule... Est-ce à vous ce chien ?
» —Oui, c'est à moi... momentanément ;
» il m'a été confié... Je vous disais donc,
» papa Lombard, que...
» —Pourquoi tient-il cette corbeille dans
» ses dents ?...
» — C'est un tour qu'il s'est appris lui-
» même ; c'est un chien savant...Est-ce que
» vous voulez me l'acheter ?
» — Moi! oh! je déteste les animaux !...
» — Ainsi, c'est convenu, papa Lom-
» bard, nous dînons ensemble...
» — Oui, mon ami, un de ces jours, ve-
» nez me trouver... entre quatre et cinq...
» — Ce n'est pas un de ces jours, c'est
» aujourd'hui que je viens dîner avec vous.
» —Aujourd'hui, mon ami, ah ! pardon!
» je n'avais pas bien entendu ! Aujourd'hui,
» c'est impossible ; je dîne en ville...
» — Vous dînez en ville ? mais vous ren-
» triez chez vous !
» — Je rentre pour m'habiller, puis je
» vais ressortir ; on m'attend... Au revoir,
» mon cher Bouchenot ; à une autre fois...
» entre quatre et cinq...»

M. Lombard est rentré dans sa demeure après avoir secoué fortement la main de Bouchenot, et celui-ci s'éloigne en se disant :

«Encore une espérance trompée!...Hum! » vilain ladre!... tu me secoues la main » comme un prunier, et tu n'as pas la moin- » dre amitié pour moi!... Tu m'as aidé à » me ruiner en m'achetant à vil prix ce que » mon père m'avait laissé, et maintenant » que tu ne peux plus me gruger, tu me re- » fuses à dîner!... car je vois bien que tes » invitations ne sont que des attrapes. Oh! » les hommes... ce n'est pas le Pérou que » leur connaissance!... les femmes, à la » bonne heure!... Si on se ruine avec elles, » au moins on y a trouvé du plaisir. Viens, Moustache...viens;laissons là cet égoïste!... » Je suis bien fâché que tu ne lui aies pas » pris quelque chose, à lui, ou au moins » que tu ne lui aies pas mordu les mollets... » mais je crois qu'il n'en a pas. Dirigeons » nos pas vers une demeure plus hospita- » lière, si toutefois il y en a pour les gens- » qui n'ont pas le sou; car, en général,

» c'est toujours à ceux qui n'ont besoin de
» rien que l'on offre quelque chose... Dieu !
» comme j'ai de belles pensées !... comme
» l'adversité ouvre l'esprit !... Je devrais
» écrire des *Maximes*. »

Bouchenot s'est remis en marche, mais son pas n'est plus aussi léger ; sa tournure n'a plus cette vivacité, cette assurance qu'il possédait en quittant ses deux amis : c'est que la journée s'avance, et qu'elle n'a pas été heureuse pour celui qui voyait tout en rose lorsqu'il avait encore cinq francs dans sa poche et de douces espérances en perspective ; ensuite, c'est que l'appétit se faisait sentir de nouveau... le déjeuner était déjà loin. La digestion se fait vite lorsqu'on marche continuellement ; et depuis le matin, le pauvre garçon prenait de l'exercice. On a beau avoir de la gaieté dans l'esprit et de la philosophie dans le caractère, les coups du sort aigrissent l'humeur, les injustices froissent le cœur, et la vue d'une foule de gens indifférents à nos peines ou prêts à nous refuser leur service n'est pas faite pour adoucir

nos chagrins. En général, la solitude, la campagne, voilà ce qui convient le mieux dans ces moments où le sort semble se plaire à nous accabler ; car c'est quelque chose encore que de pouvoir froncer le sourcil et faire la moue en liberté, sans qu'une foule d'importuns, qui ne feraient rien pour vous obliger, viennent vous demander : « Qu'est-ce que vous avez ? »

« Allons ! secouons ces idées noires qui » viennent m'assaillir, » se dit Bouchenot au bout de quelque temps. « Je n'ai pas un » sou !... Parbleu ! ce n'est pas la première » fois que je me trouve dans cette position, » je m'en tirerai !... ou j'y resterai ; qu'im- » porte, pourvu que je trouve à dîner... voilà le point essentiel maintenant... » Madame Dubillon, la céleste Elvina et le » vieux coquin de Lombard m'ont fait faux » bond. Mais il me reste la famille Monfla- » con !... Oh ! respectable famille Monfla- » con !... c'est vers vous maintenant que » se tournent toutes mes espérances.... » Braves bourgeois du Marais, je vous vé- » nère, je vous respecte. Vous ne mangez

» pas de dinde aux truffes ! mais votre » pot-au-feu et vos lentilles me seront cent » fois plus salutaires. Les Monflacon sont » terriblement bêtes, c'est vrai. Le papa » ne voit que par sa femme, madame ne » voit que par son fils, et ce fils est un pe- » tit bonhomme de six ans, fort maussade, » fort laid et fort méchant, qui crachait » sur mon pantalon, et me jetait ses quilles » dans les jambes, toutes les fois que j'allais » voir ses chers parents. C'est égal, aujour- » d'hui, je le trouverai charmant, aimable, » espiègle, je jouerai aux quilles avec lui, » et l'on m'invitera à dîner. Dirigeons-nous » du côté de la rue des Francs-Bourgeois; » c'est loin... mais j'ai de bonnes jambes... » A la rigueur, je pourrais me mettre à » cheval sur Moustache... mais à Paris on » s'étonne de si peu de chose, que tous les » gamins seraient capables de courir après » moi. Contentons-nous de me faire suivre » par mon écuyer. »

Bouchenot double le pas. La perspective d'un dîner a donné à sa démarche cette assurance, cette vivacité qu'elle avait per-

dues. Il est enchanté de s'être rappelé la famille Monflacon, chez laquelle on lui a toujours fait mille politesses, et où il a dîné plusieurs fois, parce qu'avant d'avoir entièrement mangé le fond de boutique de son père, il avait porté quelques boîtes de dragées au petit Monflacon.

En passant sur les boulevards qu'il a dû prendre pour aller au Marais, Bouchenot est arrêté de nouveau par un petit monsieur en casquette qui lui crie :

« — Monsieur, achetez-moi une chaîne » superbe... la sûreté des montres.. Voyez, » monsieur, belle chaîne... Tout ce qu'il y » a de plus beau.... en or, en acier... trois » francs dix sous !...

» — Laisse-moi tranquille avec tes chaî- » nes ! » s'écrie Bouchenot en repoussant avec humeur la marchandise qu'on lui présente. « Est-ce que tous les brocanteurs » de Paris se sont donné le mot aujourd'hui » pour être après moi ?... Je me souviens » de la canne de ce matin !... Elle a com- » mencé la série de mes infortunes.

» — Voyez, monsieur, une belle chaîne,

» bien solide ; avec ça on ne vous volera » pas votre montre.

» — Je n'ai pas de montre... je ne crains » pas que l'on me la vole.

» — Eh bien ! monsieur, vous y pendrez » votre lorgnon.

» — Je n'ai pas de lorgnon.

» —Vous la mettrez sur votre gilet, mon- » sieur... C'est le dernier genre... »

» —Ah ! si tu ne me laisses pas tranquille, » je vais lâcher mon chien sur toi !...

Et Bouchenot repoussait encore le marchand de chaînes de sûreté, qui s'obstinait à lui présenter sa marchandise. En ce moment Moustache, qui depuis quelques instants tournait et retournait autour de son nouveau maître, lâche tout d'un coup la corbeille qu'il tenait encore à ses dents, puis se met à sauter sur le marchand en donnant un grand coup de tête à travers toutes les chaînes de sureté.

Bouchenot part d'un éclat de rire, et le marchand effrayé bat en retraite, en disant des injures au maître et au chien.

» — Bravo, Moustache ! bravo, mon

» brave compagnon ! » dit Bouchenot en poursuivant sa route. « Tu me débarrasses » promptement des importuns... Peste ! tu » es un gaillard qui ne souffre pas que l'on » me barre le passage... C'est bien, je suis » content de toi ; avec un chien comme » cela je traverserais la forêt de Bondy sans » sourciller. »

Moustache semble flatté des éloges qu'on lui adresse, car il court en avant, puis revient le museau en l'air et en remuant la queue, regarde Bouchenot et se place devant lui. « Ce qui me fait surtout plaisir, » dit le jeune homme en regardant le chien, « c'est que dans cette nouvelle affaire tu » as abandonné la corbeille aux cure-» dents... Tu as fort bien fait, Moustache, » cette corbeille te donnait l'air d'un chien » d'aveugle, et quoique ce soient des ani-» maux fort estimables, cela me mettait, » moi, dans une fausse position. Ah çà, » mais... c'est singulier.. en perdant la cor-» beille, il me semble qu'il a pris autre » chose... Qu'est-ce qui brille donc comme » cela à son cou?... Moustache !... ici.. » ici tout de suite ! »

Le chien s'arrête, et Bouchenot s'aperçoit alors que le valeureux Moustache a autour du cou une des chaînes de sûreté que le marchand tenait à sa main. En se jetant à travers la marchandise, le chien avait passé sa tête au milieu d'une des chaînes, qu'il avait détachée des autres, et en se sauvant pour éviter le chien, le petit homme à la casquette ne s'était point aperçu qu'il avait une chaîne de moins.

« —Oh ! voilà qui vaut beaucoup mieux » que la corbeille ! » dit Bouchenot en riant ; « ma foi, je ne courrai pas après le » marchand pour lui rendre sa chaîne... » Moustache l'a bien gagnée, et après tout » si cet homme m'avait laissé passer mon » chemin comme je l'en priais, il n'aurait » pas perdu sa marchandise. Allons, Mous- » tache, te voilà avec un collier superbe... » c'est le cas de te présenter à la famille » Monflacon. »

Bouchenot se remet en route, et le chien trotte à ses côtés en secouant à son cou la chaîne de sûreté.

CHAPITRE V.

La famille Monflacon et les paillasses.

M. Monflacon avait cinquante ans ; il s'était marié tard à une demoiselle qui était en retard aussi ; ils n'avaient eu un enfant qu'après six ans de ménage, et lorsque l'âge de madame Monflacon commençait à lui ôter l'espérance de devenir mère ; de là cette faiblesse que les parents montraient pour ce rejeton que la nature leur avait aussi tardivement accordé. L'enfant était fort laid, et ils le trouvaient beau comme un amour. Tout cela est fort naturel et fort excusable ; un enfant doit toujours être beau pour ses parents, qui le voient autant avec leur cœur qu'avec leurs yeux. Mais le petit Stanislas Monflacon était méchant,

hargneux et sournois ; et au lieu de s'occuper à le rendre meilleur, on lui pardonnait ses défauts, dans lesquels on s'efforçait de trouver des qualités : ici l'amour paternel allait évidemment trop loin.

Bouchenot est arrivé rue des Francs-Bourgeois à la nuit tombante; mais quoique habitants du Marais, les époux Monflacon ne dînaient point de bonne heure. Le petit Stanislas ayant l'habitude de faire deux ou trois déjeuners, qu'il prolongeait à sa fantaisie, il s'ensuivait que lorsque l'heure du dîner arrivait, l'enfant n'avait pas faim, on retardait l'instant des repas pour attendre que le petit Monflacon eût de l'appétit.

Bouchenot est entré, il monte l'escalier suivi de Moustache dont le collier brille et jette un éclat qui fait mal aux yeux.

C'est M. Monflacon lui-même qui ouvre au jeune homme ; en l'apercevant il pousse une exclamation de joie.

— « Eh ! c'est l'ami Bouchenot !...

» — Moi-même, mon cher monsieur » Monflacon.

» — Il y a un siècle que nous ne vous » avons vu !...

» — C'est vrai, il y a bien longtemps... » mais à Paris, vous savez, on a tant d'affai- » res... Et comment se porte madame?...

» — Entrez donc, vous allez la voir...

» — Et monsieur votre fils ?

» — Il est là... qui joue près de sa mère. » Oh ! vous allez voir comme il est grandi... » c'est un homme maintenant. »

Bouchenot passe dans un petit salon, où madame Monflacon, femme de quarante et quelques années, qui n'avait jamais été jolie, mais qui avait toujours été bête, était assise dans un fauteuil, tenant dans ses mains des cartes que monsieur son fils prenait plaisir à jeter à terre lorsque sa maman les avait toutes ramassées, et que la maman avait la constance de toujours ramasser quand son fils les avait jetées sur le parquet.

Le petit Stanislas était alors à quatre pattes dans la chambre, les joues barbouillées de raisiné, et mâchant encore les restes d'une tartine dont les débris étaient épars à ses côtés.

« — C'est notre ami Bouchenot, que nous » n'avions pas vu depuis longtemps, » dit M. Monflacon en ouvrant la porte du salon.

Bouchenot fait de profondes salutations à madame ; puis, en homme qui sait son monde, il se tourne vers le petit Stanislas, et s'écrie :

« — Ah ! Dieu, le joli enfant ! le beau » garçon !... Est-il grandi !... Oh !... c'est » incompréhensible comme il est grandi ! » c'est un homme... et quelle force !... Il » est superbe !...

» — N'est-ce pas qu'il est bien renforci ? » dit madame Monflacon en faisant sa bouche en entonnoir, ce qui était sa manière de sourire lorsqu'on faisait des compliments à son fils.

« — C'est-à-dire qu'il est... je ne sais pas » l'âge qu'il a, maison lui donnerait dix ans.

» — Il n'en a que six et demi dans trois » mois, » dit le papa en faisant jabot ; » mais » le fait est que c'est un gaillard. Ah çà, » mon cher Bouchenot, vous allez dîner » avec nous... j'espère...

» — Ah ! vous êtes bien bon... je ne ve-

» nais pas pour cela... je croyais que vous » aviez dîné.

» — Nous, nous dînons fort tard, et puis » Stanislas a mangé du pain et du raisiné » il n'y a pas longtemps, et nous aimons » mieux attendre qu'il ait faim.

» — Eh bien ! je dînerai avec vous alors... » mais point de façons, je vous en prie !... » Ah ! je ne reviens pas de votre fils... il est » superbe.

» — Ma chère amie, va donc dire à ta » bonne de nous faire une petite friandise » pour le dessert... »

C'était le nouveau compliment que Bouchenot venait d'adresser à l'enfant qui lui valait ce plat de dessert ; connaissant la manière qu'il fallait employer pour que l'on soignât le dîner, Bouchenot allait trouver de nouvelles beautés à M. Stanislas, lorsque tout à coup l'enfant se relève vivement en poussant un cri.

C'était Moustache qui, après s'être arrêté quelques instants dans l'antichambre, venait d'entrer dans le salon, et s'était placé subitement devant Bouchenot.

Le père et la mère ont pâli ; ils regardent leur fils pour tâcher de connaître la cause de son effroi ; mais l'enfant leur montre le chien en murmurant :

« — Ah ! ce toutou... ce gros toutou !

» — Vous avez un chien ? » dit madame Monflacon d'un air indécis.

« — Est-ce que cet animal est à vous ? » dit le pape en cherchant à lire dans les yeux de son fils.

Mais avant que Bouchenot ait répondu, le petit garçon s'était déjà rapproché de Moustache, et lui donnait de petites tapes sur le dos en disant : « Il est beau, le tou-» tou !... Ah ! j'en voudrais un comme ça, » moi, je jouerais bien avec lui. »

Monsieur et madame Monflacon reprennent leur air aimable, en voyant que le chien plaît à leur fils.

« — Oui, c'est un chien que j'ai depuis » peu temps, » dit Bouchenot ; « c'est un » cadeau que l'on m'a fait... Oh ! il est très-» doux quand on ne me taquine pas ; mais » si l'on m'attaquait, il prendrait bien vite » ma défense.

» — Il est très-beau ce chien ! dit madame Monflacon en voyant son fils jouer avec Moustache. « Il a une bien belle tête.

» — C'est, je crois, un chien de Terre-» Neuve ? » dit M. Monflacon en caressant aussi Moustache.

« — Non... non... Oh ! il n'est pas d'une » aussi illustre famille... mais il n'est pas » mal... et puis il a des qualités : il em-» porte... c'est-à-dire il rapporte parfaite-» ment.

» — Vous lui avez mis un collier bien » élégant !... Diable !... une chaîne en or...

» — Oh ! en or... vous entendez bien que » cela n'en a que le brillant !

» — C'est égal, c'est fort joli, fort dis-» tingué. Comment nommez-vous votre » chien ?

» — Moustache.

» — Viens ici, Moustache ! Oh ! qu'il a l'air » bon enfant, Moustache ! »

Bouchenot, qui s'aperçoit que l'on oublie le dîner, s'empresse de changer la conversation en s'écriant :

« — Je ne me lasse pas de regarder votre

» fils... les beaux yeux... quelle malice dans » ce regard... il ressemble beaucoup à sa » mère... et pourtant, il a tous les traits de » son père !

» — Oui, je crois qu'il nous ressemblera, » répond madame Monflacon en faisant encore sa bouche en entonnoir.

« — Eh bien, ma bonne amie, pense donc » à ce dîner, » dit M. Monflacon. « Ah ! fais- » nous faire des beignets.. Bonchenot doit » les aimer, et Stanislas en est fou.

» — Moi, j'aime tout ! mais pas de façons, » je vous prie... Ah ! petit Stanislas, tu feras » bien des passions, je te le prédis!..»

Madame Monflacon a quitté le salon pour aller donner des ordres à sa domestiqne. Bouchenot va s'asseoir devant le feu, se disant en lui-même : « Cela va bien. Je vais » enfin faire un bon repas, ça ne peut plus » me manquer. Moustache a plu au jeune » Monflacon : c'est fort heureux ; sans cela » je ne sais pas trop si l'on m'aurait gardé » à dîner. »

M. Monflacon, qui voit son fils fort en train de jouer avec Moustache, va s'asseoir à côté

de Bouchenot, et lui frappe amicalement sur le genou, en lui disant :

« —Mon ami, j'ai de grands projets pour » l'éducation de mon fils, pour son avenir.

» — Ah ! vous avez de grands projets ?

» — Oui, je veux faire de Stanislas un » grand homme.

» — Au fait... si cela ne dépend que de » vous...

» — Mon fils a tout ce qu'il faut pour » faire un génie.

» — J'en suis déjà persuadé.

» — Il a toutes les bosses qui annoncent » l'esprit, la facilité, le jugement, la saga- » cité...

» — Diable !...

» — Je l'ai fait tâter par un phrénologue » très-savant dans cette science... Il a été en » admiration devant les bosses de mon fils.

» — Vraiment !

» — Il lui en a trouvé une monstrueuse » pour l'intelligence ; la tête de cet enfant » est couverte de montagnes !... »

Un cri aigu poussé par le petit Stanislas interrompt la conversation.

« — Est-ce que l'enfant se serait fait une » nouvelle bosse ! » se dit Bouchenot en se retournant ; mais le cri du petit garçon venait d'une autre cause.

Pendant que son père causait avec Bouchenot, le jeune Monflacon n'avait pas cessé d'agacer le chien ; Moustache, qui semblait fort patient avec les enfants, endurait sans murmurer les caresses parfois un peu brutales du petit garçon. Mais M. Stanislas ayant voulu s'emparer de la chaîne brillante qui entourait le cou du chien, celui-ci s'était fâché. Des grognements sourds avaient averti l'enfant qu'on ne lui céderait pas l'objet qu'il voulait avoir ; mais, au lieu de laisser Moustache en repos, le jeune Monflacon s'était pendu après la chaîne en la tirant de toutes ses forces ; alors le chien, sautant sur lui, avait happé son pantalon, et avec un de ses crocs égratigné le derrière du petit bonhomme.

Aux cris de son fils, M. Monflacon s'est levé, et madame est accourue l'air effaré, le regard inquiet.

« — Qu'y a-t-il? » demande la maman, « qu'est-il donc arrivé à ce cher bijou?

» — Qu'as-tu, mon fils? » dit M. Monflacon en courant au petit garçon; celui-ci crie comme un damné en montrant à ses parents son postérieur et son pantalon déchiré.

« — Il s'est laissé tomber, et il aura dé-» chiré son pantalon! » dit vivement Bouchenot, qui craint que la scène ne tourne mal.

« — Non, non... c'est son chien!... son » méchant chien qui m'a mordu là!... Hi, » hi, hi!.. » s'écrie le petit garçon en pleurant encore plus fort.

« — Ah! mon Dieu! serait-il possible! » dit madame Monflacon en prenant son fils dans ses bras; « ce méchant chien t'a fait » du mal !... oh! mais c'est affreux! c'est » une horreur... pauvre cher ami... je crois » que sa petite fesse est endommagée!... »

M. Montflacon court examiner la partie blessée, et fronçant le sourcil, il se tourne vers Bouchenot en lui disant :

« — Monsieur, je trouve bien extraordi-» naire que vous ameniez chez moi un ani-

» mal qui se porte à de tels excès sur mon » enfant.

» — Eh mon Dieu ! mon cher monsieur » Monflacon, » dit Bouchenot, « vous faites » là une grande affaire de fort peu de » chose ; votre petit garçon aura trop ta- » quiné Moustache.. qui s'est un peu fâché.. » voilà tout !... mais quand on laisse ce » chien tranquille, il ne dit rien à per- » sonne. »

Comme l'enfant continue de pleurer, on n'écoute pas Bouchenot.

«—Il faut aller chercher quelque chose » chez le pharmacien, » dit madame Monflacon ; « il faut soulager cet enfant... Après » ce qui vient de se passer, certainement je » ne songe plus à dîner...

» — Oh ! ni moi non plus, » dit M. Monflacon en se pinçant les lèvres avec une intention marquée; « quand mon fils pleure, » je serais un tigre si je pensais à dîner... » je vais envoyer chez le pharmacien.

» — Mais vous voyez bien que votre fils » n'a rien, » reprend Bouchenot, qui voudrait réparer la sottise de son chien. « Al-

» lons, Moustache, allons vite, demandez » pardon au petit garçon... Sautez pour ce » joli Stanislas!... »

Et Bouchenot levant plusieurs fois la main en l'air en regardant Moustache, veut lui faire faire quelque gentillesse, persuadé que s'il parvient à faire rire l'enfant, l'accident de la culotte sera vite oublié. Malheureusement le chien prend mal les gestes de son maître; ennuyé peut-être d'avoir été longtemps taquiné, étourdi par les cris, les plaintes qu'il entend autour de lui, et se figurant que Bouchenot l'excite à le défendre, Moustache s'élance sur madame Monflacon, et pose ses pattes de devant sur cet endroit que les nourrices ne craignent point de montrer en public, mais que la mère du petit Stanislas cachait avec beaucoup de soin, parce qu'elle n'avait rien à faire voir.

En sentant les pattes de Moustache sur son sein, madame Monflacon pousse des cris horribles, et semble prête à se trouver mal. Le petit Stanislas beugle de plus belle, et M. Monflacon court prendre les pincet-

tes et en donne de grands coups sur le dos de Moustache, en s'écriant :

« — C'est épouvantable!... quelle indé-» cence!... Retenez donc votre chien, » monsieur... il met ses pattes où jamais » personne n'a osé porter la main !...

» — Si vous le battez ainsi, il va faire » bien d'autres sottises !...

» — Quelle horreur !... un animal pren-» dre le sein de mon épouse !...

» — Il n'a rien pris du tout, monsieur, » j'en suis persuadé.»

Cependant, pour se soustraire aux coups de pincettes, Moustache se sauve sur un sofa, de là il saute sur un guéridon, faisant tomber les tasses et la théière d'un assez joli cabaret de porcelaine dont les époux Monflacon ne se servaient que le premier jour de l'an; puis sautant de nouveau à terre, Moustache va prendre avec ses dents un gros polichinelle que l'on avait donné la veille au petit Stanislas, et auquel l'enfant n'avait encore cassé que le nez et un bras.

« — Mon *porrichinel!!* » crie le petit

garçon en devenant pourpre de colère et faisant des grimaces horribles ; « il m'em-
» porte mon *porrichinel !...*

» — Viens, mon fils, tu en auras trois
» demain. Sauvons-nous, dit la maman ;
» si monsieur reste un instant de plus ici
» avec son chien, moi je déclare que je
» déserte la maison. »

En achevant ces paroles, madame Monflacon quitte le salon et emporte son fils. Quant à M. Monflacon, après s'être armé de la pelle et de la pincette, il se pose majestueusement devant Bouchenot et lui dit :

« — Vous avez entendu mon épouse,
» monsieur, j'espère que vous ne la force-
» rez pas à déserter son domicile. Quand
» on a un si méchant animal, on ne se pré-
» sente pas chez des personnes qui ont des
» enfants. Je vous souhaite le bonsoir,
» monsieur.

» — Eh, mon Dieu ! monsieur, quand on
» a un enfant si laid, si méchant, et si mal
» élevé que le vôtre, on doit nécessaire-
» ment se brouiller avec toutes ses con-
» naissances. Bonjour, bonsoir, bonne nuit ! »

Et Bouchenot s'éloigne brusquement, laissant M. Monflacon tout stupéfait de ce qu'on a osé dire de son fils.

« — Allons, sacrebleu ! il est dit que je » ne dînerai pas aujourd'hui ! » s'écrie Bouchenot lorsqu'il se trouve dans la rue. « Cette fois c'est ce maudit chien qui en est » cause... mais aussi vit-on jamais une fa- » mille plus bête que celle de ces Monfla- » con ?... Avec tout cela je ne vois plus où » je pourrai me présenter, je suis au bout » de mon rouleau. Voilà la nuit, il est sept » heures passées... allez donc dîner en ville » à cette heure-là... tout le monde a dîné... » tout le monde... excepté ceux qui sont » dans ma position. Diable de Moustache, » va !.. et pourtant je ne puis pas m'empê- » cher de rire quand je me rappelle le ta- » bleau de tout à l'heure, au moment où » ce polisson de chien avait posé ses pattes » sur ce que monsieur Monflacon appelle » le sein de son épouse !... Ah ! ah !... si » j'étais peintre si j'avais, comme *Biard*, » le talent de rendre au naturel des scènes » comiques.... l'art, si rare en peinture,

» de faire rire sans cesser d'être vrai, cer-
» tainement je ferais le tableau de la fa-
» mille Monflacon... mais je ne sais pas pein-
» dre... je ne sais pas la musique... je ne
» sais pas grand'chose au fait!.. et quand
» je dis que je suis étudiant, c'est une mau-
» vaise plaisanterie, car je n'ai jamais
» étudié!... je commence à m'apercevoir
» qu'il est assez difficile de faire fortune
» quand on ne sait rien... O mon pauvre
» père! qui m'aviez amassé une assez hon-
» nête aisance en vendant des dragées!...
» pourquoi n'avez-vous pas été plus sévère
» avec votre fils?... pourquoi, au lieu de
» me croire un petit génie lorsque je disais
» toutes les sottises qui me venaient à la
» tête, ne m'avez-vous pas corrigé, puni,
» mis au pain et à l'eau pour me forcer à
» faire mes devoirs?.... pourquoi avez-vous
» toléré mes habitudes de fainéantise... de
» gourmandise?... habitudes qui ne tar-
» dent pas à devenir une seconde nature et
» que l'on ne peut plus surmonter quand
» on est parvenu à l'âge de faire sa barbe?...
» Ah! c'est que vous m'aimiez beaucoup et

» que vous étiez faible... c'est que vous » aviez pour votre petit Fidèle les mêmes » yeux que monsieur Monflacon a pour » son Stanislas... qui probablement de- » viendra un mauvais sujet comme moi. » La seule différence en ma faveur, c'est » que j'étais gentil, et que monsieur Sta- » nislas sera toujours fort laid. Mais ne » croyez pas que je vous accuse, ô mon » pauvre père ! ce ne sont point des repro- » ches que je vous adresse, ce sont tout » simplement des réflexions que je fais. La » bonté des pères n'autorise par la mau- » vaise conduite des enfants... ceux-ci de- » vraient au contraire redoubler d'efforts » pour se rendre dignes de cet amour » qu'on leur témoigne... mais au lieu de » cela, ces petits génies qui savent tout ne » font rien que des dettes et appellent leurs » parents *ganaches !* »

Le jeune homme marchait toujours ; il était encore revenu sur les boulevards. Il se trouvait alors près de la rue des Filles-du-Calvaire. Moustache trottait fidèlement à deux pas de la poche qui sentait en-

core le jambon; il tenait dans ses dents quelque chose qu'il n'avait pas lâché depuis qu'on était sorti de chez la famille Monflacon.

Bouchenot se retourne et pour la première fois remarque ce nouveau trophée conquis par le chien : c'était le polichinelle du petit Stanislas.

« Ah ! tu as encore emporté quelque » chose, Moustache, » dit Bouchenot en caressant l'animal qui relève la tête et semble montrer avec fierté à son nouveau maître ce qu'il tient dans sa gueule. « Décidément, » mon cher ami , tu as la bosse du vol... » ou bien ceux auxquels tu appartenais » t'ont lancé à dessein dans la carrière du » crime... Je voudrais bien savoir à qui tu » appartenais... car je ne regarde pas » comme ta maîtresse cette jeune fille avec » laquelle je t'ai rencontré; je suis per- » suadé qu'il n'y avait pas longtemps que » son parrain t'avait donné à elle. Ce par- » rain doit être un chef de brigands, d'a- » près l'éducation qu'il a donnée à ce chien. » Avec tout cela, j'ai envie d'aller chercher

» dispute à un pâtissier, et pendant la que-
» relle tu emporteras quelque chose de
» plus nourrissant que des colliers en cui-
» vre, des corbeilles et des polichinelles.
» Mais non... je suis honnête, moi, quoique
» je n'aie pas le sou... ce qui est bien plus
» méritant que d'être honnête quand on
» est riche ; et si vous continuez à vous
» conduire avec aussi peu de délicatesse,
» je vous préviens, Moustache, que je me
» servirai des deux morceaux de canneque
» je porte précieusement dans ma poche
» pour faire un feu de joie ce soir... en
» guise de souper. Mais que vois-je de l'au-
» tre côté du boulevard ?... des paillasses...
» des bateleurs... des parades... Allons
» écouter la parade... c'est un spectacle
» qui ne coûte rien ; et dans la foule je
» n'ai pas peur d'être volé. »

Bouchenot traverse le boulevard et se mêle à la foule rassemblée devant une grande maison de toile, à laquelle était attaché un grand tableau qui se roulait et se déroulait sur un manche à balai. Ce tableau représentait le *nouveau monde*. On

y voyait une quantité prodigieuse de personnages, d'animaux, d'arbres et de fleurs. Les fleurs y étaient aussi grandes que les arbres, les animaux beaucoup plus gros que les hommes, et ceux-ci avaient la tête couverte de cheveux blancs comme de la neige, qui leur descendaient jusqu'aux talons.

Un homme monté sur des tréteaux placés contre l'entrée de la maison de toile, expliquait le tableau en frappant dessus avec une grande baguette. Cet homme avait une vieille redingote dont on ne distinguait plus la couleur, un mauvais chapeau rond presque sans bords, et portait d'énormes moustaches qui se rejoignaient avec ses épais favoris.

Pendant qu'il parlait au public, deux hommes habillés, l'un en paillasse, l'autre en marquis, s'exerçaient sur le tréteau à une danse dont ils inventaient probablement les figures, et se permettaient mille charges, où la décence était rarement observée. Enfin, dans le coin du tréteau se tenait une jeune femme habillée en espèce

d'amazone, et coiffée en turban, qui jouait du violon pour faire sauter le paillasse et le marquis.

La foule écoutait peu l'orateur, elle aimait mieux regarder la danse, et elle accueillait par de gros rires chaque pose érotique des danseurs ; cependant le monsieur en redingote n'en continue pas moins de pérorer en frappant de sa baguette sur le tableau.

« Messieurs et mesdames, ceci est le *nou-*
» *veau monde*, que nous avons l'honneur
» de vous faire voir, avec les personnages
» et animaux vivants, qui en ont été rap-
» portés par un célèbre navigateur suisse,
» qui a voulu continuer les recherches du
» fameux et illustre Lapeyrouse, que vous
» avez tous connu comme moi. Les person-
» nages que vous voyez sur le tableau sont
» des Albinos; leurs cheveux sont blancs,
» longs et épais... vous pourrez vous en
» assurer vous-mêmes... vous pourrez les
» toucher, les palper, en emporter même
» une mèche pour vos femmes, vos enfants
» ou vos maîtresses. Vous voyez les Albinos

» combattre et terrasser des animaux qua-
» tre fois plus forts qu'eux !... Dans le nou-
» veau monde les hommes sont doués
» d'une force extraordinaire, mais ils ne se
» battent jamais entre eux; ils sont d'un
» naturel doux, bons, justes et exempts
» d'envie; les femmes y sont soumises,
» obéissantes et fidèles; c'est pour ça que
» cela s'appelle le nouveau monde. Entrez,
» messieurs et dames, venez voir ce cu-
» rieux spectacle; venez faire connaissance
» avec les habitants du nouveau monde;
» on leur a appris à dire en français : *Bon-*
» *soir la compagnie!* mais ils le disent
» aussi bien qu'un bourgeois de Sèvres ou
» de Saint-Cloud. Ce spectacle vous épar-
» gne un voyage de neuf cents lieues, et on
» est bien aise, en rentrant dans sa famille,
» de pouvoir dire à ses domestiques : Je
» viens de voir le nouveau monde. De plus,
» messieurs et dames, j'ai l'honneur de
» vous prévenir que le spectacle sera ter-
» miné par un grand assaut d'armes donné
» par mademoiselle *Malatorchi*, une des
» premières tireuses de France; elle s'offre

» à soutenir tous les assauts quelconques
» que l'on pourra lui proposer. Messieurs
» les prévôts, messieurs les militaires et
» tous les amateurs qui veulent faire des
» armes avec cette célèbre tireuse, peuvent
» entrer sans rétribution... Prrrrenez vos
» billets, cela va commencer. »

La célèbre Malatorchi n'était autre que la dame en amazone et en turban qui jouait du violon. Quittant son instrument quand le monsieur a fini de parler, elle s'avance à son tour sur le devant des tréteaux et s'adresse au public, en criant de toute la force d'une voix enrouée :

« Oui, messieurs, c'est moi qui suis prête
» à tirer le fleuret, l'espadon ou le briquet,
» avec tous ceux qui voudront me faire cet
» honneur. Après avoir eu beaucoup d'a-
» grément avec les meilleurs tireurs de l'é-
» tranger, je veux faire jouir la France de
» mes talents. Que les amateurs se présen-
» tent... c'est gratis pour eux !... *gratis !*...
» vous l'entendez... ce qui veut dire qu'il
» n'en coûtera rien. »

La dame fait trois saluts militaires et

quitte les tréteaux ; le paillasse et le marquis en font autant après avoir montré autre chose que leur figure à la société. Enfin le monsieur aux favoris sonne de la trompette, et une partie de la foule se précipite dans la baraque de toile.

Bouchenot est resté à sa place. Une idée bizarre vient de lui passer par la tête : il lui prend envie de voir ce spectacle, et, pour ne rien payer, de se donner pour un tireur d'armes.

« Après tout, se dit-il, s'il faut montrer » son talent, je suis d'une jolie force au fleu» ret, je gage bien que je toucherai ma» dame Malatorchi. Parbleu, donnons-nous » ce petit divertissement !... puisque c'est » gratis, je puis bien me permettre ce plai» sir, ça me distraira, ça me fera un mo» ment oublier mon appétit. Et puis ces » messieurs se moquent souvent de ma bra» voure, ils prétendent que je crains de me » battre... si je touche la première tireuse » de France, je ne craindrai plus per» sonne... Allons, en avant. »

Bouchenot relève la tête, met son cha-

peau de côté, remonte sa cravate et se présente à l'entrée du spectacle forain ; on lui demande son billet, il répond fièrement : « Amateur en fait d'armes ! »

On le laisse entrer, mais le monsieur aux gros favoris va le prendre par la main et l'introduit au fond de la baraque dans une enceinte dont le public était séparé par une barrière, en criant :

« Voici un amateur de la première force » qui se présente pour tirer avec la célèbre » Malatorchi !... vous voyez, messieurs et » dames, que le spectacle sera fort intéressant... Que ceux qui sont debout derrière prennent des suppléments de deux » sous pour voir l'assaut d'armes. »

« Je n'ai pas dit que j'étais de la première » force, » murmure Bouchenot, qui n'est pas très-flatté d'être annoncé au public et de se trouver placé à côté des Albinos du nouveau monde ; mais il n'est plus temps de reculer. L'annonce est faite, tous les regards se portent déjà sur lui, et madame Malatorchi le toise d'un air malin qui semble annoncer qu'elle ne sera pas fâchée de lui montrer son savoir-faire.

Moustache avait suivi Bouchenot dans le spectacle, et il était venu audacieusement se placer à côté des habitants du nouveau monde. Les Albinos se composaient d'un monsieur, une dame et une petite fille habillés en sauvages, et ayant sur la tête des perruques de filasse. Celle du monsieur était énorme et frisée comme les cheveux d'un nègre; celle de la dame tombait en longnes mèches jusque sur ses hanches. Cette famille d'Albinos était assise sur un banc de bois, ne s'occupant qu'à manger des pommes de terre cuites à l'eau et ne levant pas les yeux sur le public. La femme semblait avoir le bout du nez gelé, ce qui ne donnait pas envie d'aller vivre au nouveau monde. L'enfant avait un goître, et le monsieur murmurait entre ses dents :

« Ces sacrés b..... là !... ils n'ont pas » seulement mis un peu de sel dans l'eau » en les faisant cuire...et ils nous engagent » en disant qu'ils nous nourriront. Belle » f... nourriture !... ils n'ont qu'à chercher » d'autres Albinos ; moi, j'aime mieux ven- » dre des contre-marques.

» — Ce chien est-il à vous, monsieur ? » demande à Bouchenot l'homme aux favoris, qui paraît être le directeur du spectacle.

« — Oui, ce chien est de ma suite.

» — Fort bien... laissez se placer le chien » de monsieur l'amateur de première force.»

Moustache n'avait pas attendu la permission. Le paillasse et le marquis s'étaient placés près de l'animal qu'ils semblait admirer. Bouchenot regardait à droite et à gauche, il aurait voulu s'en aller : mais madame Malatorchi ne cessait point de le regarder, tout en faisant des écarts et levant les jambes à l'instar des danseuses quand elles s'exercent dans les coulisses avant d'entrer en scène. Au bout de quelques instants, Bouchenot, reportant les yeux sur Moustache, s'aperçoit qu'il n'a plus ni collier ni polichinelle.

« Diable !... il me paraît qu'on ne laisse » rien traîner ici, » se dit le jeune homme. « Du reste, cela se fait avec beaucoup d'a- » dresse, puisque Moustache n'a pas même » crié... Malgré cela je commence à me » repentir d'être entré ici en amateur...

» quoique madame Malatorchi me lance des
» œillades terribles et s'exerce à me mon-
» trer son caleçon. Enfin !.. le vin est tiré !..
» il n'y a plus à reculer ; ces gens-là m'ont
» annoncé à leur public, et ils seraient ca-
» pables de me rosser si je ne voulais plus
» me battre. »

« Messieurs et dames, contemplez les
» habitants du nouveau monde prenant
» leur repas... approchez, ne craignez rien,
» ils ne sont pas méchants... »

A cette annonce du directeur, la famille coiffée de filasse se jette avec encore plus d'avidité sur les pommes de terre.

« Eh ben, quoi! ils mangent comme
» nous, » dit un gamin à son voisin ! « quoi
» qu'ils ont donc de curieux ?...

» — Tiens ! tu ne vois donc pas que ce
» sont des *Albino*.

» — Ils mangent des pommes de terre
» comme nous !... c'est pas déjà si beau,
» les *Albino*... Attends, je vas leur parler,
» moi. »

Le gamin se penche sur la barrière de bois qui sépare le public des habitants

du nouveau monde, en criant à ceux-ci :

« C'est-i bon, ce que vous mangez là ? »

Le chef de la famille des Albinos relève lentement la tête, et faisant semblant de parler avec difficulté, répond en nasillant : *Bonsoir, la compagnie.*

La femme placée près de lui fait la même pantomime et prononce la même phrase ; l'enfant en dit autant, en parlant comme ces poupards que l'on n'a pas mouchés depuis un mois.

« — Tiens ! ils disent tous la même » chose !... » s'écrie le gamin.

« — Voilà tout ce que ces indigènes du » nouveau monde possèdent de français » pour le moment, répond le directeur, » et encore a-t-on eu beaucoup de peine à » leur faire prononcer ces mots. Voyez-» les, examinez-les, messieurs et dames : » quoique ce soient un mâle et une femelle » comme nous, vous devez vous aperce-» voir cependant qu'il y a une grande diffé-» rence dans leur conformation et la nôtre!

» — Oh ! dame ! ça n'est pas bâti comme » moi ! » dit le paillasse en faisant une culbute devant la société.

« — Et cela n'a pas notre souplesse, » dit le marquis en se mettant à marcher sur ses mains.

Pendant que ces messieurs occupaient le public qui examinait la famille sauvage, madame Malatorchi s'était venue placer contre Bouchenot et le regardait fort tendrement. Voyant qu'il ne lui adresse pas la parole, elle lui dit enfin :

« Cher ami, nous ne nous ferons pas de » mal, n'est-ce pas ?... qu'est-ce que nous » tirerons ?...

» — Tout ce que vous voudrez, madame,» répond Bouchenot en renfonçant son menton dans sa cravate.

« — Oh ! comme vous avez l'air mé- » chant !.. c'est égal, vous payerez un demi- » litre après, j'espère ?...

» — Ah ! mon Dieu ! où me suis-je fourré !» se dit Bouchenot en cherchant par où il pourrait s'en aller ; mais en ce moment une grande rumeur, des éclats de rire poussés par le public lui font tourner les yeux du côté où se montre le nouveau monde.

Moustache, que l'on avait habilement

débarrassé de son collier et de son polichinelle, s'était quelque temps promené d'une manière fort leste dans le spectacle, courant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Bientôt cependant il s'était fixé près des Albinos, flairant avec une attention très-marquée la longue perruque de la femme qui mangeait des pommes de terre; puis, soit que l'odeur de la filasse lui fût agréable, soit tout autre motif, il venait de lever la cuisse et de se mettre à pisser sur la femme du nouveau monde.

C'est cette action qui causait l'hilarité du public; mais ce fut bien pis, lorsqu'en se retournant et apercevant ce que Moustache faisait, l'Albinos femelle se mit à crir en fort bon français :

« Ah! le gredin!... Ah! le fichu ani-
» mal!... voilà ce que c'est de laisser en-
» trer des chiens dans l'enceinte des ac-
» teurs : me voilà propre à présent !...

» — Oh! oh! le nouveau monde qui ne
» parlait pas français! » crie le gamin;
» c'est des Albinos de la Courtille!

» — Que le diable emporte votre chien!»

dit le directeur en passant près de Bouchenot, puis il se remet à crier à tue-tête :

« Messieurs et dames, voici l'assaut, le » superbe assaut d'armes qui va commen- » cer... C'est ceci qui est curieux et qui mé- » rite toute l'attention des connaisseurs. » Madame Malatorchi et ce grand tireur qui » m'a ordonné de ne pas dire son nom... » parce qu'il veut garder l'incognito, mais » que vous reconnaîtrez sans peine à son » grand talent, vont commencer par le » fleuret boutonné, et se porteront succes- » sivement une foule de bottes secrètes!... » en avant, la musique! »

Le paillasse a pris le violon et le marquis la trompette; ils se mettent à faire un charivari qui, avec l'annonce du directeur, achève de faire oublier l'aventure arrivée à la femme du nouveau monde.

Cependant madame Malatorchi, après avoir levé en l'air ses bras et ses jambes, est allée chercher deux fleurets boutonnés, avec lesquels elle vient saluer le public.

« Otez-vous votre habit? » dit le directeur à Bouchenot.

« Non, je le garde.

» — Mais pour faire des armes, ça vous » gênera ; on ôte son habit.

» — Je vous dis que je ne veux pas ôter le mien.

» — Comme vous voudrez. Commencez » alors. »

Bouchenot ne se sent pas à son aise, mais il voit bien qu'il n'y a pas à reculer. Madame Malatorchi lui présente les fleurets ; il s'assure qu'ils sont bien garnis et se décide à en prendre un. Avant de se mettre en garde, la célèbre tireuse passe et repasse devant le public en faisant des pirouettes et des entrechats. Elle regarde Bouchenot d'un air malin en passant près de lui, et semble attendre qu'il en fasse autant qu'elle : celui-ci se renfonce encore dans sa cravate, en murmurant : « Quand » vous aurez fini de sauter !... je vous at- » tends, moi. »

Enfin le directeur donne le signal de l'assaut. Les combattants se mettent en garde, et la musique joue l'ouverture de *Blaise et Babet*.

Madame Malatorchi, croyant avoir réellement affaire à un habile tireur, se tient longtemps sur ses gardes et cherche à étudier le jeu de son adversaire. De son côté, Bouchenot, qui a peur de ne pas être de force, n'ose point attaquer et se borne à maintenir son fleuret contre celui de son adversaire.

« — Est-ce qu'ils ne feront que cela? » dit un ouvrier à son voisin. « On se bat » mieux aux *Folies-Dramatiques!* Ils de» vaient se porter des bottes secrètes... Je » ne vois rien faire!

» — Eh ben, Colas, pisque c'est des bottes » secrètes, comment veux-tu les voir? »

Cependant madame Malatorchi ne tarde pas à s'apercevoir que son adversaire n'est pas fort et qu'il est intimidé. Alors, recouvrant toute son assurance, elle le pousse, le presse, l'attaque vigoureusement. Bouchenot ne sait plus où il en est, à chaque instant il se sent touché au ventre, à la poitrine, aux cuisses. Le directeur est enchanté, le public applaudit, et la célèbre tireuse pousse des cris de triomphe chaque

fois qu'elle touche son homme. Moustache, que ce combat semble beaucoup impatienter, fait entendre de sourds grognements et aurait déjà sauté sur l'amazone, si le directeur ne l'avait contenu.

Bouchenot a bien envie de dire qu'il en a assez ; cependant, exaspéré par les coups de bouton, il tente un dernier effort ; oubliant qu'il se bat au fleuret, il se sert de son arme comme d'une pique, il attaque à tort, à travers. L'amazone, étourdie par ce nouveau jeu, oublie un moment de parer. Tout à coup un cri lui échappe et elle jette son fleuret de côté en jurant d'une façon fort énergique, puis elle porte sa main à son visage en disant :

« Bigre d'imbécile !.. il m'a crevé l'œil !..»

Le directeur se hâte de faire taire la musique et d'annoncer que l'assaut est terminé ; alors le public sort de la baraque, et les habitants du nouveau monde ôtent leur perruque de filasse et endossent des vêtements très-bourgeois.

Bouchenot a voulu s'en aller avec le public, mais le directeur le retient assez

brutalement par le bras, en lui disant d'un ton peu honnête :

« Eh ben... est ce qu'on s'en va comme » ça ?... Voyez donc comme vous avez » arrangé madame Malatorchi... »

L'amazone avait en effet l'œil horriblement rouge et gros.

« Un peu plus et j'étais borgne, » dit-elle en montrant son visage à Bouchenot. « Dites donc, cher ami, savez-vous que » vous faites des armes comme une huître!

» — Je suis désolé de vous avoir attrapé » l'œil.. mais ça ne sera rien.. vous le bassi-» nerez avec un peu d'eau et d'eau-de-vie..»

En disant cela, Bouchenot cherchait encore à gagner la sortie ; mais le paillasse et le marquis lui barrent le passage, et le directeur s'écrie :

« Un instant donc !... est-ce que vous plai-» santez ?... Vous allez payer deux litres et » des petits verres, ça guérira l'œil de ma-» dame Malatorchi.

» — Je ne payerai rien du tout. Je suis » entré ici pour faire des armes, j'en ai fait... » je m'en vais.

» — Ah! elle serait bonne celle-là !... Il » entre ici gratis, il blesse notre premier » sujet... et il ne voudrait rien payer!... » pour qui donc nous prenez-vous?... Exé- » cutez-vous de bonne grâce, ou les claques » vont pleuvoir.

» — Je vous dis que je ne payerai rien... » Je n'ai pas d'argent, d'ailleurs...

» — C'est pas vrai.

» — Je vous enjoins de me laisser tran- » quille... »

Bouchenot veut sortir en repoussant le paillasse et le marquis, le directeur le retient par le collet de son habit, dont il déchire un morceau. A cette vue, Bouchenot exaspéré donne des coups de poing à droite et à gauche. Mais il ne serait pas le plus fort et le combat se terminerait fort mal pour lui, si Moustache ne se mettait de la partie. Le chien saute sur le directeur et ses employés, et revient ensuite tirer son maître par la poche qui sent le jambon. Au bout de quelques minutes, Bouchenot parvient à se faire jour à travers ses adversaires, et crevant un côté de la baraque, dont la muraille est en

toile, il se retrouve enfin en liberté avec son brave Moustache près de lui.

Mais dans quel état, à quel prix Bouchenot est-il sorti du spectacle forain ? Son habit est perdu, un des pans a disparu, un des parements est en lambeaux, et le dos ainsi que le collet sont déchirés en plusieurs endroits.

CHAPITRE VI.

Une rue déserte.

Bouchenot est sorti très-précipitamment de la maison de toile. Pendant quelque temps il marche sans s'arrêter et sans oser tourner la tête ; il lui semble encore avoir sur le dos le paillasse, le directeur, le marquis et madame Malatorchi ; ce n'est qu'au bout d'un certain temps qu'il se décide à faire halte et à regarder derrière lui.

« Ah ! les gredins ! ah ! les drôles ! » s'écrie-t-il en examinant sa toilette ; « dans quel » état ils m'ont mis !... bien heureux encore » que je sois parvenu à me tirer de leurs » mains... Je crois qu'ils voulaient m'assom- » mer... Après tout, j'ai bien ce que je mé- » rite !... où m'étais-je fourré !... quelle

» idée d'aller faire des armes avec des pail-
» lasses !... c'est la faim qui avait troublé
« ma raison... je voulais me distraire... Jolie
» distraction que j'ai prise là... Mais mon
» habit !... mon pauvre habit... c'est-à-dire
» notre pauvre habit, car il est autant à
» mes amis qu'à moi... déchiré en trois en-
» droits... un pan tout entier d'arraché...
» ah! sacrebleu !... c'est le bouquet cela...
» Que vont dire George et Timothée ?...
» que mettront-ils pour sortir à leur tour ?...
» Je suis un misérable ! je suis une fichue
» bête!... Montrez-vous donc comme cela!...
» j'ai l'air d'un *Robert Macaire!*... J'ai envie
» de me jeter dans le canal avec Mousta-
» che !... mais ça ne donnerait pas un habit
» à mes amis !... »

Bouchenot est vraiment désolé ; pour la première fois de sa vie il n'a pas envie de rire de ce qui lui arrive. Il a quitté les boulevards ; il s'est enfoncé dans les rues désertes qui donnent sur le canal. Dès qu'il entend marcher, il double le pas ; quand il aperçoit du monde, il traverse la rue, car il craint d'être vu dans l'état pitoyable où

il se trouve. Après avoir passé un des ponts du canal, il marche encore quelque temps. L'heure est avancée ; le quartier où il se trouve n'est point encore éclairé par le gaz; il est dans une rue déserte où il n'y a point de boutiques et fort peu de maisons; à droite et à gauche il ne voit que des murs de clôture, et depuis longtemps il ne rencontre plus personne.

« Où diable suis-je ? » dit Bouchenot en s'arrêtant de nouveau ; « je n'en sais rien... » je ne connais pas ce quartier... c'est bien » désert... je dois être près de quelque » barrière... Ces murs... je crois que ce sont » les murs d'enceinte de Paris... Où vais-je » aller par là !... il n'est pas l'heure de se » promener dans la campagne... ce que j'ai » de mieux à faire, c'est de retourner à » notre logis... rue de la Calandre... Sapre- » dié ! il y a un joli ruban de queue d'ici » là... Je compterai à mes amis ce qui m'est » arrivé. Après tout, je sais très-bien qu'ils » ne me battront pas, ces pauvres amis... » Je leur avais promis un pâté de Lesage... » ils comptent peut-être là-dessus pour

» souper... Et revenir dans cet état... ah !
» Il est vrai que je sens le musc... nous brû-
« lerons des parfums pour nous endormir!...
» O Dieu ! ô Dieu !... et je crois que je plai-
» sante encore... quand je devrais m'arra-
» cher les cheveux !... Enfin, ce qui est fait
» est fait!... Avant de nous mettre en route,
» reposons-nous un moment, car je me sens
» bien las... cet assaut d'armes, ce com-
» bat à coups de poing... et n'avoir fait
» qu'un repas depuis ce matin, c'est bien
» peu !... »

Bouchenot regarde autour de lui ; il aperçoit une borne contre un mur, il va s'asseoir dessus en se disant : « Je ne resterai » pas longtemps là, car certainement si une » patrouille passait, elle me prendrait pour » un voleur. »

Après s'être reposé quelques minutes, Bouchenot, sortant tout à coup de ses réflexions, s'aperçoit que Moustache n'est plus avec lui.

« Il m'a quitté ! » se dit le jeune homme en se levant, « quoi !... parce que je suis » dans le malheur, ce chien m'abandonne

» aussi !... On dit pourtant que le chien est » l'ami de l'homme... Est-ce parce que » mon habit est en loques, que M. Moustache ne daigne plus me suivre ?... Mais la » poche qui me reste est celle où a été le » jambon... Non, je ne puis croire que mon » compagnon m'ait quitté ainsi... Et pour » qui... pour quoi ?... Il ne passe personne » par ici...il m'avait si bien défendu lorsque » je boxais dans la baraque !... d'ailleurs, » il n'y a pas encore longtemps qu'il trottait près de moi... c'est bien singulier... » Est-ce que sa maîtresse, cette jeune fille » de ce matin, demeurerait par ici? Le quartier ne me semble pas commerçant... il » faut pourtant que quelque chose ait attiré » Moustache... Allons, puisqu'il m'a quitté, » je rentrerai sans lui... pourvu que je » trouve mon chemin. »

Au moment où Bouchenot allait se remettre en route, le chien reparaît et accourt se frotter contre lui, puis il fait de nouveau quelques pas en avant, s'arrêtant ensuite comme pour engager son maître à le suivre.

« Ah ! te voilà revenu, Moustache..... je

» t'accusais à tort, mon brave compagnon..
» tu ne m'avais pas abandonné... Ah çà,
» mais qu'a-t-il donc à courir ainsi devant
» moi, en s'arrêtant pour tourner la tête?
» on dirait qu'il veut me mener quelque
» part... Où veux-tu me conduire, Moustache? »

Le chien s'arrête, regarde Bouchenot, puis trotte de nouveau en agitant sa queue en signe de joie.

« Ma foi, suivons-le, » se dit le jeune homme, « qu'ai-je à craindre?...on ne peut
» plus me voler...mon habit même, on n'en
» voudrait pas. D'ailleurs, j'ai dans l'idée
» que Moustache va me mener auprès de sa
» maîtresse, et je ne serais pas du tout fâ-
» ché de la revoir, cette jeune fille... elle
» était fort bien... des appas un peu robustes, mais beaucoup d'appas. C'est elle qui
» est en partie cause de tout ce qui m'est
» arrivé aujourd'hui; c'est à elle que je
» dois ce chien et mes malheurs : je lui ren-
» drai son Moustache, et je lui raconterai
» tout ce qu'il a fait depuis ce matin, ça la
» fera rire, et quand une femme rit... elle

» est bientôt désarmée. Suivons Moustache. »

Le chien n'a pas marché longtemps, il s'arrête devant une maison de fort médiocre apparence et qui se trouve seule au bout d'un mur. Une porte d'allée sert d'entrée, mais cette porte est fermée; cependant Moustache se frotte contre cette porte qu'il semble chercher à enfoncer avec sa tête, et n'y pouvant parvenir il revient à son maître comme pour le prier de lui ouvrir l'entrée de sa maison.

«—Ah! c'est ici que nous nous arrêtons?» dit Bouchenot et examinant la maison. « Ce » n'est pas précisément un palais!... mais » la beauté et l'innocence n'habitent pas » toujours un palais...l'innocence est même » fort mal logée quelquefois!... Je n'aper- » çois aucune lumière aux fenêtres!.. cette » maison semble inhabitée, mais les loca- » taires se couchent peut-être de bonne » heure. Ce pauvre chien fait tout ce qu'il » peut pour ouvrir cette porte... Dois-je » frapper ?... qui demanderais-je... je ne » sais pas le nom de cette demoiselle de ce

» matin... Il ne peut pas y avoir beaucoup » de monde dans cette maison... un étage » et puis des toits... c'est une bicoque, pas » de maisons dans le voisinage... un grand » mur..une rue qui n'est pas encore pavée.. » tout cela est peu engageant, je crois que » je ferai bien de m'en aller. »

Bouchenot fait quelques pas; mais Moustache ne le suit point, il reste blotti contre la porte de l'allée.

« Oh! ma foi, je serais bien niais d'aban- » donner ici mon fidèle compagnon, et de » ne point voir la fin de cette aventure, » se dit Bouchenot en retournant vers la maison. « La maîtresse de Moustache loge là... » il n'y a pas de doute..le chien m'a conduit » à sa demeure et il veut y rentrer. Il me » semble que cette jeune fille ne peut pas » me recevoir mal en voyant que je lui ra- » mène Moustache. Je vais frapper... si on » demande qui est-ce qui est là, probable- » ment le chien se chargera de répondre » pour moi. »

Bouchenot va contre la porte, mais il n'y a point de marteau pour frapper; en re-

gardant à droite et à gauche pour chercher une sonnette, il voit une espèce de loquet en fer, il le tourne et la porte s'ouvre aussitôt.

« Voilà une maison qui est bien peu fermée ! » se dit le jeune homme en jetant un coup d'œil dans l'allée ou règne une obscurité complète. « Qu'est-ce que je vais faire? » c'est bien noir là dedans, suivrai-je en- » core mon compagnon? »

Mais déjà le chien a enfilé l'allée, et il disparaît pendant que Bouchenot est resté sur le seuil de la porte indécis sur ce qu'il doit faire.

« Allons !... voilà mon écuyer qui va m'an- » noncer, » se dit Bouchenot, puis il écoute si l'on ouvre quelque porte, il n'entend rien, il ne distingue même plus les pas de Moustache. Il se hasarde alors à faire quelques pas dans l'allée, en étendant ses bras en avant pour ne point se cogner dans cette route qui lui est inconnue.

Après avoir fait une dizaine de pas, il croit apercevoir un peu de clarté devant lui, il avance encore et se trouve dans une

petite cour, où il peut au moins distinguer les objets.

« Est-ce que cette maison est abandon-» née ? » se dit Bouchenot en regardant autour de lui ; « pas de lumière nulle part... » Il est vrai qu'on peut être couché et en-» dormi... tout ceci me rappelle le conte » de *la Belle et la Bête*, toujours avec la » différence du palais à une bicoque... Et » ce diable de chien que je ne vois plus... » qui n'est plus là pour me conduire !... De » quoi ai-je l'air ici ?... Décidément je ferai » beaucoup mieux de m'en aller... Allons... » voilà que je ne retrouve plus le chemin » par lequel je suis venu. Ah ! écoutons, il » me semble pourtant que j'entends quel-» que chose. »

Le bruit que Bouchenot avait entendu ressemblait à des coups de marteau, et était fréquemment répété. En cherchant à se rapprocher du lieu où se fait ce bruit, le jeune homme se trouve devant une porte basse, et ses pieds, en tâtonnant, sentent un escalier.

« C'est une cave... il me paraît qu'il y a

» du monde à la cave... est-ce que la
» maîtresse de Moustache mettrait du vin
» en bouteille?... Mais ces coups répétés
» que j'entends! on ne tape pas si fort pour
» enfoncer des bouchons... je crois que je
» devrais m'en aller... pourtant je distingue
» une petite lueur... certainement il y a du
» monde à la cave. Est-ce cette jeune fille
» de ce matin qui est là avec son amou-
» reux?... ce serait très-possible, les caves
» ont plus d'une fois servi de rendez-vous
» à des amoureux; pendant que les parents
» dorment, on s'y croit plus en sûreté...
» Mais ce bruit que j'entends... les amou-
» reux ne se servent pas de marteaux ordi-
» nairement... descendons quelques mar-
» ches, j'en saurai peut-être davantage.

Bouchenot descend; plus il avance et plus il voit clair. Parvenu au bas de l'escalier, il se trouve dans un couloir souterrain, à sa droite est une porte qui n'est fermée qu'à demi; c'est de là que partent les rayons de lumière qui éclairent la cave; c'est de là aussi que part le bruit du marteau, et bientôt s'y mêle celui de plusieurs voix.

Bouchenot s'avance doucement, il prête l'oreille, et entend la conversation suivante :

« Cet imbécile de Thomas est bien long-
» temps à revenir... pourvu que cette fois
» il n'ait pas encore oublié de fermer la
» porte de la rue comme avant-hier !

» — Eh mon Dieu ! quand cela serait...
» vous avez toujours peur, vous autres !...
» il ne passe pas un chat dans cette rue,
» surtout à l'heure qu'il est !

» — Mais si on avait des soupçons, on
» viendrait exprès... et n'ayant pas eu le
» temps de rien cacher, nous serions pincés
» alors.

» — Je vous dis qu'on ne soupçonne pas
» ce qui se fait dans cette masure... Après
» tout, qui ne risque rien n'a rien.

» — Ah ! mon Dieu ! ce sont des faux
» monnayeurs, » se dit Bouchenot en sentant une sueur froide couvrir son visage, « sauvons-nous... c'est ce que j'ai de mieux
» à faire. »

Et se reculant précipitamment, il veut regagner l'escalier ; mais dans son trouble

il n'a pas vu une planche qui est posée contre le mur ; il se jette dessus, la fait tomber et tombe avec elle. Au bruit de sa chute, la porte du caveau s'ouvre brusquement, plusieurs hommes en sortent, et l'un d'eux lui dit :

« Est-ce toi, Thomas ? »

Bouchenot n'a pas la force de répondre ; un des hommes court à lui pour le relever, et s'écrie : « Ah ! malédiction ! c'est un » étranger ! »

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES.

		Pages.
CHAP. Ier.	Un tuyau de poêle et un habit.	1
II.	L'emploi d'une pièce de cent sous.	54
III.	Une jeune fille et un gros chien.	85
IV.	Les cure-dents et les chaînes de sûreté.	103
V.	La famille Monflacon et les paillasses.	121
VI.	Une rue déserte.	160

MOUSTACHE,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

C'est par la paresse que l'ennui est entré dans le monde.

— LA BRUYÈRE. —

TOME DEUXIÈME.

BRUXELLES.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.
HAUMAN ET COMPAGNIE.

1839

MOUSTACHE.

CHAPITRE Ier.

Mademoiselle Prudence.

Retournons près de George et de Timothée, que nous avons laissés dans leur modeste logement de la rue de la Calandre, dont il leur était bien impossible de sortir puisqu'ils n'avaient pas de quoi se vêtir convenablement.

Mais George travaillait à sa pièce, et pour lui le temps passait vite, les heures semblaient courtes, l'appétit même était moins exigeant. Heureux privilége de l'auteur, lorsque son imagination enfante une scène, un chapitre, ou esquisse un plan nouveau! il oublie ses ennuis, ses soucis et quelquefois même ses besoins; il vit avec ses héros

il cause avec son héroïne, il rêve succès et gloire, et dans ses rêves il est heureux. Ce moment est presque toujours le plus doux de la vie du poëte; au fond de son cabinet il arrange tout à sa guise; sa pièce va aux nues, sa gloire est complète et le public ne prononce son nom qu'en y ajoutant un éloge.

Mais pourquoi faut-il être obligé de sortir de son cabinet! Beaucoup d'auteurs devraient avoir un petit théâtre dans leur appartement; là, ils feraient jouer leurs pièces par leurs amis, leurs enfants et leurs femmes; là, ils ne seraient pas tracassés par la censure et les directeurs; les acteurs ne demanderaient pas des changements à leurs rôles, et les actrices des rôles pour leurs robes. On aurait des succès domestiques bien innocents et bien purs.

Je ne répondrais pas pourtant que cela mènerait à la postérité!... Mais pourquoi donc y tenons-nous tant? quand elle arrive, nous n'y sommes plus.

George écrivait, cherchait un couplet, un trait, et le fredonnait entre ses dents.

Timothée, qui ne composait pas, s'écriait de temps en temps :

« — Ces côtelettes aux cornichons sont » bien longues à venir... Bouchenot est ca- » pable d'avoir oublié de nous commander » à déjeuner... Dis donc, George, va donc » voir chez le petit traiteur en bas si on » pense à nous.

» — Est-ce que je puis descendre comme » cela?... Vas-y toi-même.

» — Il me semble que mon costume n'est » guère plus correct que le tien...Mais après » tout... pour aller à deux pas, on peut » bien sortir en blouse... en voisin... Je » vais me lever et aller chercher notre » déjeuner... Bouchenot n'aura plus pensé » à le commander... A-t-il laissé les qua- » rante sous au moins?

» — Oui, les voilà sur la cheminée.

» — C'est bien heureux... J'avoue que je » ne suis pas très-tranquille sur les cent » sous qu'il a emportés... Je le connais, il » est capable de les dépenser en niaise- » ries... Je n'ai pas insisté pour qu'il les » laissât, parce que cet argent provenait

» en partie de la vente de ses caleçons de
» bain... Mais sans cela... certainement...
» Eh bien.... c'est singulier.... où diable
» sont-elles fourrées?... je les avais mises
» sous le lit... j'en suis bien sûr.

» —Qu'est-ce que tu as donc, Timothée?
» tu cries, tu parles toujours... On ne peut
» pas composer ici...

» — Ce que j'ai?... Ah! par exemple, s'il
» m'avait joué ce tour-là... ce serait indi-
» gne... George, est-ce que tu les as à tes
» pieds?

» — Quoi donc?

» — Mes bottes... mes belles bottes toutes
» neuves... que je n'ai encore mises que
» cinq fois... que je soignais comme la pru-
» nelle de mes yenx!...

» — Tu vois bien que je ne les ai pas,
» puisque je suis en pantoufles.

» — Il les aura vendues, le scélérat...

» Oh! je n'en doute plus à présent... il a
» vendu mes bottes neuves!... C'est avec
» ça qu'il a eu sept francs!...Je disais aussi :
» sept francs pour quelques méchants ca-
» leçons de bain et un gilet en amadou,

» c'est beaucoup... mais c'est qu'il a vendu
» mes bottes neuves!... C'est indigne!...
» des bottes que j'ai payées dix-huit francs
» il y a quinze jours en touchant ma pen-
» sion... C'est ça qu'il avait si peur que je
» me levasse... Oh! j'en pleurerais de co-
» lère...

» — Allons! calme-toi, mon pauvre Ti-
» mothée... Bouchenot a peut-être mis tes
» bottes pour sortir, il te les rendra.

» — Oh! non... il ne pouvait pas les met-
» tre, et c'est bien pour cela qu'il les a
» vendues... il ne faisait que me dire : Tu
» as un pied ridicule... un pied extraordi-
» naire, on ne peut pas entrer dans tes
» bottes... et il les a vendues au marchand
» d'habits!... Oh! il me le payera!... ça ne
» se passera pas ainsi... il nous mange
» tout, ce garçon-là, nos habits, nos pan-
» talons, nos bottes... tout y passe. Je ne
» veux plus de ça, moi!... Je veux me fâ-
» cher à la fin. »

Et Timothée marchait dans la chambre en frappant du pied avec colère et en donnant des coups de poing sur la cheminée,

contre la muraille, sur tout ce qu'il rencontrait. Pour la première fois sa figure, ordinairement impassible, avait pris de l'expression, ses yeux brillaient, ses narines étaient gonflées, et ses cheveux semblaient encore plus roux que de coutume.

George attendit que la colère de son ami fût apaisée, puis il lui dit, d'un ton bien doux :

« Timothée, il faut être homme et sa-
» voir supporter les coups du sort... La co-
» lère est un signe de faiblesse...

» — Eh bien, ça m'est égal, je veux me
» mettre en colère... je veux me battre
» avec Bouchenot... et on verra si je suis
» faible... Des bottes qui m'allaient si bien!
» je n'en avais jamais eu de si bien faites.

» — Timothée, est-ce que tu n'as plus
» faim ?...

» — Certainement que si... mais avec
» quoi descendrai-je chez le petit trai-
» teur ?... que mettrai-je à mes pieds ?

» — Quand on va en voisin... on peut
» descendre en pantoufles...

» — C'est ça... en pantoufles ! avec ça

» qu'il n'y a pas de crotte dans la rue de la » Calandre !... Moi, je veux que ça finisse... » Bouchenot nous gruge par trop... Cer- » tainement avec les douze cents francs » que me fait mon papa, je pourrais très- » bien vivre tout seul... et je ne serais pas » obligé de garder la chambre faute de vê- » tements... je pourrais suivre mes cours, » me présenter partout... Eh bien, je veux » redevenir mon maître, moi.

» — Tu as raison, Timothée, » dit George en posant sa plume sur son manuscrit et en regardant tristement son ami, « oui, tu pourrais vivre tranquille, » toi... tu as assez pour être exempt de sou- » cis, d'inquiétudes; tandis que nous au- » tres... nous n'avons rien de fixe. La pen- » sion que me font mes parents est bien » faible... je ne suis pas raisonnable comme » toi... l'amour du théâtre m'a pris, enfin » j'ai fait des dettes.... et ce que je reçois » de mon pays est bien vite emporté par » mes créanciers... Bouchenot avait quel- » que fortune, lui, mais il l'a mangée... » avec nous, il est vrai; car il faut lui ren-

» dre justice, quand il avait de l'argent,
» sa bourse était toujours ouverte à ses
» amis. Enfin il ne possède plus rien... moi
» je n'ai que de vagues espérances et des
» dettes... tandis que toi, tu reçois régu-
» lièrement la pension de douze cents francs
» que te fait ton père... il n'est donc pas
» juste que tu la donnes pour nous nourrir.
» Quitte-nous, Timothée ; laisse-nous avec
» notre misère et nos soucis!.. avec nos
» privations du jour et notre dénûment
» pour le lendemain !... Seul, tu peux vivre
» heureux... Laissez-nous... va te loger en
» garni... tu trouveras du crédit, toi, en
» prouvant que ton père te fait une pen-
» sion, et bientôt tu auras oublié nos mai-
» gres repas... nos journées sans feu et nos
» lits sans draps !... »

Pendant que George lui tenait ce discours, Timothée s'était arrêté ; il ne frappait plus avec son poing contre la muraille, sa colère s'était apaisée, et, lorsque son ami eut fini de parler, il essuya avec sa main deux grosses larmes qui coulaient de ses yeux et balbutia d'une voix entrecoupée :

« Non certainement, je ne vous quitterai » pas... je ne vous laisserai pas quand vous » êtes malheureux ! Par exemple !... pour » qui me prends-tu ?... tu sais bien que » je dis ça et que je n'ai pas envie de le » faire !... il faudrait que je fusse un fa- » meux sans cœur !... C'est que la colère » me fait dire des bêtises... et puis... allons, » embrasse-moi, George !... ne sois plus » fâché contre moi... et je vais aller cher- » cher à déjeuner. »

George embrasse son ami en souriant. Il savait bien que Timothée avait un bon cœur, et il ne songe déjà plus à ce que celui-ci a pu dire dans sa colère. Timothée passe le pantalon à la cosaque, il attache sa blouse, met des pantoufles à ses pieds et descend chercher le déjeuner que, dans sa joie de posséder cinq francs, Bouchenot avait oublié de faire porter à ses amis.

Timothée a emporté un vieux panier, il fait mettre dedans côtelettes, pain, vin, et remonte à la chambre qu'ils occupent à trois, en tenant sous son bras le bienheureux panier.

Sur l'escalier, le jeune étudiant rencontre sa jolie voisine qui descendait... Il devient rouge comme un coq, parce qu'il pense qu'avec son panier au bras il a l'air de revenir du marché. Mais il se range de côté et fait un profond salut à sa voisine.

C'était une jeune fille d'une vingtaine d'années, brune de cheveux et de peau, aux yeux vifs et fripons, à la tournure leste et dégagée; elle avait de jolies dents, et riait souvent pour les faire voir, d'autant plus qu'autant plus qu'outre ses dents, on voyait alors deux petites fossettes qui se formaient dans chacune de ses joues; enfin, c'était un petit minois très-gentil et très-provoquant, qui, ainsi que l'avait dit Bouchenot, ne semblait pas annoncer une Lucrèce.

La jeune fille rit en regardant Timothée, dont le costume, la figure et la tenue, avec son panier au bras, étaient faits pour provoquer un accès de gaieté. Elle lui rend son salut et se hâte de descendre. Le jeune homme revient près de George le cœur tout palpitant, et s'écrie :

« — Ah! mon ami... je suis dans le ra-
» vissement... je n'ai jamais rien vu de si
» délicieux!...

» — Bah! tu en as donc déjà goûté...
» gourmand?

» — Goûté!... oh, Dieu! je voudrais bien
» en avoir goûté... Quels yeux séduisants!

» — Comment, nos côtelettes ont des
» yeux?

» — Il n'est pas question de nos côte-
» lettes, je te parle de notre voisine... la
» jeune fille d'en face, que je viens de ren-
» contrer dans l'escalier...

» — Ah! c'est bien différent... Je vais
» toujours mettre le couvert.

» — Je l'ai saluée... elle m'a rendu mon
» salut.

» — Parbleu, il me semble que c'est bien
» le moins qu'on puisse faire.

» — Oui, mais elle a souri en me saluant,
» elle a beaucoup souri...

» — Au fait, elle a pu te trouver drôle
» comme cela...

» — Dis donc... tu ne sais pas...

» — Quoi donc encore?

» — Elle a deux fossettes dans les joues!...

» — Deux fossettes ! en vérité... en ce » cas déjeunons.

» — Oui, déjeunons... Mais c'est égal, » tiens, George, je sens que je suis amou- » reux de la petite voisine !...

» — Tu en es bien le maître...

» — Oh! j'en suis bien amoureux! avec » ça qu'il y a fort longtemps que je n'ai été » amoureux, et mon cœur a besoin de se » fixer.

» — Fixe-toi, je ne t'en empêche pas.

» — Oui, mais je ne veux pas que ce soit » comme à l'ordinaire et qu'on me souffle » encore ma conquête.

» — Moi? je te souffle tes conquêtes!

» — Je ne dis pas toi ; maintenant tu ne » songes plus qu'au théâtre, à tes pièces... » tu ne penses plus à l'amour ; mais c'est » Bouchenot qui me joue toujours de ces » mauvais tours-là... Au moment où je vais » plaire à une femme... crac! il me l'en- » lève, il se trouve que c'est sa maîtresse.

» — C'est à toi à t'arranger de manière » à être aimé avant lui.

» rais pas donné cent vingt francs d'une » seule pièce au quatrième, dans la rue de » la Calandre... Il est vrai que nous avons » aussi une cave...

» — Ça nous sert beaucoup la cave ! » dit Timothée en se fourrant encore sous la couverture. « Nous n'y avons mis que deux » bouteilles étoilées !...

» — Patience !... Elle pourra nous servir » plus tard !... il peut nous arriver du vin... » Il devrait même nous en arriver... si vos » parents n'étaient pas des cancres, des » ladres !... Dire que je loge avec un Bour- » guignon et un Champenois, et que nous » buvons de l'eau ici !... C'est à ne pas le » croire ! Des parents comme cela... j'aime » bien mieux n'en pas avoir. »

George se gratte le front et se met à fredonner :

« Cueillez et le myrte et la rose
» Sans craindre d'appauvrir le champ... le champ...

« — Pour en revenir à notre affaire, » dit Bouchenot qui est allé ouvrir la malle et retourner deux ou trois caleçons de bain

et quelques méchants gilets dépourvus de boutons, « je soutiens que, faute par le » voisin de nous faire du feu et de nous » entretenir dans une douce chaleur, nous » avons le droit de demander une diminu- » tion de loyer... et peut-être même de ne » point payer du tout...

» — Il me semble que c'est un droit dont » nous usons largement.... » dit George en souriant; puis il se remet à chanter : « *Sans* » *craindre d'appauvrir le champ... cueillez* » *et le myrte et la rose...*

» — J'ai beau passer en revue toute no- » tre garde-robe..... » dit Bouchenot en continuant de regarder dans la malle... « je n'y trouve que des caleçons de bain... » Nous en avons même trop de caleçons de » bain, c'est du luxe... ça prend une place » inutile... Il faudra nous défaire de cela... » Le diable m'emporte, j'ai l'onglée..... » moi... »

Et Bouchenot court au tuyau du poêle, le tâte en plusieurs endroits en s'écriant :

« — Certainement, voilà deux jours qu'il » n'a pas été allumé !... Décidément, ce

» vieux Jacquillot se moque de nous... Je » veux aller lui faire une scène. »

Et déjà le jeune homme a entr'ouvert la porte, mais au moment de sortir, il s'arrête en murmurant :

«—Ah ! sacrebleu ! je crois que j'entends » des femmes dans l'escalier... Je ne me » soucie pas d'être vu avec cette camisole... » Ces messieurs ne se gênent point, ils » mettent les blouses, et puis, moi, il faut » que je me contente de ce qui reste... Je » crois que c'est la petite femme qui de- » meure en face de chez nous depuis peu ; » savez-vous qu'elle n'est pas piquée des » vers, cette jeune voisine ?

» — Oui, certes, elle est fort gentille, » dit George, « une petite figure éveillée... » piquante.... *Cueillez et le myrte et la » rose... et la rose.*

» — C'est-à-dire qu'elle est ravissante... » magnifique... Oh ! Dieu... c'est un petit » diamant... » dit Timothée en se retournant sur le lit !... « Je ne l'ai pas encore » vue bien à mon aise ; un jour, j'ai aperçu » seulement le bout de son nez comme

» elle rentrait chez elle... mais cela m'a » suffi... j'ai deviné le reste.

» — Ah ! tu devines la beauté d'une per- » sonne par le bout de son nez !.. Si toutes » les femmes pensaient comme toi, je ne » suffirais pas à mes conquêtes... et j'en fais » déjà assez...

» — Mais je ne sais pas ce qu'elle a, la » petite voisine d'en face, » reprend Timothée ; « plusieurs fois, j'ai essayé de la re- » voir, de la rencontrer sur le carré... Pour » cela, j'écoute à la porte, et quand je » l'entends ouvrir la sienne, j'ouvre aussi- » tôt la nôtre afin de la saluer et de faire » connaissance, mais impossible !..... Je » n'ai pas plutôt mis le pied dehors, que, » crac !... elle rentre et referme sa porte... » Je trouve cela d'autant plus singulier » que cette jeune fille... car je suppose » que c'est une jeune fille, n'a pas du tout » la figure sauvage...

» — Ah ! ah ! ah ! ce pauvre Timothée !.. » Ah ! ah !... c'est très-drôle !...

» — Qu'est-ce qui te fait rire comme » cela, Bouchenot ?

» — Oui,.. qu'est-ce qui te fait rire ?» dit George, en se grattant encore le front, « *cueillez et le myrte et la rose...* Dis-nous » donc pourquoi tu ris...

» —C'est que je devine pour quel motif la » petite voisine referme brusquement sa » porte quand elle entend ouvrir ici. Ah! » ah! ah!... sacrebleu!... fait-il froid ce » matin!.. voilà un polisson de printemps » qui ne fera pas pousser les petits pois!...

» — Voyons, Bouchenot, pourquoi la » voisine referme-t-elle si vite sa porte?...

» —Voici l'histoire. Il y a huit jours, j'étais » seul ici, un matin, vous étiez sortis tous » les deux... alors nous pouvions encore » sortir deux à la fois... c'était le bon » temps... *sic transit gloria...*

» —Mais achève donc, maudit bavard.

» —J'étais donc seul ici... Comme la blan- » chisseuse n'était pas encore venue, et que » j'attendais son arrivée pour mettre une » chemise blanche... j'avais pris pour me » lever une de nos couvertures de laine; je » m'étais entortillé dedans, après l'avoir » attachée avec un mouchoir que j'avais

» noué en ceinture autour de mes reins...
» J'étais très à mon aise comme cela ; je
» devais avoir l'air un peu Bédouin, mais
» enfin je me promenais dans notre appar-
» tement en me disant : On est bien libre
» chez soi de se mettre en Bédouin si cela
» fait plaisir. Il faut vous dire aussi que ce
» jour-là le voisin Jacquillot avait parfai-
» tement allumé son poêle... on jouissait
» ici d'une température africaine, c'était
» charmant. Bref, pendant que je m'occu-
» pais avec un bouchon brûlé à renouveler
» nos rideaux de croisées... parce que je
» ne veux pas que les chats puissent voir
» ce qui se passe chez nous, on frappe à
» notre porte ; je ne souffle pas mot, décidé
» à ne point répondre, présumant que ce
» pouvait être, ou le bottier... ou un tail-
» leur... ou un traiteur... ou un rôtisseur...
» tous gens que j'adore quand ils apportent
» quelque chose, mais que j'ai en horreur à
» présent qu'ils ne se présentent plus ici
» que pour nous demander de l'argent. Je
» me tenais donc bien tranquille dans ma
» couverture, lorsqu'on frappe de nouveau,

» et j'entends une voix féminine me dire :
» Mon voisin, auriez-vous un peu de feu à me
» prêter?... vous m'obligeriez beaucoup.
» Nous demander du feu! cela pouvait pas-
» ser pour une épigramme ; mais comme
» c'était une femme, je ne pris pas la chose
» du mauvais côté, et je me hâtai d'aller
» ouvrir la porte...

» — C'était la délicieuse voisine ? » dit Timothée.

« — Oui, positivement... une jolie petite
» femme... mise décente, mais fort mo-
» deste... certainement ce n'est pas une
» vicomtesse ; elle avait sur la tête un petit
» foulard rouge, mis avec infiniment de co-
» quetterie. Elle parut d'abord un peu sur-
» prise de mon costume, mais ensuite elle
» prit sans doute la couverture pour une
» robe de chambre. Donnez-vous donc la
» peine d'entrer, lui dis-je ; elle entra, sa
» pelle à la main...

« — Elle avait une pelle!... O amour de
» femme!» dit Timothée en gigottant sur le lit.

» — Certainement qu'elle avait une pelle,
» puisqu'elle venait me demander du feu.

» En entrant elle jeta un coup d'œil dans la » chambre. Je ne sais pas si la noble simpli- » cité de notre mobilier lui fit de l'effet, » mais je la vis se pincer les lèvres et se » tortiller la bouche ; ensuite regardant » dans notre cheminée, elle s'écria : — Il » me semble que vous n'avez pas de feu !... » —C'est vrai, lui dis-je, il vient de s'étein- » dre, mais on peut toujours s'en procurer... » je vais vous allumer une chandelle, pourvu » que vous me donniez seulement le bri- » quet et les allumettes. — Si j'avais eu un » briquet chez moi, je ne serais pas venue » vous importuner, me dit-elle ; mais je » viens d'emménager, et je n'ai pas encore » fait apporter tous mes meubles... — » J'avais envie de lui répondre : Est-ce qu'il » vous faut une voiture de déménagement » pour transférer ici votre briquet ?... Mais » c'eût été trop méchant ; la petite est gen- » tille, je ne songeai qu'à lui être agréable... » Attendez, lui dis-je, nous allons avoir du » feu... j'en fais mon affaire... Aussitôt je » cours à notre tuyau qui était brûlant, et » avec le bout d'un couteau je fais un trou

» dans une partie faible et j'y introduis du
» papier.

» — Joli expédient !... c'est cela que de-
» puis ce temps il a toujours fumé ici !...

» — Tu ne sais ce que tu dis, Timothée,
» car j'ai rebouché le trou avec un fragment
» d'assiette. Enfin le papier fumait et ne
» flambait pas ; je me démenais en vain
» autour du tuyau, lorsque tout à coup, je
» ne sais pas comment cela s'est fait !... le
» mouchoir qui retenait ma couverture se
» dénoue et tombe, ma couverture en fait
» autant, et je me trouve devant la voisine
» comme notre père Adam avant son péché.

» — Quelle horreur ! » s'écria Timothée.

« — Veux-tu te taire, imbécile ! ce n'é-
» tait pas un horreur du tout. La jeune voi-
» sine poussa un cri, ou je crois plutôt que
» c'était un éclat de rire, en s'écriant : —
» Ah ! c'est trop fort ! Puis elle se sauva chez
» elle sans vouloir m'écouter... Et pourtant
» dans mon trouble je m'étais hâté d'aller
» passer une camisole et de prendre mes
» bretelles... je ne savais plus ce que je
» faisais. Voilà mon histoire avec la petite

» voisine; et comme elle croit peut-être que » chez nous nous sommes toujours costumés » comme les statues des Tuileries, c'est ce » qui fait sans doute qu'elle ferme sa porte » dès qu'elle nous entend ouvrir la nôtre.

» — C'est cela!... et les bons sujets pâ- » tissent pour les mauvais ! » dit Timothée.

« — Monsieur Timothée Glindoré, je vous » prie de ménager vos épithètes !... Ah ! ah ! » ah ! console-toi, va, mon pauvre Timo- » thée, la jeune fille d'en face ne me fait » point l'effet d'une Lucrèce, et, rentrée » chez elle, je gage qu'elle aura ri comme » une folle de mon accident... Ah ! je crois » que j'entends le voisin Jacquillot qui » tousse dans l'escalier. »

Bouchenot ouvre la porte, court sur son carré, et se penche sur la rampe, en criant :

« — Monsieur Jacquillot, pourquoi donc » ne faites-vous pas de feu dans votre poêle » depuis plusieurs jours ? »

Un vieux bonhomme, dont le chef était orné d'un respectable bonnet de coton, et qui se disposait à descendre dans la rue pour aller acheter son petit pain et sa

demi-once de café, relève la tête et regarde Bouchenot d'un air surpris.

« — C'est à vous même que je m'adresse, » respectable Jacquillot, » reprend l'étudiant d'un air gracieux. « Pourquoi donc » ne faites-vous pas de feu dans votre poêle?

« — Monsieur, c'est que mon poêle fu- » mait depuis quelques jours, et cela m'in- » commodait.

» — Il fumait... c'est contrariant! mais il » vaut encore mieux avoir de la fumée que » d'être exposé à l'humidité... Prenez garde, » monsieur Jacquillot, le froid vous est » contraire... vous toussez beaucoup plus » depuis que vous ne faites pas de feu... » nous en avons fait la remarque, mes amis » et moi.

» — Vous êtes bien bon, monsieur, mais » je ne me passe pas de feu pour cela ; j'en » fais dans ma petite pièce à côté où je me » tiens maintenant.

» — Ah ! bien, voilà qui est très-agréable » pour nous ! » s'écrie Bouchenot en changeant de ton. « Ah ! vous faites du feu dans » une autre pièce... c'est dans votre poêle

» qu'il faut en faire, monsieur, entendez-
» vous?... dans votre poêle, et pas ailleurs!

» — Qu'est-ce à dire ? » répond le vieux voisin en levant le nez d'un air irrité. « Est-
» ce que je ne suis pas le maître chez moi,
» à présent ?

» — Non, mon brave homme, vous n'êtes
» pas le maître pour le feu. Vous devez en
» faire dans votre poêle afin de nous chauf-
» fer ; c'est convenu avec la propriétaire ;
» et si vous en faites ailleurs, je vous pré-
» viens que nous ferons sur votre tête un
» train à vous empêcher de fermer l'œil
» de la nuit ; de plus, nous salirons votre
» paillasson, et nous mettrons des objets
» peu flatteurs dans votre serrure.

» — Monsieur ! je me plaindrai au com-
» missaire !

» — Le commissaire ne pourra pas vous
» faire dormir quand nous ferons du bruit...
» Faites du feu dans le poêle.

» — Je me plaindrai à la propriétaire !

» — Faites du feu dans le poêle.

» — Je me plaindrai à la mairie, à tout
» le quartier !

» — Ah ! oui, c'est étonnant comme ça » m'a bien servi ! Voilà que je sors avec » Moustache... il n'y a que trois semaines » que je l'ai, mais il avait déjà l'air de m'être bien attaché. Dans la rue, un monsieur s'avise de me suivre et puis de me » parler... de me dire des bêtises... que je » suis jolie ; qu'il m'adore...

» — Et vous appelez cela des bêtises, mademoiselle?...

» — Certainement, parce qu'on ne peut » pas devenir comme cela amoureux d'une » femme en lui voyant traverser un ruisseau. Comme je sais qu'on ne doit pas » écouter les hommes qui nous parlent » dans les rues, je n'écoutais pas ce monsieur, mais il me suivait toujours...

« — Alors vous lâchez votre chien sur » lui...

» — Mon Dieu ! je n'ai pas eu cette peine-» là, Moustache m'avait déjà quittée pour » suivre ce monsieur.

» — Et il lui mordait les mollets?

» — Il ne lui mordait rien du tout. il pa-» raissait au contraire très-ami avec lui. Je

» me fâche, j'appelle mon chien, il ne m'é-
» coute pas. Ce monsieur consent à me lais-
» ser tranquille, il s'éloigne... Moustache
» le suit, et c'est moi qui suis obligée de
» courir après ce monsieur. Enfin, j'attache
» mon chien avec un cordon, et je l'em-
» mène... mais bah!... je n'étais pas bien
» loin qu'il avait cassé le cordon et était
» parti de nouveau. Comme je ne pouvais
» pas toujours courir après ce monsieur,
» j'ai pris le parti de continuer mon che-
» min... mais avec tout cela mon chien est
» perdu... et ça me fait bien de la peine,
» parce que mon parrain me l'avait bien
» recommandé!... et certainement c'est la
» faute de ce monsieur, qui avait sans doute
» quelque secret pour attirer les bêtes. Et
» c'est tout cela qui m'a retardée et qui
» m'a fait manquer Cœlina.

» — Mademoiselle, vous n'avez plus qu'un
» moyen pour ravoir votre chien, c'est de le
» faire afficher et de promettre une récom-
» pense honnête à celui qui vous le ramè-
» nera.

» — Une récompense!... Ah! ma foi, j'en

» suis bien fâchée, mais moi je n'ai pas d'ar-
» gent pour donner des récompenses.

» — Si l'on vous connaissait, mademoi-
» selle, » dit Timothée, « je suis sûr qu'on
» vous le rendrait pour rien... on serait
» trop heureux de vous obliger...

» — Vous êtes bien honnête, monsieur.

» — Il est possible ensuite que vous re-
» trouviez votre chien chez vous, il sera re-
» tourné au logis.

» — Ah! je ne l'espère pas, il y a si
» peu de temps qu'il est à la maison, il
» ne s'y plaisait pas beaucoup ; j'avais toute
» la peine du monde à l'empêcher de
» courir.

» — Si la journée n'était pas si avancée, »
dit Timothée, « je vous demanderais la
» permission de sortir avec vous, mademoi-
» selle, pour aller chercher votre chien.
» Mais avez-vous été voir chez votre par-
» rain? puisque c'est lui qui vous l'a donné,
» le chien sera probablement retourné
» chez lui.

» — Mon parrain n'habite plus Paris, il
» est parti il y a trois semaines pour retour-

» ner dans son pays, à Meaux, et il n'est pas
» probable que Moustache sera allé l'y re-
» joindre ; il ne doit pas savoir le chemin,
» il n'y a jamais été. Mais il se fait tard...
» Cœlina ne revient pas... Je vais m'en aller.

» — Quoi, mademoiselle, vous ne voulez
» pas l'attendre ?...

» — Oh ! non, voilà la nuit qui vient, ma
» maîtresse d'apprentissage me gronderait
» de rentrer si tard... et puis moi, je ne vou-
» drais pas aller seule le soir dans Paris...
» surtout n'ayant plus mon chien.

» — Il me semble qu'il ne vous défendait
» pas beaucoup, » dit George.

« — C'est égal, c'était une société.

» — Est-ce que vous demeurez loin, ma-
» demoiselle ?

» — Oui, monsieur, rue Poissonnière,
» près du boulevard... d'ici, il y a une *trotte*
» *conséquente !*

» — C'est vrai, » dit George en souriant.

« — Voulez-vous que nous vous recon-
» duisions, mademoiselle ? » dit Timothée en jetant un coup d'œil inquiet sur son costume.

« — Oh ! je vous remercie monsieur, mais » j'aime mieux m'en aller seule.

» — Nous n'insisterons pas, mademoi- » selle,» se hâte de répondre George ; « car nous ne savons pas ce que c'est que de » contrarier les demoiselles.

» — Que dirons-nous à notre voisine de « votre part ? » demande Timothée.

« — Si vous voulez avoir la complaisance » de lui dire que je suis venue... Ah ! mais » que je suis bête ! vous ne savez pas mon » nom... Prudence Flambard... que suis » bien fâchée de ne l'avoir pas trouvée, et » que je la prie de venir me voir chez ma » maîtresse d'apprentissage où je suis tou- » jours, jusqu'à ce que j'en sorte, parce » que je m'y ennuie, et j'ai envie d'entrer » ailleurs... Je vous serai bien obligée, » messieurs.

» — Cela suffit, mademoiselle, nous ne » manquerons pas de lui dire cela... Je suis » bien fâché que vous ne puissiez pas atten- » dre davantage.

» — Oh ! non.. car j'ai déjà perdu mon » chien, je n'aurais qu'à perdre encore au-

» tre chose en chemin ; je vais rentrer bien » vite... Je vous remercie, messieurs... je » vous demande pardon de vous avoir dé- » rangés.

» — Nullement, mademoiselle. Nous som- » mes trop heureux d'avoir pu vous être » agréables... Prenez garde de tomber en » descendant... l'escalier est humide et glis- » sant. »

Mademoiselle Prudence Flanbard est partie, et Timothée, qui l'a reconduite jusque sur l'escalier, rentre dans la chambre en s'écriant :

« —Superbe fille ! n'est-ce pas, George ?

» — Oh ! superbe fille !... parce qu'elle a » de grosses hanches, de gros bras, une » grosse gorge... C'est une fille solidement » conformée, voilà tout.

» — Mais elle a une jolie figure, de belles » couleurs, de belles dents...

» — Elle a une figure de paysanne... des » couleurs trop foncées, de grosses joues » comme un enfant nouveau-né... Moi, je ne » suis pas admirateur de ce genre de beauté ; » j'aime les femmes mignonnes... et puis,

» mademoiselle Prudence Flambard me fait » l'effet d'être passablement bête.

» — Tu crois ?

» — Il me semble que sa conversation » nous en a donné un échantillon.

» — Oh ! quelquefois... la timidité... C'est » égal, c'est une belle fille et qui me plairait » beaucoup.

» — Ah çà ! mais, tu étais amoureux de » la voisine, voilà celle-ci qui te plaît » beaucoup ; pour peu qu'il en arrive une » troisième, elle te séduira sans doute » aussi ?

» — Écoute donc, quand il y a longtemps » qu'on a aimé, c'est comme quand il y a » longtemps qu'on a mangé, on trouve tout » bon. A propos de manger !... je dînerais » volontiers...

» — Et moi aussi.

» — Voilà la nuit... Bouchenot ne revient » pas !... S'il ne nous apporte pas un pâté, » avec quoi dînerons-nous... ou souperons- » nous ?...

» — Il ne reste donc rien du déjeu- » ner ?

» — Eh ! tu sais bien que nous avons tout » mangé...

» — Diable !... Allumons toujours la chan- » delle. »

George prend un briquet phosphorique dont il avait fait emplette l'avant-veille, et il allume une chandelle qui était enfoncée dans le goulot d'une bouteille, ce qui tenait lieu de chandelier. Ensuite il s'assied de nouveau devant la table.

« — Tu vas encore travailler ? » dit tristement Timothée.

« — Sans doute... Que veux-tu que je » fasse... puisque nous ne pouvons pas en- » core souper ?... Crois-moi, Timothée, fais » de même... quand on s'occupe, on n'a » pas si faim.

» — C'est possible, quand on compose... » mais pour étudier ce n'est pas la même » chose... Ah ! Bouchenot ! si tu n'apportais » rien... si tu nous jouais un tour comme » cela... après avoir emporté l'argent de » mes bottes ! car c'est l'argent de mes bot- » tes qu'il avait en poche... Cent sous... on » a quatre pâtés avec cent sous !... »

Timothée s'était assis sur la chaise que mademoiselle Prudence avait occupée, et il se balançait doucement en faisant tout haut ses réflexions...

« Cette pauvre fille qui a perdu son » chien... et cet autre qui l'a emmené... » Sapredié ! que j'ai faim !... Bouchenot » ne revient pas... j'ai envie de faire un » somme..... on dit que qui dort dîne..... » Prudence Flambard... le drôle de nom ! » et la voisine qui se nomme *Cœlina*, » comme un vieux mélodrame de l'Am- » bigu... c'est peut-être aussi un enfant du » mystère !... Ah ! il faudra que j'écrive » encore à mon père !... Mes pauvres bottes » qui m'allaient si bien !... »

Timothée cesse de parler, ses yeux se ferment ; il s'est endormi. George s'en aperçoit, il écrit plus doucement, et a soin de ne point remuer ses papiers de crainte de réveiller son ami.

Plus d'une heure s'écoule ainsi. Enfin George qui ne se sent plus la force de travailler, et qui envie le sommeil paisible de Timothée, repousse doucement son ou-

vrage ; et mettant son bras sur la table, appuie sa tête dessus, en se disant :

« Si je pouvais faire comme lui... pen-
» dant ce temps-là peut-être que Bouchenot
» reviendrait. »

La nature seconde le désir de George, il ne tarde pas à s'endormir aussi profondément que Timothée.

Minuit sonnait à l'horloge du Palais, lorsque les deux jeunes gens rouvrirent les yeux.

La chandelle brûlait encore, mais elle touchait presque à sa fin.

« — Il est bien tard, » dit Timothée, « nous avons dormi longtemps, il paraît.

» — Voilà minuit qui sonne, » dit George.

« — Minuit ! ah ! mon Dieu ! et Bouchenot
» n'est pas revenu !...

» — C'est bien singulier, en effet.

» — Et il sait que nous ne possédons plus
» rien, que nous comptons sur lui pour
» souper... ah ! sa conduite est indigne !...

» — Il faut qu'il lui soit arrivé quelque
» chose d'extraordinaire, car il ne nous lais-
» serait pas ainsi... il reviendrait au moins.

» — Plus de ressources !... et comment » ferons-nous demain ?...

» — Allons, Timothée, ne te chagrine » pas ; nous vendrons quelque chose...

» — Mais nous n'avons plus rien à ven- » dre.. toutes nos ressources sont épuisées.. » Ah !... je sens des tiraillements d'estomac...

» — Couche-toi, tâche de dormir encore...

» — Non... je n'en ai plus envie... je suis » trop inquiet ! »

George cherchait à tranquilliser Timothée, mais au fond du cœur il était aussi triste que lui. Toute la philosophie, toute l'insouciance de la jeunesse ne tient pas contre le besoin. L'avenir leur offrait bien quelques espérances, mais il faut pouvoir y arriver à cet avenir. Il faut avoir assez de forces pour atteindre à ce but que l'on voit dans l'éloignement et ne pas tomber de fatigue en chemin.

Les deux amis étaient toujours assis l'un devant l'autre, ils ne se parlaient plus, car ils ne trouvaient pas de consolations à se donner.

Tout à coup, ils entendent monter pré-

cipitamment l'escalier, ils écoutent... on s'arrête devant leur porte... on frappe violemment.

« — Ah ! c'est lui... c'est Bouchenot ! » s'écrient avec joie les deux jeunes gens en courant ensemble ouvrir leur porte.

CHAPITRE II.

Retour de l'enfant prodigue.

En effet, c'était Bouchenot ; mais pâle, défait, haletant, couvert de crotte, en nage, l'habit déchiré comme vous savez, et dont les traits renversés expriment la terreur.

« — Ah ! te voilà enfin ! » disent George et Timothée, qui, dans leur joie de revoir leur ami, n'ont pas encore remarqué son trouble ni l'expression d'effroi de sa physionomie.

« — Revenir si tard !...

» — Que diable as-tu donc fait jusqu'à » présent ?...

» — Tu apportes des provisions, j'es- » père ? »

Pour toute réponse, Bouchenot referme avec soin la porte de leur logement, puis il va se jeter sur la chaise, en murmurant :

« — Enfin !... me voici donc en sûreté !... » ah ! je n'en puis plus. »

Timothée examine alors la toilette de Bouchenot, un cri lui échappe :

« — Ah ! mon Dieu !... vois donc, » George... vois dans quel état il revient... » notre habit... notre pauvre habit est en » lambeaux !..

» — En effet... déchiré devant et der- » rière... Qu'est-ce que cela veut dire ?... » tu viens donc de te battre ?...

» — Est-ce que tu as été attaqué par des » voleurs ?... parle donc...

» — Ah ! mes amis, de grâce, laissez-moi » me remettre un peu ! ah ! quelle journée ! » grand Dieu ! quelle malheureuse jour- » née !...

» — Et le pâté que tu devais nous rap- » porter... où est-il ? »

Bouchenot tire de sa poche les deux morceaux de sa canne cassée et les présente à ses amis, en leur disant :

« — Voilà tout ce que j'ai apporté... et » encore cela m'a coûté trois francs!

» — Bouchenot, nous mourons de faim, » tu prends mal ton temps pour plaisan- » ter !...

» — Ah ! morbleu ! moi aussi je meurs de » faim, moi aussi je n'ai pas dîné, et je gage » que j'ai moins bien déjeuné que vous... » et je suis sur mes jambes depuis que je » suis sorti.

» — Mais tu avais cent sous ?...

» — Mais cet habit, notre seul vêtement » à tous trois, était en bon état ce matin... » et tu reviens en loques...

» — Et tu n'apportes pas de provisions ?...

» — Laissez-moi me remettre... et je vous » conterai mes aventures.

» — Ça ne nous donnera pas à souper, » tes aventures, » dit Timothée en se jetant sur la malle d'un air désespéré ; « et nous » comptions sur toi pour cela...

» — Alors aimez-vous mieux que je ne » dise rien ?

» — Parle, nous t'écoutons, » dit George.

Bouchenot jette encore des regards effa-

rés autour de lui, puis, après avoir essuyé la sueur de son front, il commence son récit, mais d'une voix basse, et comme s'il craignait d'être entendu :

« — Je suis sorti ce matin avec les plus » belles espérances et cinq francs dans ma » poche...

« — Oui, cinq francs qui venaient de mes » bottes neuves, que tu as vendues ! » s'écrie Timothée.

« — Que diable, mon ami, il nous fallait » de l'argent à tout prix ; ce marchand d'habits ne donnait rien de nos caleçons !... » et vous vouliez avoir à déjeuner...

» — Et maintenant nous voudrions à souper...

» — Timothée, si tu m'interromps ainsi, » je ne pourrai pas vous faire le récit de » mes aventures...

» — Allons, poursuis ; Timothée va se » taire.

» — J'étais donc sorti dans la plus heureuse situation d'esprit... je voyais tout » en rose... même les marchandes de marrons !... Je comptais déjeuner chez mon

» ancienne amie... madame Dubillon...
» Mon premier malheur fut de mettre mon
» pied dans un ruisseau, ce qui m'obligea à
» changer ma pièce de cent sous pour me
» faire décrotter... ensuite j'achetai des
» pastilles du sérail à un vrai Turc de la
» rue Vivienne ; je conviens que j'aurais pu
» m'en passer... mais cela sentait si bon !...
» Tenez, mes enfants, je les ai dans ma po-
» che... les voici... vous pouvez en brûler
» une... ça se brûle, et vous allez renifler
» avec volupté!... »

George hausse les épaules, et Timothée repousse les pastilles du sérail, en s'écriant :

«—Crois-tu que pour nous restaurer, nous
» nous contenterons de respirer tes par-
» fums ?... Belle emplette ! C'est pitoyable
» de nous apporter des choses comme cela!

» —Timothée, tu m'as promis de me laisser
» parler... Je poursuis. Il me restait trois
» francs huit sous ; avec cela je pouvais en-
» core vous faire souper très-gentiment...
» lorsque le diable déchaîna à mes trousses
» un petit marchand de cannes... Il m'en
» met une dans la main... Il me dit de la

» faire plier... elle se casse... C'est trois » francs qu'il faut que je donne !...

» — Pourquoi marchander des cannes » quand on ne veut pas en acheter ?

»—Timothée, veux-tu que je continue ?.. » Je vais chez ma sensible Dubillon... elle » est à Pontoise pour un mois... Je vole » chez ma tendre Elvina...Elle est avec son » protecteur... Vous concevez que je com- » mençais à me lasser de courir ; il me res- » tait huit sous, je les dépense pour mon » déjeuner... il me semble qu'on peut bien » manger huit sous quand on a déjà couru » tout Paris...Vous voyez que voilà l'emploi » de la pièce de cent sous bien détaillé...

» — Il est gentil l'emploi que tu en as » fait!...

»—Et notre habit...et l'état où te voilà ?» dit George.

« — Un instant...je vais y arriver...vous » ne connaissez encore qu'une partie de » mes malheurs. Comme je déjeunais...chez » un charcutier... je vois passer une jeune » fille assez drôlette... du moins alors elle » me semblait drôlette, à présent je la trouve

» fort laide... Je marche à ses côtés, en lui
» disant quelques douceurs...elle se fâche.
» C'était une jeune fille sans usage; moi, je la
» laisse aller. Mais figurez-vous qu'elle avait
» un chien... et que ce chien quitte sa maî-
» tresse pour me suivre... j'ai beau le ren-
» voyer, il ne veut plus me quitter.

» — Ah ! bah ! vraiment ! » dit Timothée en regardant George qui souriait, « et où
» est-il maintenant ce chien ?

» —Laisse-moi donc continuer. Je pour-
» suis mon chemin avec le chien sur mes
» talons... C'est le jambon que j'avais eu
» dans ma poche qui l'attirait ainsi ; je m'en
» aperçus après. Je ne puis vous dire toutes
» les aventures que ce misérable chien
» m'attira : il emporta la corbeille d'une
» marchande de cure-dents ; puis une
» chaîne de sûrêté ; puis, comme j'allais en-
» fin dîner chez les Monflacon, il se jeta sur
» le petit Stanislas, et moi on me jeta à la
» porte. Enfin, la soirée était avancée, je
» n'avais pas dîné, et j'étais de fort mau-
» vaise humeur...lorsque le hasard me con-
» duisit sur les boulevards du Marais... de-

» vant des paillasses... des baladins... Il y » avait une femme qui faisait des armes ; » elle proposait à tous les amateurs de ti- » rer *gratis !*... J'eus la malheureuse idée » de me donner ce petit divertissement... » d'autant plus que je puis me flatter de ti- » rer assez bien...

» — Ah ! oui, je te conseille de t'en van- » ter !

» — La preuve que je tire bien, c'est que » j'ai touché cette amazone... je l'ai même » touchée dans l'œil...une bottesuperbe !...

» — Enfin ?

» — Enfin, piqués de ce que j'avais vaincu » leur amazone, les saltimbanques ont » voulu me faire régaler la troupe ; vous » sentez bien que j'ai refusé... j'avais d'ail- » leurs de bonnes raisons pour cela !... » Alors grande querelle... combat à coups » de poing... Je me suis battu comme un » lion... j'ai rossé tout le monde. Mais le » maudit chien, qui voulait me tirer de là, » m'a plusieurs fois frappé mon habit... et » vous voyez dans quel état je suis sorti du » spectacle forain !

» —Eh bien! ensuite... que t'est-il encore » arrivé? tu ne t'es pas battu jusqu'à minuit... et ce chien qui t'avait suivi, qu'en » as-tu donc fait?...

» —Ensuite, » répond Bouchenot en regardant autour de lui d'un air inquiet et traînant sur chacune de ses paroles, « je » quittai les boulevards... dans l'état où » j'étais, vous sentez bien que je ne me » souciais pas d'être vu; je marchai longtemps... au hasard... Enfin je m'arrêtai » dans une rue... je ne sais pas trop si c'était une rue... je ne sais pas du tout où » j'étais...

» — On dirait que tu ne sais pas non plus » ce que tu veux dire, » s'écrie George impatienté de la lenteur que Bouchenot apporte dans la fin de son récit.

« — Ah! écoute donc... après tout ce » qui m'est arrivé, il m'est bien permis » d'avoir la mémoire un peu troublée...

» — Enfin, que t'arriva-t-il encore?

» — Ce qui m'arriva?... mais rien de » plus... je me reposai sur une borne... » j'y restai longtemps, car j'étais accablé de

» fatigue... ensuite je pensai à revenir ici,
» mais je me perdis dans des rues que je
» ne connaissais pas... et... voilà pourquoi
» je suis revenu si tard.

» — Comment, c'est là tout ce qui t'est
» arrivé?...

» — Il me semble que c'est bien assez...

» — Et tu avais l'air si inquiet... si boule-
» versé en entrant ici.

» — J'ai cru qu'il avait une bande de
» voleurs à ses trousses, » dit Timothée.

« — Ah!... c'est que... se trouver seul...
» la nuit... dans Paris... à minuit passé....

» — Ah! ah!... voilà du nouveau! et
» cent fois tu n'es rentré qu'à deux ou trois
» heures du matin... En vérité, mon pau-
» vre Bouchenot, je crois que l'assaut d'ar-
» mes que tu as soutenu a un peu dérangé
» ton moral... tu as de la fièvre.

» — C'est possible, » dit Bouchenot en laissant tomber sa tête sur sa poitrine; « oui... en effet... je dois avoir un peu de
» fièvre!...

» — Ah çà! et le chien? » dit Timothée. « Tu ne nous parles plus de ce chien qui

» avait quitté sa maîtresse pour te suivre...
» qu'en as-tu donc fait ?

» — Il m'a quitté aussi, comme vous
» voyez... C'est en m'éloignant du spectacle
» de toile... dans ces rues... que je ne con-
» naissais pas... Lorsque je me suis reposé,
» je me suis aperçu que le chien... n'était
» n'était plus avec moi... et depuis ce mo-
» ment... je ne l'ai pas revu.

» — Voilà qui est très-malheureux !

» — Pourquoi cela ?... vous me disiez ce
» matin qu'un chien serait du luxe ici.

» — Aussi, nous n'aurions pas gardé ce-
» lui-là ; mais nous l'aurions rendu à sa
» maîtresse.

» — A sa maîtresse ! » s'écrie Bouchenot en relevant aussitôt la tête et regardant ses deux amis avec inquiétude. « Com-
» ment !... sa maîtresse... Est-ce que vous
» la connaissez ?...

» — Oui, nous la connaissons... Tiens,
» pour preuve, nous allons te faire son
» portrait : c'est une jeune fille de vingt ans
» à peu près ; grande, forte, bien taillée,
» haute en couleur... assez jolie... et por-

» tant un petit bonnet et un tablier à car-
» reaux rouges et noirs ?

» — C'est cela... c'est parfaitement cela, »
dit Bouchenot d'un air stupéfait.

« — Son chien s'appelle Moustache...

» — Oui... oui...

» — Et quant à la demoiselle, nous sa-
» vons aussi son nom : elle se nomme Pru-
» dence Flambard.

« — Prudence Flambard !... Je ne savais
» pas encore son nom, moi ; mais comment
» se fait-il que vous sachiez tout cela ?

» — Rien de plus simple, » dit George.
« Cette jeune fille connaît notre voisine du
» carré... Aujourd'hui elle est venue pour
» la voir, et, comme la voisine était sor-
» tie, elle a bien voulu l'attendre quel-
» que temps ici. C'est alors qu'elle nous a
» raconté que son chien l'avait quittée
» pour suivre un monsieur qui lui avait dit
» des *bêtises*... Nous aurions dû deviner
» que c'était toi. Cette pauvre fille est dé-
» solée de la perte de son chien, parce que
» cet animal lui avait été donné par son
» parrain.

» — C'est cela... oh ! c'est bien cela !...
» Ah ! elle se nomme Prudence Flambard !...
» que vous a-t-elle dit encore ?...

» — Rien de bien intéressant : qu'elle est
» en apprentissage chez une lingère...
» qu'elle connaît fort peu Paris, où elle
» n'est venue que depuis peu de temps...

» — Et son adresse... vous a-t-elle dit son
» adresse ?

» — Oui, elle demeure rue Poissonnière,
» près du boulevard.

» — Rue Poissonnière ! » murmure Bouchenot ; puis il porte de nouveau ses regards vers la terre, et semble réfléchir profondément.

« — Est-ce que tu songes déjà à aller voir
» cette jeune fille ? » dit Timothée d'un air railleur ; « je te préviens que tu ne lui plai-
» sais pas du tout... c'est du moins ce
» qu'elle nous a dit ici, en se plaignant de
» ton obstination à la suivre.

» — Et je crois que tu aurais un rival
» dans Timothée, » ajoute George en souriant.

» — Moi... aller chez cette demoiselle...

» Dieu m'en garde ! » répond Bouchenot à voix basse.

« — Oh ! cet air de dédain ! » dit Timothée ; « tu feins de n'en plus vouloir, parce » que tu t'es bien aperçu qu'elle ne voulait » pas t'écouter ; mais certainement que » c'est une fort belle personne... fraîche » comme une pomme d'amour et ferme » comme un roc...

» — Est-ce que tu t'en es assuré ?

» — Non, mais ça se voit tout de suite. » D'ailleurs elle a l'air très-honnête, n'est-» ce pas, George ?

» — Oui, autant que l'on peut juger sur » les apparences.

» — Messieurs, » dit Bouchenot en regardant tour à tour ses deux amis, « croyez-» moi, ne formez aucune liaison avec cette » demoiselle Prudence Flambard... et quant » à la petite voisine du carré... puisqu'elle » est amie avec l'autre... ce ne doit pas non » plus être grand'chose... ne lui parlez » pas... ne cherchez pas à faire sa connais-» sance.

« — Oh ! mais voilà qui est trop fort ! »

dit George. « Le diable m'emporte, je crois » que tu as perdu la tête, mon pauvre » Bouchenot. Depuis quand es-tu si sévère » en fait de connaissance de femmes ?... » sur quoi d'ailleurs juges-tu que mademoi- » selle Prudence n'est pas digne de notre » société ?.... Est-ce parce que tu lui as » perdu son chien ? »

Bouchenot baisse les yeux, et ne répond rien.

« — Non, c'est parce qu'il est vexé que » cette jeune fille n'ait pas voulu l'écouter,» dit Timothée; « mais cela n'est pas beau, » Bouchenot, de dire du mal d'une femme » parce qu'elle ne veut pas de nous. Et la » voisine, tu la trouvais charmante ce ma- » tin, et tu aurais bien voulu faire sa con- » quête. Quelle haine as-tu donc mainte- » nant contre les femmes? toi qui es si » amateur du beau sexe?... Est-ce que tu » aurais reçu un mauvais coup de l'ama- » zone, avec qui tu as fait des armes?

» — Non, je n'ai de haine pour per- » sonne... faites ce que vous voudrez... moi » je vais me coucher, car je ne me sens pas » à mon aise.

» — Couche-toi, tu feras bien, car cer-
» tainement tu as quelque chose... tu n'es
» pas dans ton état normal.

» — C'est la fatigue... les ennuis de cette
» journée... les regrets d'avoir dépensé les
» cent sous... et de revenir avec notre ha-
» bit déchiré...

» — Oh ! tu n'es pas un gaillard à t'affli-
» ger pour tout cela, » dit George ; « il faut
» qu'il te soit encore arrivé d'autres aven-
» tures que tu ne veux pas nous dire...

» — D'autres aventures ! » s'écrie vive-
ment Bouchenot, « non... non... vous vous
» trompez... je n'ai rien... que la fièvre...
» mais je dois avoir une grosse fièvre. »

En disant cela, Bouchenot se déshabil-
lait et se glissait dans la vieille couchette,
dont il retapait les rouleaux de papier qui
servaient de traversin.

« — S'il allait tomber malade ! » dit
tristement Timothée en considérant la
mine pâle et allongée de Bouchenot. « Il
» ne nous manquerait plus que cela !...
» avec quoi acheter des tisanes... quand on
» n'a pas de quoi souper ?...

» — Et plus d'habit ! » dit George en jetant un regard désolé sur le malheureux frac que Bouchenot avait mis dans un coin de la chambre. « Comment irai-je demain » lire ma pièce au directeur ?... allez donc » lire une pièce en blouse ou en camisole !... » Ah ! notre situation devient cruelle !...

» — Et notre appétit, dont tu ne parles » pas ! » dit Timothée. « Ce soir, nous pou- » vons encore nous serrer le ventre, parce » que nous avons déjeuné assez bien ; mais » demain... que ferons-nous demain ?... » Nous ne pouvons même pas sortir pour » aller emprunter à quelques connaissan- » ces !... »

George reste quelques moments pensif, puis il dit à Timothée : « Sais-tu que notre » position serait fort dramatique et d'un » grand effet en scène ?...

» — Ah ! que le diable t'emporte avec tes » scènes !... j'ai cru que tu nous avais trouvé » quelque ressource. Tiens, vois donc » comme Bouchenot saute dans le lit... est- » ce qu'il a des attaques de nerfs ?...

» — Bouchenot, où souffres-tu ? » dit

George en s'approchant de la vieille couchette.

Bouchenot, qui commençait à s'assoupir, ouvre les yeux en criant :

« — Ah! mon Dieu!... ils vont m'assas-» siner!... Grâce!... grâce... je ne dirai » rien!...

» — Eh bien! à qui donc en as-tu, mon » pauvre garçon?... reviens à toi, tu es » avec tes amis, » dit George en prenant le bras de Bouchenot. Celui-ci le regarde d'un air effrayé, puis passe sa main sur son front, en balbutiant :

« — Qu'est-ce que j'ai donc dit?...

» — Tu parlais d'assassins... tu deman-» dais grâce...

» — Ah! c'est que... j'avais le cauchemar, » apparemment... Mais il fait bien froid » ici... On ne peut pas se réchauffer dans » ce lit...

» — Attends... attends, nous allons faire » un bon feu, » s'écrie George.

« — Du feu? et avec quoi donc? » demande Timothée.

« — Avec quoi? eh parbleu! avec le

» grand coffre qui ne nous sert à rien, puis-
» que la malle est plus que suffisante pour
» nos effets!..,

» — Ah ! tu as raison !... Au feu le grand
» coffre !... Oh ! nous allons bien nous
» chauffer. »

Et Timothée saute de joie dans la chambre, tandis qu'avec deux ou trois coups de pied, George a mis le grand coffre en morceaux. La pensée qu'ils vont avoir un bon feu a ranimé le courage des deux jeunes gens. La plus petite douceur est un grand plaisir pour ceux qui ne vivent que de privations.

Le feu est bien vite allumé. Le bois du coffre brûlait très-facilement. George et Timothée se chauffaient avec délices et ne doutaient pas que la chaleur ne fît du bien à leur ami.

« — Comment te trouves-tu maintenant?» dit Timothée ; « as-tu chaud?

» — Oui... mais j'ai terriblement soif...
» donne-moi à boire, je t'en prie.

» — Qu'est-ce que nous allons lui don-
» ner ? » dit Timothée en regardant George.
« nous n'avons que de l'eau ici.

» — Alors ta question me semble superflue.

» — C'est que... de l'eau pure... si ça augmentait sa fièvre...

» — Nous n'avons pas de sucre à mettre dedans?...

» — Pas un morceau...

» — Pour un malade... cela s'emprunte, du sucre...

» — A minuit passé!... tout le monde dort dans cette maison...

» — Pauvre garçon, il faudra donc lui donner de l'eau!... »

Les deux jeunes gens se regardaient tristement, puis reportaient leurs regards sur le malade.

En ce moment, le calme qui régnait dans la maison permet d'entendre très-distinctement une voix de femme qui chantait :

« Combien je regrette
» Mon bras si dodu,
» Ma jambe bien faite,
» Et le temps perdu! »

Cette chansonnette, qui rompt le silence de la nuit, fait sur les deux jeunes gens une impression difficile à rendre. Le sourire reparaît sur leurs lèvres, et l'espérance revient dans leur cœur.

« — C'est la voisine! » s'écrie Timothée, « c'est mademois elle Cœlina... elle ne dort » pas, puisqu'elle chante!...

» — Il faut aller lui emprunter un peu de » sucre, » dit George.

« — Lui emprunter du sucre... je ne sais » pas si j'oserai...

» — Oh! alors j'irai, moi! pour un ami » malade, je ne craindrai pas de demander » un service... D'ailleurs les jeunes filles » ont toujours bon cœur; elle sera bien » aise de nous obliger!...

» — An fait, tu as raison, et puis il faut » bien que nous lui disions que son amie » Prudence est venue pour la voir. Décidé- » ment, je vais aller frapper chez elle. »

Timothée courait vers la porte, lorsque Bouchenot, qui ne dormait pas, lui crie :

« — Où vas-tu?

» — Chez la voisine en face, chercher un » peu de sucre.

» — Je n'en veux pas... je n'ai plus soif...
» ne va pas chez la voisine... c'est inutile.
» — Ah! laisse-nous donc tranquille!...
» tu as la fièvre, nous savons mieux que toi
» ce qu'il faut faire.
» —N'écoute pas Bouchenot,» dit George,
« allume ce bout de chandelle, car celle-ci
» va finir, et va cogner doucement chez
» mademoiselle Cœlina.»

Timothée a bien vite pris une lumière et il est déjà contre la porte de la voisine, tandis que Bouchenot répète encore : « Ne » va donc pas demander quelque chose à » cette demoiselle...Je n'ai besoin de rien.»

CHAPITRE III.

Mademoiselle Cœlina.

« — Qu'est-ce qui est là... qu'est-ce qui » frappe à ma porte aussi tard? » demande la jeune voisine avant d'ouvrir à Timothée.

« — Mademoiselle... c'est moi... un de » vos voisins d'en face... Je vous demande » pardon de vous déranger, mais comme je « vous ai entendue chanter, j'ai pensé que » vous ne dormiez pas.

» —Que me voulez-vous donc, monsieur?

» — Mademoiselle... je voulais vous dire » que votre amie Prudence Flambard est » venue dans la journée pour vous voir, » et vous a attendue longtemps chez nous...

» — Ah ! la grosse Prudence est venue !...
» Je vous remercie, monsieur ; mais vous
» m'auriez aussi bien dit cela demain ma-
» tin. »

Ce dialogue avait lieu à travers la porte qui restait fermée. La voisine n'ayant pas jugé nécessaire d'ouvrir, Timothée se tenait contre la porte et ne savait comment demander ce qu'il désirait. George, qui a entendu cette conversation et qui s'aperçoit que la voisine aura le temps d'aller se coucher avant que Timothée ne se décide à faire sa demande, court à son tour se placer contre la porte, et dit d'une voix émue :

« — Mademoiselle, nous vous deman-
» dons bien pardon de vous importuner
» aussi tard, mais l'un de nos amis est ma-
» lade... il souffre, et nous n'avons pas un
» morceau de sucre chez nous pour lui
» donner dans de l'eau, et calmer la soif
» qui le dévore. A l'heure qu'il est, tous
» les marchands sont couchés dans ce quar-
» tier, mais nous vous avons entendue
» chanter, et c'est pour cela que nous

» nous sommes permis de frapper à votre » porte...

» — Vous avez un malade... mon Dieu ! » il fallait donc le dire tout de suite ; at- » tendez, me voilà. »

Et bientôt la porte de la voisine est ouverte, et mademoiselle Cœlina paraît en jupon court, en petite camisole de couleur serrée autour de sa taille, et la tête coiffée d'un madras, sous lequel sa figure éveillée semble encore plus piquante.

« — Qu'est-ce qu'il a donc votre ami ? » demande Cœlina en s'adressant à la fois aux deux jeunes gens ; « est-ce qu'il lui est ar- » rivé un accident?... est-ce que ça lui a » pris tout de suite ? Voyons, où est-il ?... » Oh ! moi, je sais très-bien soigner les » malades, je sais faire des cataplasmes, » je sais poser les sangsues... je sais donner » tous les remèdes possibles... Je voulais » me faire sœur du Pot, mais le costume » ne m'allait pas, c'est ce qui m'en a em- » pêchée... Eh bien, menez-moi donc près » de votre ami...

» — Mon Dieu, mademoiselle, vous êtes

» bien bonne... nous ne voudrions pas vous
» donner tant de mal... lorsque c'est l'heure
» de votre repos... Si vous pouvez seule-
» ment nous prêter un peu de sucre, cela
» nous suffira!...

» —Certainement que je vous prêterai du
» sucre; j'ai justement reçu ma provision
» de ma tante... avant-hier, ça se trouve
» bien. Ma tante m'envoie deux livres de
» sucre tous les mois... ce n'est pas trop,
» et il n'y a pas de quoi mettre tout au ca-
» ramel; mais moi j'en ai assez, parce
» qu'en fait de sucre, je préfère le porc
» frais; je n'aime la douceur que dans la
» conversation... Mais je ne vais pas vous
» laisser faire de la tisane à votre malade;
» est-ce que les hommes s'entendent à
» cela?... Je crois qu'il serait bien soi-
» gné, ce pauvre garçon!... Quant à mon
» repos, que cela ne vous inquiète pas!...
» On passe bien des nuits à danser, on peut
» bien en passer aussi pour rendre service
» à des voisins. »

Et en disant ces mots, la petite voisine, qui tient toujours son bougeoir à la main,

est entrée dans la chambre des jeunes gens.

«—Elle est un peu bavarde, » dit George à Timothée, « mais elle paraît obligeante.

» — Si elle est aussi bonne qu'elle est » gentille ! » dit Timothée, « ce doit être » un bijou que cette femme-là.

» — Où donc est-il ? » demande Cœlina en portant ses regards sur les deux lits, dans lesquels on n'aperçoit personne, parce que Bouchenot s'est caché entièrement sous la couverture lorsqu'il a entendu la voisine entrer dans la chambre...

« — Il est couché là... » dit George en s'approchant du lit. « C'est qu'il a froid » peut-être... voyons s'il dort. »

George baisse doucement la vieille couverture, et découvre la tête de Bouchenot qui ferme les yeux et fait semblant de dormir.

« — Ah ! je reconnais votre ami, » dit mademoiselle Cœlina en souriant; « c'est » lui qui un jour était habillé d'une si drôle » de façon... Certainement je ne suis pas » bégueule, mais j'ai trouvé la plaisante- » rie un peu forte; et comme de sa part je

» m'attendais toujours à quelques nouvelles » drôleries, si c'était lui qui eût frappé à » ma porte, certainement je n'aurais pas » ouvert. Mais il est malade, ce pauvre » garçon, et je ne lui en veux plus... Voyons » s'il a de la fièvre... »

Cœlina s'avance pour tâter le pouls à Bouchenot; celui-ci, sans ouvrir les yeux, retire vivement sa main, et la cache à un endroit où la jeune voisine ne pouvait pas se permettre d'aller la chercher.

« — Est-ce qu'il a des crispations? » demande Cœlina au deux jeunes gens.

« — Nous ne savons pas ce qu'il a... nous » ne comprenons rien à la terreur qu'il » semble éprouver : il est rentré, il n'y a » pas longtemps, tout bouleversé, tout » tremblant; il nous a dit qu'il s'était battu » à coups de poing... qu'il tombait de fa- » tigue, ensuite il s'est couché... Il a eu » comme un cauchemar... il se croyait en- » touré d'assassins... et regardait avec ef- » froi autour de lui... Maintenant vous » voyez qu'il s'obstine à fermer les yeux, et » pourtant je suis persuadé qu'il ne dort » pas.

» — C'est sans doute la fièvre qui le tra-
» vaille. Tâchez donc d'avoir une de ses
» mains, que je lui tâte le pouls...

» — Voyons, Bouchenot, donne ta main
» à notre bonne voisine qui veut venir te
» soigner, » dit George en tâchant de s'em-parer d'une des mains du malade.

« — C'est mademoiselle Cœlina, qui a la
» bonté de nous prêter du sucre, » dit Ti-mothée, « et de se déranger au milieu de
» la nuit.

» — Je vous répète que ça ne me dé-
» range pas! s'écrie la jeune fille; » je ne
» m'étais pas couchée parce que j'ai de
» l'ouvrage un peu pressé, et que j'ai flâné
» toute la journée au lieu de rentrer tra-
» vailler. Mais moi, ça m'est égal... quand
» je m'amuse le jour, je me rattrape la
» nuit! j'ai une santé de fer. Eh bien! don-
» nera-t-il sa main enfin? »

George est parvenu à s'emparer d'un bras de Bouchenot, et mademoiselle Cœ-lina peut tâter le pouls au malade.

« — Il a une grosse fièvre, » dit la jeune fille; « son pouls va... va! comme s'il bat-

» tait la générale. Il faut lui faire une bois-
» son calmante...

» — Si on lui donnait de la bourrache ? »
dit Timothée.

« — De la bourrache ! à un homme qui
» a déjà une fièvre de cheval, » dit Cœlina.
« Ah bien ! ce serait du joli ! si vous êtes
» étudiant en médecine, je vous en fais
» mon compliment. Soyez tranquille, je
» sais ce qu'on peut lui donner; mais avant
» tout, il faudrait qu'il fût mieux couché...
» il faut lui remettre la tête sur le traver-
» sin... Je vais le retaper d'abord. »

En disant cela, Cœlina qui s'est penchée sur le lit, donne deux coups avec ses mains sur ce qui représente un traversin : les rouleaux de papier rendent un son sec et criard. La jeune fille en reste toute saisie, tandis que les deux amis de Bouchenot détournent la tête en baissant les yeux, tout honteux de ce qu'on connaisse leur pauvreté.

La petite voisine est quelques instants immobile ; elle se sent aussi embarrassée que les deux jeunes gens, car elle craint de

leur avoir fait de la peine. Son cœur s'est serré à l'aspect de la misère de cette chambre ; une larme roule dans ses yeux, et elle l'essuie vivement avec le revers de sa main, en balbutiant :

« — Mon Dieu !... je vous demande par-» don... je croyais... Oh ! mais c'est égal, » il ne peut pas rester comme cela !... »

Et la jeune fille sort vivement de la chambre et court chez elle, d'où elle revient bientôt en tenant un oreiller et un traversin véritable qu'elle se hâte de placer sous la tête de Bouchenot, après avoir jeté de côté les liasses de papier qui étaient sur la couchette.

« — Que faites-vous, mademoiselle ? Oh ! » nous ne souffrirons pas que vous vous » priviez ainsi pour nous, » dit George.

« — Il faudra pourtant bien que vous le » souffriez, » dit Cœlina. « D'ailleurs, c'est » pour votre ami malade que je le fais, et » vous n'avez pas le droit de vous y opposer.

» — Mais vous, mademoiselle..... » dit Timothée.

« — Moi ? eh ! mon Dieu ! avec une robe

» et un ou deux jupons, on se fait tout de » suite un oreiller délicieux... D'ailleurs je » n'ai pas envie de dormir... Voyons, j'ai » chez moi de la mauve, c'est très-bon pour » toutes les maladies, nous allons en faire » une infusion... vous avez du feu, nous » allons la faire ici, car j'avais laissé s'étein- » dre mon feu... Avez-vous une bouillotte » ici?...

» — Une bouillotte? qu'est-ce que c'est » que cela, mademoiselle?...

» — Je pense que c'est une table de jeu, » dit Timothée.

« — Eh non! » répond Cœlina en riant, « c'est une grande cafetière pour faire » chauffer de l'eau.

» — Nous n'avons pas de grande cafe- » tière, » dit George; « nous n'avons qu'un » pot à l'eau... Si cela pouvait suffire...

» — Non, ça ne vaudrait rien; mais j'ai » chez moi ce qu'il nous faut, je vais cher- » cher tout ça... Vous,... entretenez le » feu... mettez encore une bûche... nous « en aurons besoin. »

La jeune fille est retournée chez elle ; George va prendre un morceau du coffre qu'il jette dans la cheminée en disant :

« Nos bûches ont une drôle de forme... » la voisine doit avoir de nous une singu- » lière opinion. Mais après tout, ce n'est » pas un crime d'être pauvre ; quand on n'a » jamais commis de bassesse, pourquoi » rougirait-on de sa misère ?.. tant de gens » devraient plutôt rougir de leur fortune!.. » Quel bon cœur!.. quelle obligeance dans » cette jeune fille qui ne nous connaît pas... » et se prive de tout ce qu'elle a pour » nous l'offrir... ce n'est qu'une grisette » pourtant... Cherchez donc dans de ri- » ches salons cette humanité, cet empres- » sement à rendre service... Vous y ren- » contrerez quelquefois la bienfaisance, » mais toujours accompagnée de morgue » et d'ostentation : vous y lirez dans des » journaux la liste des personnes qui ont « secouru des malheureux, et qui se font » mettre là pour que les abonnés du jour- » nal et les habitués de café sachent qu'ils » sont bienfaisants... Ce n'est pas ainsi

» qu'une grisette oblige!... elle ne tient » pas à voir son nom imprimé en toutes » lettres; elle agit sans calculs, sans ré- » flexions; elle suit l'impulsion de son cœur » et ne vise pas à se faire une réputation.»

Pendant que George parlait, Timothée s'était assis sur la malle; il bâillait, étendait les bras et devenait à chaque instant plus pâle, et tout en balbutiant :

« — Oh! oui... mademoiselle Cœlina se » conduit avec nous... c'est admirable... je » la trouverais encore plus jolie... si je n'a- » vais pas des tiraillements d'estomac.

» — Eh bien! qu'as-tu donc à présent, » Timothée? est-ce que tu vas tomber ma- » lade aussi?..... quelles contorsions tu » fais!...

» — Ce que j'ai... parbleu... tu le sais » bien... je fais ce que je peux pour ne pas » penser à mon appétit... mais il y a des » moments où je ne me sens plus de for- » ces... et toi-même, George, tu ne dois pas » souffrir moins que moi.

» —Moi, j'ai du courage... Voyons, Timo- » thée, ne te laisse pas aller ainsi...

» —Eh bien!... est-ce qu'il se trouve mal » aussi?» demande la petite voisine qui entre alors avec une bouillotte, une tasse et sa provision de sucre dans du papier.

« — Non... non... ce n'est rien... » dit George, « c'est la fatigne... c'est une fai- » blesse... il a trop travaillé aujourd'hui. »

Tout en disant ces mots, George lui-même s'appuyait contre la cheminée, et s'efforçait de dissimuler le malaise qu'il éprouvait.

Cœlina regarde les deux jeunes gens, qui ne veulent pas avouer la cause de leur abattement et de la pâleur qui règne sur leur visage ; mais une femme devine facilement ce qu'on veut lui cacher, surtout lorsqu'il y a quelque peine à soulager, quelques larmes à essuyer. La jeune fille s'est accroupie devant l'âtre, et tout en plaçant sa bouillotte au feu, plusieurs fois à la dérobée elle a reporté ses regards sur George et Timothée, puis son front s'est rembruni, et la gaieté a disparu de sa physionomie habituellement si riante.

Tout à coup elle se relève en s'écriant :

« — Mon Dieu... puisque vous avez un » si bon feu ici... si vous vouliez me le per- » mettre, j'y ferais cuire mon souper... et » si vous étiez bien aimables, vous le par- » tageriez avec moi.

» — Votre souper !... » s'écrie Timothée en ayant peine à cacher la sensation que ce mot lui fait éprouver. « Comment, ma- » demoiselle, vous n'avez pas soupé !

» — Mais non, ni vous non plus, peut- » être ?

» — Il est vrai, » répond George ; « nous » attendions toujours notre camarade ; » nous étions inquiets de sa longue ab- » sence... et puis... je crois que nous n'a- » vions plus de provisions ici...

» — Raison de plus pour partager mon » souper ; entre voisins, ces choses-là ne » se refusent pas. Je vais aller chercher tout » ce que j'ai chez moi... Dame ! ce ne sera » pas bien friand, je vous en préviens ; » mais ma tante m'a justement envoyé des » œufs, nous ferons une omelette...

» — Une omelette !... » s'écrie Timothée qui se sent déjà ranimé par l'assurance de

souper. « Une omelette ! Oh ! mais c'est dé-
» licieux !... c'est mon plat de prédilec-
» tion... j'adore les omelettes !...

» — Mais, mademoiselle, vous avez vrai-
» ment trop de bontés, » dit George ; « à
» peine si vous nous connaissez, et tant de
» marques d'intérêt !...

» — Oh ! moi, j'ai vite fait connaissance,
» et d'ailleurs je déteste les cérémonies...
» Je vais chercher mes provisions... veillez
» à la bouillotte ; quand l'eau sera bouil-
» lante, jetez dedans cette pincée de fleurs
» de mauve, la tisane se fera toute seule,
» et ça fait qu'en soupant nous pourrons
» aussi soigner votre ami. »

Cœlina retourne chez elle, et Timothée s'accroupit devant le feu, en s'écriant :

« — C'est notre ange tutélaire !... notre
» bon génie... c'est notre étoile que cette
» femme-là !...

» — Il est certain que nous lui devons
» beaucoup ! » dit George. « Ah ! si quelque
» jour la fortune me devient favorable...
» ce qui arrivera, j'espère, combien il me
» sera doux de reconnaître ce que cette

» bonne fille fait aujourd'hui pour nous.

» — Dis donc, George, Bouchenot doit » avoir faim aussi... et il préférerait peut- » être l'omelette à la tisane?... Si nous le » lui demandions pendant que la voisine » n'est pas là?

» — Oh! non... il est malade; d'ailleurs » tu vois bien qu'il dort; il ne faut pas le » réveiller. »

Effectivement, à force de fermer les yeux pour faire semblant de dormir, Bouchenot s'était réellement endormi, et depuis quelque temps il n'entendait plus ce qui se disait autour de lui.

« — Voilà les provisions! » dit la petite voisine qui revient, tenant dans son tablier des œufs, sous son bras un pain, et sous l'autre une poêle dans laquelle est un morceau de fromage de Brie. « Allons, mes- » sieurs, venez me débarrasser, s'il vous » plaît...

» — Et surtout ne cassons pas les œufs, » dit Timothée.

« — J'ai apporté tout ce que j'avais... » treize œufs... Ah! mais il y a un malheur...

» vous ne savez pas, je n'ai pas de beurre » chez moi.

» — Oh ! qu'importe ? » dit George, « ça » n'en sera pas moins bon.

» — Nous ne tenons pas au beurre, » dit Timothée, « c'est du luxe.

» — Du luxe, dans une omelette ! » s'écrie Cœlina en riant ; « ah ! bien, il me paraît que vous n'êtes pas fort sur l'article » de la cuisine... Mais vous ne savez donc » pas que si nous mettions nos œufs comme » cela dans la poêle, nous ne pourrions » plus les détacher... Ce serait tout brûlé. » Heureusement, j'ai retrouvé dans le coin » d'une armoire ce restant de lard... nous » allons le couper par petits morceaux... le » faire fondre... et ça nous servira de beurre.

» — Et ce sera bien meilleur ! » dit Timothée, qui a craint un moment que l'absence de beurre ne les privât entièrement de l'omelette.

Mademoiselle Cœlina se place devant la petite table, elle coupe son lard, et casse ses œufs dans un vieux saladier ébréché que Timothée lui présente avec une cer-

taine fierté. George attise le feu, le bois du vieux coffre petille et flambe, la jeune fille bat les œufs, en disant :

« — J'ai peur que tout cela ne tienne » pas dans la poêle.

» — Oh ! que si, mademoiselle, » répond Timothée, « tout tiendra... et puis, » à la rigueur, nous en ferions deux.

» — Mais cela ne se pourrait pas... je » n'ai plus de lard.

» — Alors tout tiendra. »

L'omelette se fait, les jeunes gens tâchent de mettre une espèce de couvert ; ils parviennent à rassembler trois soucoupes qui serviront d'assiettes, trois fourchettes, et une petite cuiller à café en étain, qui est la seule qu'ils possèdent. En un instant le couvert est mis, bientôt l'omelette est cuite, la voisine la verse dans le vieux saladier, et la pose sur la table en disant : « Messieurs, quand vous voudrez... « voilà » le souper. »

Les jeunes gens ne se font pas répéter cette invitation ; ils présentent la bonne chaise à Cœlina, s'asseyent tous deux sur

la malle qui leur sert de banc, et attaquent l'omelette avec une avidité qui prouve à la petite voisine qu'elle a fort bien fait de leur offrir son souper.

La chambre des étudiants a pris tout un autre aspect : la tristesse, l'inquiétude, ont déjà fait place au plaisir, à la joie ; des exclamations de gaieté remplacent le silence ou les soupirs ; enfin, George et Timothée ne sont plus les mêmes, chacun d'eux a repris une physionomie heureuse, animée, riante, et il n'a fallu qu'une omelette pour produire un tel changement. Il faut quelquefois si peu de chose pour amener de grands résultats !

« — Elle est délicieuse ! » dit George en s'arrêtant un moment pour couper du pain.

« — C'est ce que j'ai jamais mangé de » meilleur ! » murmure Timothée en s'emplissant la bouche.

« — Vous êtes bien honnêtes, messieurs, » moi je la trouve un peu lourde... Ne » mangez donc pas si vite, vous vous étouf- » ferez...

» — Oh ! n'y a pas de danger.

» — Buvez donc au moins...

» — Ah ! oui... buvons, » dit George en regardant son camarade ; « mais c'est que » je crois que nous n'avons plus de vin.

» — Parbleu et avec quoi aurions-nous » du vin ? » répond Timothée, que le plaisir de manger de l'omelette rend plus expansif ; son camarade lui marche sur le pied pour le faire taire, la petite voisine s'écrie :

« — Eh ! mon Dieu ! ce n'est pas une » chose indispensable que le vin... c'est » bien plus sain de boire de l'eau... cepen- » dant si nous avions du champagne... » j'avoue que j'ai un faible pour le cham- » pagne... Ah ! Dieu !... et puis ce vin-là me » rappelle des souvenirs... je devrais le » haïr, le champagne... Oh ! mais attendez... » si nous n'avons pas de vin, j'ai de l'eau- » de-vie à la maison...

» — De l'eau-de-vie ! » s'écrient les jeunes gens d'un air surpris.

« — Oui, messieurs... mais j'espère que » vous ne penserez pas pour cela que j'en

» bois en place de vin !... Je vais vous dire :
» ma tante, qui est une excellente femme,
» et qui m'aima toujours, quoique je lui
» aie joué plus d'un tour; ma tante a un
» goût très-prononcé pour le punch, et
» comme je sais très-bien le faire, en m'en-
» voyant des provisions, elle y a joint une
» bouteille d'eau-de-vie pour que je puisse
» lui faire du punch quand elle viendra
» me voir, parce que, tenant une bouti-
» que, vous comprenez qu'elle n'ose pas
» en prendre chez elle ; les voisins sont si
» méchants ! on dirait bien vite dans le
» quartier que ma tante se grise, et cela
» lui ferait un très-grand tort dans son com-
» merce... d'autant plus que ma tante est
» herboriste, et que si elle avait le défaut
» de boire, elle pourrait donner à une pra-
» tique de la farine de moutarde pour de
» la farine de graine de lin, ce qui ne pro-
» duirait pas le même effet en cataplasme...
» Attendez-moi ; je vais chercher ma bou-
» teille d'eau-de-vie, nous en mettrons un
» peu dans de l'eau, ça fera du *grog*, c'est
» délicieux !... et nous aurons l'air de mi-
» lords anglais !

» — Excellente fille ! » dit Timothée, pendant que la voisine court chez elle. « Elle va nous faire du grog !..

» — Elle a une franchise, un abandon, » qui me charment, » dit George, « et elle » a une bien bonne tante ! qui la bourre » de provisions... Ah ! si nous avions des » tantes comme cela... Ce pauvre Bouche- » not, je suis fâché qu'il ne prenne pas sa » part de notre festin... car c'est un véri- » table festin que ce souper.

» — Puisqu'il dort, il ne faut pas le ré- » veiller.

» — Si nous pouvions lui mettre un peu » d'omelette de côté...

» — Je n'oserais jamais le proposer...

» — Bah ! la voisine est si bonne enfant...

» — Chut ! la voilà. »

Cœlina revient avec une grande bouteille et une tasse couverte d'un papier.

« — Qu'est-ce que c'est que cela ? » dit Timothée en regardant la tasse ; « encore » une surprise ?

» — C'est du raisiné.... je l'avais oublié.

» — Du raisiné !.. ah ! mademoiselle, vous » nous accablez de douceurs.

— » C'est vraiment trop de bontés !

» — Oh ! je vous conseille de me remer-
» cier, pour un peu de raisiné ! D'ailleurs
» je vous régale aujourd'hui, une autre fois
» ce sera votre tour, et nous serons quittes.

» — Oui, sans doute, » répond George,
» nous espérons bien vous régaler une au-
» tre fois.

» — Quand je toucherai ma pension, »
dit Timothée ; « car je suis bien aise de vous
» dire, mademoiselle, que mon père Be-
» noît Glindoré, ancien cultivateur, retiré
» à Reims, me fait douze cents francs de
» pension pour que je poursuive à Paris
» mes études en droit.

» — Moi, » dit George, « je suis né en
» Bourgogne; mon nom de famille est Rem-
» brun ; mes parents se livraient au com-
» merce ; ils ne furent pas heureux ; plu-
» sieurs faillites successives firent perdre à
» mon père une grande partie de ce qu'il
» possédait. Avec le bien de ma mère ils
» pouvaient encore vivre dans une cer-
» taine aisance, mais alors il lui aurait
» fallu déposer son bilan, faire faillite en-

» fin, en prouvant qu'il y était forcé par
» les banqueroutes qu'il avait essuyées.
» Beaucoup de gens conseillèrent à mon
» père d'agir ainsi, et de terminer ses
» affaires en donnant cinquante pour cent
» à ses créanciers, qui s'en seraient con-
» tentés. Mon père ne voulut pas, il aima
» mieux vivre dans la gêne et payer tout
» ce qu'il devait. Le bien de ma mère y fut
» employé, et maintenant mes parents
» existent du produit d'un petit emploi que
» l'on a trouvé pour mon père. Vous con-
» cevez d'après cela, mademoiselle, qu'ils
» ne peuvent faire que bien peu pour moi,
» et il faut que je tâche de me suffire à
» moi-même. Mais du moins, si je n'ai pas
» de fortune, j'ai l'avantage de porter le
» nom d'un honnête homme, d'un homme
» que chacun estime et révère. C'est un
» héritage dont je suis fier, et jamais, je
» le jure, George Rembrun ne flétrira le
» nom que son père lui a transmis.

» — C'est très-bien, » dit Cœlina. « Ah
» çà, messieurs, sans que cela paraisse,
» vous venez de me conter vos histoires,

» de m'apprendre vos noms de famille ; eh » bien, maintenant, il me semble que ce » doit être à mon tour... car enfin on est » bien aise de savoir avec qui l'on soupe !

» — Ah ! mademoiselle, ce n'est pas » pour vous interroger que nous avons » parlé ainsi... nous savons que vous êtes » aussi bienfaisante que jolie, et cela nous » suffit.

» — C'est très-aimable, cela ; mais moi » ça ne me suffit pas. Je suis bien aise de » vous conter mon histoire... ce sera un peu » plus long que les vôtres, mais nous ne » sommes pas pressés ! Pendant ce temps- » là je vais faire encore bouillir de l'eau, » et nous nous ferons un petit punch ano- » din... Je crois que je tiendrai un peu de » ma tante, moi ; prenez donc du raisiné, » messieurs... Oh ! le beau feu, c'est dom- » mage que votre bois brûle comme du » papier Joseph... Je commence : y êtes- » vous, messieurs?

» — Nous vous écoutons, mademoiselle,» dit George en se faisant un verre de grog.

Et Timothée en dit autant, après avoir

couvert de raisiné une énorme tartine de pain.

Alors la petite voisine commence son récit.

CHAPITRE IV.

Une histoire de jeune fille.

« Je suis née dans la rue aux Ours, c'est » vous dire que je suis de Paris, car je ne » suppose pas qu'il y ait deux rues aux » Ours en Europe... ça peut être cepen- » dant. Je ne dirai pas non plus, comme » une tragédie que j'ai vu jouer rue Chan- » tereine :

» A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère.

» Moi, je trouve ma patrie... c'est-à-dire » la rue aux Ours, infiniment trop crottée, » j'aurais préféré naître rue de la Paix... » que voulez-vous ? il n'est pas défendu » d'avoir de l'ambition.

» Mes parents étaient, je crois, bimbelo- » tiers... Je dis je crois, parce que, n'étant

» presque jamais dans la boutique, je ne
» sais pas trop ce qu'on y vendait. Ma mère,
» qui n'avait que moi d'enfant, aurait pré-
» féré un garçon à une fille. Pendant tout
» le temps de sa grossesse, elle s'était flattée
» de mettre au monde un beau petit amour.
» Ses voisines, les commères du quartier, et
» toutes ses pratiques étaient sans cesse
» consultées par elle. Les unes lui disaient :
» Vous aimez les pommes crues et les corni-
» chons depuis que vous êtes enceinte...
» vous aurez un garçon. Les autres : Vous
» avez les joues pâles et le bout du nez
» rouge... vous pouvez être certaine que
» vous mettrez au monde un fils. Celles-ci
» lui disaient d'un ton doctoral : Quand
» l'oreille vous démange, vous y portez sou-
» vent votre main gauche, n'est-ce pas,
» madame Michat ?... c'est que vous allez
» avoir un garçon. Celles-là : Vous vous en-
» dormez sur le dos et vous vous réveillez
» sur le ventre, c'est un héritier que vous
» aurez, il n'y a pas le moindre doute. Non
» contente de tous ces pronostics, qui,
» suivant les commères, n'avaient jamais

» menti, ma mère se fit tirer les cartes par
» un des plus célèbres devins de l'époque.
» Les cartes lui annoncèrent un garçon.
» Enfin, un monsieur, qui n'en faisait pas
» son état, car c'était, je crois, un acteur
» d'un théâtre des boulevards, au moyen
» d'un ruban, avec lequel il mesurait votre
» col et votre bras, vous disait aussi de
» quel sexe était l'enfant que vous portiez
» dans votre sein; et le monsieur, après
» avoir mesuré ma mère, lui avait annoncé
» la naissance d'un fils... J'ai su tous ces
» détails par ma tante, car vous concevez
» que de l'endroit où j'étais alors je n'au-
» rais pas pu me les rappeler.

» Bref, malgré les cartes, les rubans, et
» tous les signes immanquables, ma mère
» mit au monde une fille... Grand désap-
» pointement dans le quartier!... Les com-
» mères prétendirent que probablement
» ma mère ne leur avait pas dit bien juste
» ce qu'elle ressentait. Ma mère eut de
» l'humeur de se voir trompée dans ses es-
» pérances; mon père n'osa pas me cares-
» ser, parce qu'il craignait que cela ne dé-

» plût à sa femme, et je fus reçue comme » les gens qui viennent dîner dans une mai- » son où l'on est déjà au dessert, comme » ces personnes qui, avec des boutons sur » le visage, ont la fureur de vouloir vous » embrasser, ou, enfin, comme un seizième » voyageur dans un omnibus.

» Afin de remédier autant que possible » au malheur de mon sexe, il fut décidé que » l'on m'habillerait en garçon, et que je » garderais ce costume le plus longtemps » qu'il se pourrait. Moi, vous concevez bien » qu'il m'était fort indifférent de porter » une culotte ou un jupon. Je crois même » que j'aurais donné la préférence aux vê- » tements masculins. En revenant de nour- » rice, où l'on m'avait laissée jusqu'à près » de trois ans, je pris le costume d'un gar- » çon, de plus on me laissa jouer, courir, » gambader comme un vrai polisson. Je ne » restais presque jamais à côté de ma mère; » j'étais dans la cour, dans la rue, à jouer » avec de petits garçons de mon âge. J'a- » vais tous les goûts, toutes les habitudes » de mes petits camarades. Je connaissais

» tous leurs jeux ; j'étais forte au bouchon,
» au palet, à la toupie ; je me battais même
» lorsque l'occasion s'en présentait. Mais
» si l'on me parlait de coudre, de broder,
» si l'on me présentait une poupée, je haus-
» sais les épaules, je faisais la grimace, je
» tirais la langue aux petites filles ; je ne
» voulais point jouer avec elles ; et lors-
» qu'on me disait que j'étais une fille aussi,
» oh! alors, j'entrais en fureur et je soute-
» nais très-hardiment que cela n'était pas
» vrai, ce qui faisait beaucoup rire tous les
» petits garçons.

» Les personnes qui venaient à la maison
» disaient à ma mère : Vous avez un joli
» petit garçon, qui a l'air bien éveillé! Ma
» mère soupirait en leur répondant : Cet
» enfant n'est point un garçon, il n'en a
» que la mise ; puis elle me renvoyait brus-
» quement d'auprès d'elle, en me disant,
» suivant son habitude : Allez jouer dehors,
» vous n'avez que faire ici.

» Quelquefois on me ramenait à la mai-
» son blessée, meurtrie, le visage tout en
» sang ; je voulais faire tous les tours d'agi-

» lité, tous les exercices que je voyais faire
» à mes compagnons de jeu, et la nature
» ne m'avait pas donné des forces mascu-
» lines. Chez nous, c'est à peine si on me
» soignait; mon père me regardait quel-
» quefois comme s'il eût eu bien envie de
» m'embrasser; mais il n'osait pas sans
» doute céder à ce désir, car jamais je ne
» fus pressée dans ses bras. Enfin, au lieu
» de Cœlina, on m'appelais Cœlio, et je ne
» me doutais pas que j'avais un autre nom.

» Témoin de la manière singulière dont
» j'étais élevée, et de la rigueur avec la-
» quelle on me traitait, ma tante seule
» s'intéressait à moi, et me témoignait de
» l'amitié; souvent elle avait des querelles
» avec ma mère, et c'était toujours à mon
» sujet. Mais au lieu de changer les dispo-
» sitions que l'on avait pour moi, cela ne
» faisait qu'augmenter l'humeur de ma
» mère, et elle finit par se brouiller tout
» à fait avec sa sœur, qui cessa de venir à
» la maison; alors, ne voyant plus ma
» tante, qui seule me traitait encore comme
» une jeune fille, j'oubliai bien vite ses sa-

» ges conseils, et je continuai de vivre en » gamin de Paris.

» Le temps s'écoula. J'avais atteint ma » treizième année sans que ma mère eût » encore songé à me faire changer de ma- » nière de vivre. Notre commerce n'allait » pas bien, à ce qu'il paraît; des pertes suc- » cessives ruinèrent à peu près mes pa- » rents. Mon père tomba malade de cha- » grin, bientôt il fut très-mal, moi je ne le » savais pas... je ne pouvais pas m'en dou- » ter; on me renvoyait presque toujours » de la maison. Cependant un jour, pen- » dant que je jouais à la toupie dans la cour » d'une maison voisine de la nôtre, un de » mes camarades me dit :

» —Mais, Cœlio, ce n'est pas beau à toi de » jouer comme cela quand ton père est » près de mourir.

» —Mon père ? » repris-je. « Comment... » vous croyez qu'il est bien malade?... » Dame, je n'en savais rien, moi, on ne » me l'a pas dit... quand j'ai déjeuné ou » dîné on me renvoie tout de suite de chez » nous... je ne peux pas savoir si mon père

» est malade, on ne me laisse jamais en-
« trer dans sa chambre.

» Cependant je laissai là ma toupie, pous-
» sée par un sentiment dont je ne pouvais
» pas bien me rendre compte. Je quittai
» le jeu et mes camarades pour revenir à la
» maison.

» Ma mère était sortie, sans doute pour
» chercher quelques médicaments ordon-
» nés au malade. Nous n'avions plus de
» bonne; j'entrai chez nous, et au lieu de
» gagner comme d'ordinaire un petit cabi-
» net où je couchais et qui était à un étage
» au-dessus du logement de mes parents,
» je traversai une petite salle à manger, et
» pour la première fois depuis bien des
» années je pénétrai dans la chambre de
» mon père.

» Je m'en souviens encore : cette cham-
» bre était sombre; il y avait un lit dans
» une alcôve et de grands rideaux tirés à
» demi. Je m'avançai bien doucement, j'é-
» tais tremblante, je craignais d'être bien
» grondée pour mon audace; je craignais
» qu'on ne me chassât lorsqu'on m'aperce-

» vrait. Pourtant je m'approchai du lit en
» marchant sur la pointe de mes pieds, et
» retenant ma respiration; alors j'aperçus
» mon père; il avait les yeux fermés, mais
» sa poitrine semblait oppressée; tout en
» dormant il paraissait souffrir; je me
» sentis émue, affligée, car pour la pre-
» mière fois je remarquai quels change-
» ments effrayants s'étaient depuis peu
» opérés sur toute sa personne. Il était si
» pâle, si maigre, la maladie avait fait des
» progrès si rapides, que ce n'était déjà
» plus que l'ombre de lui-même.

» Attendrie, inquiète, je restai long-
» temps immobile à le considérer, puis
» j'allai m'asseoir à quelque distance du lit,
» ne bougeant pas, n'osant remuer de
» crainte d'éveiller mon père, et tout éton-
» née moi-même des nouvelles sensations
» que j'éprouvais.

» Il y avait déjà quelque temps que j'étais
» là, et ma seule crainte était que l'on ne
» vînt, et que l'on ne me renvoyât de cette
» chambre dans laquelle j'étais entrée fur-
» tivement, mais où il me semblait pour
» tant naturel de rester.

» Tout à coup j'entendis du bruit dans » l'alcôve : mon père s'était éveillé, il ve- » nait de faire un mouvement comme pour » se soulever, puis il était retombé sur son » oreiller. J'allais me risquer à m'appro- » cher de lui pour m'informer de ce dont » il pouvait avoir besoin, lorsque j'enten- » dis prononcer ces paroles d'une voix » éteinte qui pénétra jusqu'au fond de mon » âme...

» — Ma fille Cœlina... où est-elle ?... ah ! » faites-la donc venir... je voudrais bien » l'embrasser avant de mourir...

» Je restai un moment surprise, indécise ; » mais ne me doutant pas que c'était de moi » que mon père parlait, je sortis brusque- » ment de la chambre et de l'appartement » en m'écriant : Attendez... attendez... je la » trouverai peut-être.

» Dans l'escalier, je rencontrai ma mère, » j'étais pâle, égarée. — Où courez-vous ? » me dit-elle brusquement.

» — Mon père est bien malade, lui dis-je » en pleurant, et avant de mourir il demande » à voir sa fille Cœlina... je ne sais pas où

» elle est... mais j'allais la chercher par-
» tout... car je voudrais bien une fois au
» moins faire plaisir à mon père.

» A ces paroles ma mère changea de cou-
» leur; elle sembla anéantie, elle cacha quel-
» ques instants sa tête dans ses mains, puis,
» d'une voix déchirante, elle s'écria :

» — Malheureuse !... mais c'est toi qui es
» Cœlina... c'est toi qui es sa fille.

» Je ne savais si je devais en croire ma
» mère, mais elle me prit par la main,
» m'entraîna vivement avec elle, nous re-
» tournâmes dans la chambre du malade. Je
» courus près du lit... hélas ! mon père
» était mort, et il ne m'avait pas embras-
» sée.

» Depuis cet instant, ma mère changea
» entièrement à mon égard. Elle devint pour
» moi aussi bonne, aussi tendre qu'elle avait
» été dure ou insouciante. Mais je ne jouis
» pas longtemps de ses caresses... à peine
» six mois s'étaient écoulés depuis la mort
» de mon père, lorque ma mère le rejoignit
» au tombeau.

» Alors ma tante Bernard me prit avec

» elle, et je n'ai pas besoin de vous dire que
» son premier soin fut de me faire porter les
» habits de mon sexe. Mes parents ne
» m'avaient laissé aucune fortune et ne
» m'avaient fait apprendre aucun état. Je
» savais très-bien abattre un bouchon, lan-
» cer un palet, grimper sur un arbre et
» faire la roue ; mais ma tante jugea qu'une
» jeune fille devait savoir autre chose. On
» me mit une aiguille dans les mains et il
» me fallut apprendre à coudre. Cela ne
» m'amusait pas autant que la toupie, et
» comme je me piquais souvent, souvent
» aussi je jetais l'aiguille et le fils pour
» sauter dans la chambre. Je voulais encore
» faire la roue, mais cela est beaucoup
» moins commode avec un jupon qu'avec
» des habits d'homme ; d'ailleurs ma tante
» me fit comprendre ce que ce genre d'exer-
» cice avait de dangereux pour une demoi-
» selle.

» Pauvre tante ! quelle patience il lui
» fallut avoir pour supporter mes folies,
» mes boutades, mes gaucheries ! je ne pou-
» vais prendre les habitudes d'une demoi-

» selle ; c'était un supplice pour moi de
» rester tranquillement assise sur une
» chaise. Je détestais les ouvrages de mon
» sexe ; je ne pouvais pas parvenir à broder,
» je pleurais quand on me parlait de faire
» une reprise, et je cassais tout dans ma
» chambre quand on voulait me forcer à
» ravauder des bas.

» Cependant j'atteignais ma seizième an-
» née. On me disait souvent que j'étais gen-
» tille, et cela commençait à me faire plai-
» sir. Ma tante désirait que je devinsse un
» peu coquette, parce qu'elle disait que
» cela me donnerait tout à fait les manières
» de mon sexe. Ce qui m'amusait le plus
» depuis que je ne jouais plus au bouchon,
» c'était le spectacle. J'avais un goût très-
» prononcé pour la comédie, et j'aurais
» bien aimé à entrer au théâtre. Le hasard...
» ou ma destinée amena dans notre maison
» un jeune homme, fort joli garçon... Je
» ne vous dirai pas son nom, parce que vous
» n'avez pas besoin de le savoir. Il logeait
» en face de chez nous, il se trouvait sans
» cesse sur mes pas ; il me disait que j'étais

» jolie, qu'il m'adorait, et je commençais
» à prendre goût à de tels discours. Il me
» demanda un rendez-vous dans ma cham-
» bre, parce qu'il avait, disait-il, quelque
» chose de secret à m'apprendre. Moi, je
» ne vis aucun inconvénient à recevoir ce
» jeune homme. Je crus qu'il voulait en
» cachette me proposer une partie de bou-
» chon, et comme ma tante me défendait
» toujours ce genre d'amusement, je me
» promettais un grand plaisir à m'y livrer
» en secret avec ce jeune homme.

» Ma chambre était à côté de celle de ma
» tante. Lorsqu'elle fut couchée, et que je
» pensai qu'elle devait être endormie, j'ou-
» vris au joli garçon qui avait déjà plusieurs
» fois gratté à ma porte. Mais au lieu de
» me parler de ce que je croyais, il se jeta
» à mes genoux et me dit encore qu'il m'a-
» dorait, et ne pouvait pas vivre sans moi;
» puis il se permit de m'embrasser et de
» me presser dans ses bras. Je commençais
» alors à m'apercevoir qu'il est dangereux
» d'accorder des rendez-vous... mais j'é-
» tais bien embarrassée pour me défendre;

» ce jeune homme était si audacieux... et » moi j'étais si gauche avec mes habits de » femme ! Enfin, il paraît que nous faisions » du bruit, car ma tante s'éveilla et me de- » manda ce qui m'arrivait ; je lui répondis » que je jouais au bouchon.

» Le lendemain le jeune homme revint » encore, puis la nuit suivante ; mais ma » tante prit de l'humeur, et me cria à tra- » vers la cloison que si je ne cessais pas de » jouer au bouchon au lieu de dormir, » elle me ferait coucher dans sa chambre. » Cette menace me fit peur, et comme j'a- » vais pris goût à la conversation de mon » amoureux, le lendemain matin je quittai » la boutique de ma tante Bernard, et je » partis avec le joli garçon, qui me con- » duisit à Saint-Germain-en-Laye.

» Mon amant m'avait dit qu'il était ac- » teur, il m'avait promis de m'apprendre » à jouer la comédie et de me faire débu- » ter ; mais quand nous fûmes à Saint- » Germain, nous passâmes notre temps à » courir, à nous promener dans la campa- » gne, et à nous parler de notre amour.

» Trois mois s'écoulèrent ; je demandais » quelquefois à mon amoureux quand il » comptait me faire entrer au théâtre, et » il se contentait de rire et de m'embrasser. » Cependant un matin, en m'éveillant, je » cherchai inutilement celui qui m'avait » enlevée, je ne trouvai qu'une lettre dans » laquelle il me faisait ses adieux, en me » disant qu'il partait pour le Brésil, où il » ne voulait pas m'emmener, parce qu'il » craignait qu'il n'y fît trop chaud pour » moi ; de plus, il me laissait vingt-quatre » sous pour payer un coucou et revenir à » Paris. Je trouvai ce procédé indigne, et » pour la première fois de ma vie je me fé- » licitai de ne point faire partie d'un sexe » qui se fait un jeu de tromper le nôtre. » Cependant je pris les vingt-quatre sous, » et je revins chez ma tante, qui me fit » une verte mercuriale, et, pour me punir » de mon escapade, me donna des bas à » ravauder : ce n'était pas le moyen de me » faire repentir de l'avoir quittée.

» J'étais depuis quelques mois de retour » chez ma tante, où je m'ennuyais beau-

» coup, parce que je ne trouve aucun
» amusement à vendre du chiendent et à
» peser de la réglisse, lorsque je remar-
» quai un grand jeune homme qui avait de
» fort jolies moustaches noires et une pe-
» tite mouche sous la lèvre inférieure. Ce
» monsieur me faisait des mines que je
» commençais à comprendre depuis que
» ma tante avait voulu que je devinsse co-
» quette; il me guettait quand je sortais,
» et me disait aussi que j'étais charmante,
» et qu'il m'adorait. Mon premier amou-
» reux m'en avait dit autant; je présumai
» alors que les hommes disent tous la même
» chose quand ils veulent séduire une
» femme; mais comme ça me fit encore
» plaisir de m'entendre dire cela, je jugeai
» qu'ils avaient raison de nous tenir la
» même conversation.

» Ce monsieur me supplia de lui accor-
» der un rendez-vous dans ma chambre;
» je refusai, car je me rappelai combien
» cela était dangereux... et puis ma tante
» nous aurait encore entendus, et elle m'a-
» vait positivement défendu de causer avec

» des jeunes gens; mais mon nouvel amou-
» reux m'offrit de nous trouver chez un
» traiteur : j'acceptai, car chez un trai-
» teur je ne croyais pas courir le moindre
» danger : je me trompais encore... il pa-
» raît que j'étais destinée à me tromper
» souvent. On m'attendait dans un petit
» cabinet, où était préparé un joli déjeu-
» ner. J'acceptai d'abord le déjeuner ; mais
» on m'y fit boire d'un vin qui moussait,
» qui petillait, qui faisait sauter les bou-
» chons ; je trouvai cela bien gentil. Je
» n'avais jamais bu de vin de Champagne,
» et je ne me doutais pas que cela pouvait
» faire tourner la tête et le cœur ; c'est
» malheureusement ce qui m'arriva. Bien-
» tôt je devins d'une gaieté folle, je voulus
» danser, je voulus faire la roue ; cela pa-
» rut faire grand plaisir à ce monsieur qui
» était avec moi ; il m'encourageait, il me
» défiait même, et quand je revins à la
» raison, j'avais fait tant de choses, que
» je n'osai pas retourner chez ma tante,
» et que je suivis mon second amoureux,
» qui m'emmena à Rouen.

» Ce monsieur qui portait de si belles » moustaches, et que j'avais pris pour un » militaire, était peintre; il faisait de » grands tableaux avec de grandes per- » sonnes dedans. Dans les premiers temps » de notre connaissance, il voulait tou- » jours faire mon portrait; il me peignait » en Diane, en sultane, en Vénus, en re- » ligieuse, en Espagnole, en Anglaise, en » bacchante; enfin, il me fit de toutes les » façons, et moi je trouvais cela bien agréa- » ble de retrouver ma figure sous tous les » costumes; mais au bout de quelque » temps, ce monsieur me fit poser pour de » grands tableaux qu'il faisait; alors cela » ne m'amusa plus autant. Quelquefois il » me fallait rester des heures entières sans » remuer, tout en ayant une jambe tendue » et un bras en l'air, et souvent avec un » costume très-léger. Quand je témoignais » de l'ennui, mon amoureux me disait : — » Tu es faite comme un ange, jamais je ne » trouverai ailleurs une si jolie taille, une » jambe aussi fine. — Moi je répondais : » Tout cela est très-galant, sans doute;

» mais si vous croyez que je puis vivre à » rester des journées entières sans remuer, » vous vous trompez beaucoup. Le mouve- » ment est mon élément, ma santé ; si je » ne remue pas, je tomberai malade... et » tout en disant cela, je sautais, je cabrio- » lais dans l'atelier ; alors mon amoureux » se mettait en colère, et moi je lui disais : » La première fois que nous avons déjeuné » ensemble, vous sembliez si heureux pen- » dant que je faisais des gambades, pour- » quoi donc cela ne vous amuse-t-il plus » à présent ?

» Enfin, un certain jour que mon amant » m'avait fait poser, pendant cinq heures à » peu près, pour un nouveau tableau que je » présumai devoir être fort long à terminer, » je ne jugeai pas nécessaire de rester plus » longtemps à Rouen ; je crois que j'aurais » encore mieux aimé ravauder des bas que » de poser. J'avais de quoi payer ma place » dans la diligence ; je partis pour Paris, » et je revins chez ma tante qui me gron- » dait toujours... mais qui ne m'aurait ja- » mais refusé sa porte.

» Cependant j'avais gagné quelque chose » dans cette dernière aventure : à force de » voir peindre et barbouiller de la toile » avec des couleurs, j'avais pris du goût » pour la peinture. Ne sachant pas dessi- » ner, je ne pouvais rien composer moi- » même ; mais je me fis enlumineuse, et » au bout de quelque temps j'eus enfin un » état.

» Alors je dis à ma tante : — Tenez, j'ai » envie de vivre chez moi, d'être ma maî- » tresse. Ne croyez pas que pour cela j'en » ferai plus de sottises ! j'en ferai peut-être » moins, au contraire, car la liberté de » pouvoir faire toutes ses volontés est, je » crois, la meilleure garantie contre l'envie » de mal faire. — Ma tante m'embrassa et » me dit : — Fais comme tu voudras. Je te » meublerai une chambre, tu y travailleras, » tu viendras me voir souvent, et moi j'irai » chez toi boire un peu de punch, quand » j'aurai le temps.

» Ce qui fut dit fut fait : ma tante me » loua d'abord une chambre dans la rue » Dauphine, c'était plus gentil que la rue

» de la Calandre ; mais comme j'étais un » peu loin de chez ma tante, qui habite » sur le quai aux Fleurs, elle m'a loué der- » nièrement un logement dans cette mai- » son, et voilà pourquoi je suis votre voi- sine.

» Vous savez mon histoire, messieurs, » je ne vous ai pas caché mes folies, je » n'ai aucune raison pour vous mentir, et » je trouve qu'on ne doit jamais se faire » meilleure que l'on est. Mes fautes sont » peut-être la suite des habitudes mascu- » lines que l'on m'avait laissé contracter. » Mais, après tout, si j'ai péché, je n'ai fait » du tort qu'à moi-même... et il y a bien » des gens dans ce monde qui n'en pour- » raient pas dire autant. »

CHAPITRE V.

Bouchenot se réveille.

Les jeunes gens avaient écouté avec attention l'histoire de la petite voisine, et le récit de Cœlina les avait à la fois fait rire et pleurer. Lorsque la jeune fille a fini de parler, George lui présente la main, et serrant la sienne comme celle d'un ami, lui dit :

« — Mademoiselle, quand on a vos quali-
» tés, on ne doit pas craindre d'être blâmée
» pour quelques faiblesses ; les unes rachè-
» tent les autres, et, après tout, si une
» femme est coupable pour avoir été sen-
» sible, il me semble que ce n'est pas aux
» hommes à la blâmer.

» — Non certainement, » dit Timothée en cherchant dans sa tête à tourner un

compliment. « Non, mademoiselle... ce » n'est pas nous qui nous permettrons de... » d'ailleurs, comme vous disiez, vous êtes » libre, vous êtes votre maîtresse... et... » moi aussi, je sais jouer au bouchon, j'y » étais même assez fort dans mon pays. »

Cœlina sourit et court prendre la bouillotte qui était au feu, en disant : « Voilà » l'eau qui bout... occupons-nous de faire » le punch... c'est très-bon pour la diges- » tion...

» — Il est vrai que j'ai soupé comme » cela ne m'était pas arrivé depuis long- » temps ! q dit Timothée. q Ah, on a bien » raison de dire qu'il ne faut jamais dés- » espérer de la Providence... Mais sans » vous... »

Timothée est arrêté par un coup de pied de George. Cœlina prend un pot à l'eau qui sert de théière; elle y verse de l'eau-de-vie, de l'eau bouillante, y jette du sucre avec profusion, y presse la moitié d'un citron qu'elle a pris chez elle, et bientôt la boisson bienfaisante remplit les verres, et son fumet répand dans la chambre une odeur

que les jeunes gens trouvent bien préférable à celle des pastilles du sérail.

« A la santé de notre bonne voisine ! » disent les deux jeunes gens en élevant leurs verres.

« — A celle de votre ami malade, d'a- » bord ! » dit Cœlina en approchant son verre de celui de ses convives.

« — Ah ! oui, vous avez raison : au ré- » tablissement de Bouchenot ! »

Au moment même où l'on trinquait à la santé du malade, celui-ci s'éveillait ; il entend rire et boire, il sent une odeur de punch qui caresse agréablement son odorat ; il ouvre les yeux, et se met sur son séant, en s'écriant :

« — J'ai soif, messieurs, ne buvez pas » tout sans moi, je vous en prie...

» — Eh ! te voilà donc éveillé, mon pau- » vre Bouchenot ! » dit George en courant près du lit. « Parbleu ! tu as dormi longtemps, et cela doit t'avoir fait du bien...

» — Oui... cela m'a fait du bien... mais à » présent il me semble que je prendrais » bien quelque chose...

» — Attendez... attendez... je vais vous » donner de la tisane, « dit Cœlina en cherchant une tasse de tous côtés ; à défaut de tasse elle trouve un pot à confiture qu'elle remplit de tisane et le présente à Bouchenot. Mais après avoir goûté l'infusion de mauve, celui-ci fait la grimace, en disant :

« — Est-ce que c'est de cela que vous bu» viez tout à l'heure tous les trois, en trin» quant à ma santé ?

» — Nous, nous buvions du punch, » répond la voisine. « C'était pour égayer et » terminer gaiement notre souper. Mais » nous ne sommes pas malades, nous, tan» dis que cela ne vous vaudrait rien...

» — Vous buviez du punch... pour ter» miner votre souper !... » murmure Bouchenot en regardant dans la chambre d'un air étonné. « C'est bien singulier... ici un » souper... et du punch... est-ce que je dors » toujours ?...

» — Non, tu ne dors pas, « dit Timothée... » mais apprends que c'est à notre aimable » voisine que nous devons ce festin... Ah !

» c'est bien le cas de dire : *Deus nobis hæc* » *otia fecit !...*

» — Quand vous voudrez me faire des » compliments, faites-les-moi en français, » dit Cœlina, « j'aime mieux cela, parce que » je n'entends pas le latin.

» — C'est juste, mademoiselle... je vous » les ferai en français... je voudrais vous » les faire comme vos yeux... car alors... » oh !... Bois donc ta tisane, Bouchenot, » ça te fera du bien.

» — Non... je vous assure que j'aime » mieux un peu de punch... avec un mor- » ceau sous le pouce...

» — Mais tu as de la fièvre.

» — C'était de fatigue... je n'en ai plus à » présent...

» — Allons, tiens, mange, puisque tu le » veux, voilà un restant d'omelette, du fro- » mage et du punch. Après tout, c'est peut- » être excellent contre la fièvre.

» — A propos, messieurs, » dit Cœlina pendant que Bouchenot soupe sur son lit, « vous avez donc vu mon amie Prudence, » la grosse Prudence, comme nous l'appe- » lons toutes !...

» — Oui, mademoiselle, elle vous a » attendue quelque temps... elle a bien » voulu se reposer ici et causer avec » nous.

» — Causer... ah ! Dieu ! elle a dû vous » dire bien des bêtises alors, car ce n'est pas » pour en dire du mal, mais elle n'a pas in- » venté la poudre, cette pauvre fille !... fi- » gurez vous, messieurs, que l'autre jour » nous allons la voir chez elle, moi et une » de mes amies ; nous la trouvons dans sa » chambre, occupée à raccommoder son » corset... devinez avec quoi... avec des » clous.

» — Avec des clous ?...

» — Oui, messieurs, elle tenait un marteau, » et elle mettait des clous d'épingle, assez » forts même, pour fixer les baleines.

» — Mais savez-vous, mademoiselle, que » cela peut donner une idée bien avanta- » geuse des appas des mademoiselle Pru- » dence, » dit George en souriant.

« — Oh ! monsieur, il n'y a point d'appas, » tels fermes qu'ils soient, qui puissent endu- » rer le frottement d'un clou ; enfin, ce

» n'est pas sans peine que nous avons fait
» comprendre à Prudence que, pour atta-
» cher des baleines à un corset, on prenait
» une aiguille et non pas un marteau. Ah!
» encore un autre trait de son esprit. Il y
» a quelques jours la lingère, en regardant
» sa pendule, s'aperçoit qu'elle est arrê-
» tée : « C'est qu'elle a besoin d'être re-
» montée, » dit une des ouvrières : mais
» cela regarde madame, moi j'aurais peur
» d'y casser quelque chose : — Oh! bien,
» moi je n'ai pas peur, dit Prudence, et
» s'il ne s'agit que de la remonter, je m'en
» charge. » Au bout de quelques instants
» on s'aperçoit que la pendule n'était plus
» sur la cheminée. La lingère s'inquiète :
« Soyez tranquille, madame, » lui dit Pru-
» dence, on a dit que pour la faire aller il
» fallait la monter, et je l'ai montée au cin-
» quième, dans ma petite chambre; elle
» doit aller très-bien à présent. » Voilà
» quelques traits de cette grosse Prudence;
» mais cela n'empêche pas que ce ne soit
» une fort bonne enfant, et probablement
» que le séjour de Paris la formera.

» — Elle nous a dit qu'elle était de Poissy,
» et que son père vendait des dindons.

» — C'est avec la marchandise de son
» père que Prudence aura pris de mau-
» vaises habitudes.

» — Mais il lui est arrivé un malheur, à
» votre amie.

» — Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce donc? est-
» ce qu'on lui aurait pris son cœur?

» — Non, c'est son chien qu'elle a
» perdu.

» — Son chien ?... Moustache ?... Ah ! je
» le connais, il est très-voleur ce chien-là ;
» un jour que j'étais avec sa maîtresse, il
» s'était sauvé avec mon cabas...

» — Eh bien, Bouchenot, qu'est-ce que
» tu fais donc ?... tu jettes ton assiette à
» terre ! » dit George ; « prends garde, tu
» sais que nous avons fort peu de vais-
» selle.

» — C'est qu'elle m'est échappée!... » ré-
pond Bouchenot, qui semble inquiet, et depuis un moment regarde la petite voisine d'un air soupçonneux.

« — Ah! je vois ce que c'est ! » s'écrie

Timothée, « Bouchenot a peur que nous ne » disions que c'est lui qui est cause que » mademoiselle Prudence a perdu son » chien.

» — Comment, c'est monsieur qui le lui » a pris? » dit Cœlina en riant.

« — Non, mademoiselle, non... je n'ai » rien pris... » répond Bouchenot en cherchant à cacher son agitation, « ce chien a » voulu me suivre... ce n'est pas ma faute, » j'ai fait tout mon possible pour l'en em- » pêcher.

» — Eh ! bien, s'il vous a suivi, vous » pourrez le rendre à sa maîtresse, puis- » que je la connais.

» — Je le voudrais, mademoiselle, mais » cela n'est pas possible, car... j'ai perdu » le chien à mon tour.

» — Ah ! c'est fâcheux. Je sais que Pru- » dence tenait beaucoup à ce pauvre Mous- » tache, parce que c'est son parrain qui le » lui avait donné.

» — Son parrain... » répète Bouchenot en regardant fixement Cœlina... « Et le » connaissez-vous... le parrain de votre amie ?

» — Moi? mon Dieu, non. D'abord il n'y » a que fort peu de temps que je connais » Prudence Flambard. Je me suis trouvée » avec elle chez une de mes amies qui est » depuis longtemps chez sa lingère. Pru- » dence arrivait à Paris, elle n'y connais- » sait personne; nous ne lui avons fait que » des amitiés! Entre jeunes filles, il faut » bien s'aider; et puis, parce qu'elle n'a » pas d'esprit, ce n'est point une raison » pour la mépriser, cette pauvre fille. Je » sais seulement qu'elle nous a dit que son » parrain était jardinier fleuriste, et qu'a- » vant de retourner à Meaux, son pays, il » lui avait fait présent de Moustache. »

Le ton de franchise de la jeune fille ne permet pas de douter de la sincérité de ce qu'elle vient de dire. Bouchenot semble plus satisfait. Son front s'éclaircit, il tâche de reprendre son air aimable, et saisissant la main de mademoiselle Cœlina, qui se trouve alors près de son lit, il la serre tendrement dans la sienne, en lui disant :

« — Mademoiselle... votre omelette, » votre punch et votre fromage sont gra-

» vés dans mon cœur. Mais, je vous en prie,
» veuillez reprendre ces oreillers que vous
» avez mis sous ma tête... je ne consenti-
» rai pas à vous en priver une nuit.

» — Et moi, je vous dis que je ne les re-
» prendrai que demain... et si vous êtes
» bien portant tout à fait. Mais je crois que
» maintenant il serait bien temps de son-
» ger à nous coucher. Nous avons soupé,
» vous n'avez plus besoin de rien. Bonsoir,
» messieurs, bonne nuit... demain je re-
» prendrai ma bouillotte, mes vases... ma
» poêle... maintenant je vais me coucher.

» — Mademoiselle, nous aurons l'hon-
» neur de vous reporter tout cela demain,»
dit Timothée.

« — Oh! ce n'est pas la peine... je vien-
» drai le chercher... Est-ce que des hom-
» mes savent porter une poêle?... Bonsoir,
» dormez bien.

» — Recevez tous nos remercîments...

» — C'est bon, c'est bon!... »

La petite voisine a pris sa lumière, et elle est déjà rentrée chez elle sans écouter les remercîments des trois amis.

« — Au fait, elle est fort gentille ! » dit Bouchenot lorsque Cœlina est partie.

« — Ah ! ça te reprend maintenant ! » dit Timothée, « et tantôt tu nous disais : » Il ne faut pas vous lier avec elle... Quant » à moi, si elle veut que je sois son troi- » sième amant...

» — Elle en a donc déjà eu deux ?

» — Du moins elle nous en a avoué » deux. Elle nous a conté son histoire, de- » main nous te la dirons... maintenant il » faut dormir... Ce punch est une boisson » délicieuse...Ah! si la voisine avait voulu...

» — Taisez-vous, Timothée, vous êtes » un libertin.

» — C'est égal, » murmure Bouchenot en fourrant sa tête dans son oreiller, « je » suis fâché que la petite voisine connaisse » cette Prudence Flambard... Il est vrai » que celle-ci peut être... Le parrain était » jardinier fleuriste... et il est reparti pour » Meaux... à ce qu'on dit ! »

Au bout de quelques instants les trois jeunes gens étaient profondément endormis.

CHAPITRE VI.

Un quatrième.

Neuf heures étaient sonnées depuis longtemps, et les trois jeunes gens dormaient encore profondément. Que l'on vienne donc nous dire que c'est malsain de manger le soir ! à coup sûr, c'était au souper qu'ils avaient fait dans la nuit que les trois amis devaient le repos dont ils jouissaient.

Des coups frappés avec force contre la porte de leur chambre réveillèrent presque en même temps nos trois dormeurs.

« Qui diable vient nous réveiller ? » dit Timothée en se frottant les yeux. « Quel » dommage ! nous nous étions couchés si » tard...

» — C'est peut-être la petite voisine qui

» a besoin de sa poêle ou de sa cafetière, » dit George.

« — Bah! il est bien probable que la » voisine dort encore. »

En ce moment on cogne de nouveau et beaucoup plus fort.

« — N'ouvrez pas... n'ouvrez pas, mes- » sieurs, » s'écrie Bouchenot, qui s'assied sur son lit d'un air effaré. « Si c'étaient des » gens de la police... des gardes munici- » paux?...

» — Et que diable veux-tu que la garde » municipale vienne faire chez nous? est-ce » que nous avons rien à démêler avec la » police...

» — Mais quelquefois... on ne sait pas... » on peut s'être trouvé innocemment avec » des malfaiteurs.

» — Je crois, Bouchenot, que ton cau- » chemar d'hier au soir n'est pas bien passé. » Certainement il faut ouvrir. Lève-toi, » Timothée, et va voir qui c'est.

» — Vas-y toi-même, je ne veux pas en- » core me lever.

» — Que Bouchenot y aille, lui qui a eu

» des oreillers sous sa tête, il doit avoir » encore mieux dormi que nous.

» — Ah ! oui, c'est étonnant comme je » vais y aller !... Je ne veux pas me lever de » la journée, moi. »

Pendant que chez les jeunes gens c'était à qui ne se lèverait point, une voix fait entendre ces mots :

« — Allons donc, paresseux !... est-ce » que vous ne voulez pas ouvrir aujour- » d'hui ?... »

Les trois habitants de la chambre se regardent : aux accents de cette voix bien connue, leurs traits s'épanouissent, leurs bouches sourient, ils s'écrient en même temps :

« — Est-il possible !... c'est lui...

» — C'est Henry !

» — Notre cher Henry !

» — Il est de retour !

» — Eh oui, certainement c'est moi ! » répond la personne qui est sur le carré. « Mais est-ce que vous allez me laisser là? »

Cette fois les trois jeunes gens se lèvent précipitamment, et sans prendre le temps

de s'habiller, courent à la porte ; c'est à qui maintenant ouvrira le plus vite. Bientôt Henry Jumières est dans leurs bras.

Ce Henry Jumières était un jeune homme de vingt-cinq ans environ ; sa taille était moyenne, sa tournure distinguée, il avait une figure pâle et sérieuse, qui, sans être belle, avait du charme ; la douceur de son regard, l'expression de ses yeux, le son de sa voix même, annonçaient un cœur aimant, une âme profondément sensible. La physionomie trompe rarement. Ceux qui disent le contraire ne sont pas physionomistes.

Henry devait aimer beaucoup et être aimé souvent. En général, les femmes qui se connaissent assez bien en physionomie, aiment les hommes qu'elles jugent susceptibles de sentir profondément ; pour celles qui ne font pas de la galanterie une simple affaire de coquetterie, un amant qui sait aimer n'est pas chose si commune, et puis il est flatteur de faire sourire une figure sérieuse, de faire parler une bouche muette, de faire éclater un feu qui couve et ne s'évapore point en fumée.

Les parents de Henry étaient honorés dans leur province, ils avaient laissé à leur fils une fortune médiocre, mais suffisante pour un garçon qui n'avait point le désir de briller et de faire le grand seigneur. Avec cent louis de revenu, Henry avait longtemps vécu heureux et satisfait de sa position. Après avoir étudié le droit, le goût des lettres lui avait fait abandonner le barreau. Il avait eu des succès au théâtre, et il suivait avec ardeur la nouvelle carrière qu'il avait embrassée, lorsqu'une rencontre changea toute sa destinée. Vous devinez qu'il s'agit d'une femme !... la destinée des hommes est presque toujours sous l'influence d'un cotillon. Il y a des gens qui diraient comme *Beaumarchais* : Où diable a-t-on été placer cette influence ? moi je trouve qu'on ne pouvait pas mieux choisir.

Dans une soirée bourgeoise où Henry avait été présenté comme un jeune auteur donnant de grandes espérances, il rencontra Pauline Giraumont; c'était une jeune personne de seize ans, aussi aimable que

douce, aussi douce que sage. C'était une figure ravissante, sur une âme plus belle encore. Aux charmes de sa personne elle joignait ce charme secret qui impose le respect avec l'admiration ; en la voyant on pouvait l'adorer, mais on ne pouvait concevoir la pensée de la séduire.

Il y a dans le monde de ces jeunes filles, de ces jeunes femmes auxquelles on ose tout dire, mais il en est aussi près desquelles on se contente d'éprouver.

Les jeunes fats, les étourdis, les libertins admiraient Pauline, mais ce n'était point autour d'elle qu'ils allaient papillonner. Les hommes les plus avantageux devinent la femme près de laquelle ils ne doivent pas réussir. Les coquettes, les femmes galantes sont toujours entourées d'une cour nombreuse, la beauté et la vertu restent souvent isolées.

Henry avait trouvé dans mademoiselle Giraumont une de ces figures qu'il avait rêvées (car nous avons tous rêvé une figure, une personne à notre fantaisie), et le poëte, dont l'imagination crée tant de choses, doit

plus que tout autre se bercer d'illusions. Henry passa la soirée à contempler Pauline, mais il n'osa ni lui parler, ni s'approcher d'elle, il aurait craint que toute la société ne devinât que déjà il en était amoureux.

Cependant les traits de Pauline avaient tant de douceur, ses manières étaient si simples, si dénuées de toute coquetterie, que la seconde fois qu'il la rencontra dans le monde, Henry s'approcha d'elle, et se permit de lui adresser quelques mots. Peut-être ses yeux laissèrent-ils malgré lui voir le trouble de son âme, car Pauline baissa les siens et rougit; était-ce pressentiment ou sympathie? mais il faut bien que les cœurs se devinent lorsqu'ils n'osent pas se parler.

Henry n'avait pas manqué de demander qui était cette charmante personne dont chacun admirait la grâce et la décence; on lui avait répondu : C'est la fille unique de monsieur Giraumont, ancien commerçant retiré des affaires avec une dizaine de mille livres de rentes. Pau-

line a perdu sa mère depuis cinq ans, et quoiqu'elle n'en eût que onze alors, son cœur a compris toute la perte qu'il avait faite. Depuis ce temps une teinte de mélancolie s'est répandue sur les traits de la jeune fille, et le temps ne l'a pas dissipée. Pauline était adorée de sa mère, et l'aimable enfant lui rendait au centuple les caresses qu'elle en recevait. Sa mère était pour elle un Dieu, un avenir, et le bonheur de tous les instants. Loin de sa mère, point de joie, de plaisirs, de divertissements; près d'elle, jamais de regrets ou de vains désirs. Il ne fallait pas parler à la jeune fille d'un bal, d'un spectacle, où sa mère ne l'aurait pas accompagnée, car alors, au lieu de lui donner l'espérance d'un plaisir, vous lui auriez d'avance causé du chagrin.

Et la mort impitoyable avait brisé tout cela; elle avait séparé l'enfant de celle qui l'entourait de soins et de tendresse, nous ne dirons point à cet âge où l'on a encore besoin des caresses de sa mère, car nous croyons qu'à tout âge, et dans telle situa-

tion que le sort nous ait placés, l'affection d'une mère est toujours nécessaire à notre bonheur.

Pauline, plus que tout autre peut-être, avait besoin de déverser sur quelqu'un le foyer d'amour dont son âme était formée. Il lui restait son père, elle l'aimait et le respectait; mais elle ne pouvait se livrer avec lui à ces doux épanchements, à ces confidences enfantines dont l'indulgence de sa mère faisait un bonheur de chaque instant. M. Giraumont était un petit homme, sec au physique comme au moral; il aimait sa fille, et il était fier de sa beauté, mais jamais il ne lui avait fait une caresse, il n'était point expansif, et peut-être en embrassant sa fille aurait-il craint de compromettre sa dignité. Il avait regretté sa femme, mais il ne l'avait pas pleurée. Tout occupé d'affaires de commerce, il avait concentré ses affections sur un point principal : gagner de l'argent, s'enrichir, mais par des moyens honnêtes, voilà ce qui, suivant M. Giraumont, devait être le but de conduite de chacun. Ce n'était point un mé-

chant homme, c'était un homme entier dans ses opinions, entêté par principes et intéressé par système. Quand sa fille venait l'embrasser, il la regardait avec attention et lui disait : « Ta robe a coûté cela... » ton châle cela... il faut beaucoup dépenser pour aller dans le monde... Ce n'est » point un reproche que je t'adresse, je » veux seulement te faire comprendre que » la fortune est nécessaire au bonheur; » car sans fortune tu ne pourrais pas avoir » un beau châle et une belle robe, par » conséquent je ne te marierai qu'à un » homme riche, ou qui gagnera beaucoup » d'argent ; c'est dans ton intérêt, c'est » pour que tu sois toujours bien mise. »

Pauline ne répondait rien à son père, qu'elle craignait, et vous comprenez bien maintenant pourquoi le visage de la jeune fille avait conservé une teinte de mélancolie.

Henry était fort assidu dans les réunions où il espérait rencontrer Pauline. Bientôt il ne fut plus un étranger pour elle. Si l'on dansait, il tâchait d'être son cavalier ; si

l'on causait, il s'approchait de sa chaise ; si l'on proposait quelque jeu, il trouvait moyen d'être placé près d'elle. Cependant jamais un mot d'amour n'était sorti de ses lèvres ; jamais sa main n'avait cherché à rencontrer celle de Pauline, et peut-être était-ce à cette conduite réservée qu'il devait la bienveillance que la jeune fille lui témoignait.

Et pourtant chaque jour Henry devenait plus épris de Pauline ; déjà il sentait que le bonheur de toute sa vie dépendait de cette jeune fille, près de laquelle il était muet et tremblant, car il est bien naturel de trembler et de se taire lorsqu'on est devant celle qui décidera de notre avenir. Lorsqu'on doute, lorsqu'on n'ose se flatter encore, lorsqu'on craint d'entendre un mot qui détruirait nos espérances et que pourtant on brûle de savoir si l'on est aimé, c'est qu'alors l'amour n'est point une simple fantaisie, un caprice ; c'est une passion réelle, et les passions bouleversent l'âme, elles influent sur toute notre existence.

Un soir, cependant, Henry et Pauline

s'étaient encore rencontrés dans une maison où régnait une douce liberté. Pendant que les gens âgés jouaient aux cartes, les jeunes personnes avaient commencé des jeux innocents, auxquels les jeunes gens qui ne préféraient pas la bouillotte à l'aimable gaieté des demoiselles, demandaient la permission de prendre part.

Il n'est pas besoin de dire que Henry s'était glissé près de Pauline. Mais quand on eut décidé que l'on jouerait *au furet*, quand ils se trouvèrent assis l'un contre l'autre, faisant courir leurs mains sur le fil qui tenait l'anneau, et que chaque joueur fit semblant de passer le furet à son voisin ou à sa voisine, ils éprouvèrent un trouble inconnu. Un frémissement involontaire s'emparait d'eux lorsque leurs mains se rencontraient, et elles se rencontraient à chaque instant; le fil qu'ils tenaient était électrisé par leur amour, chaque mouvement que l'un ou l'autre y imprimait leur faisait éprouver une volupté nouvelle, et leurs mains, en se rencontrant, ne pouvaient plus se séparer.

Le *furet* fut trouvé chez Pauline, comment aurait-il pu en être autrement? l'aimable fille, troublée, tremblante, ne savait plus à quel jeu elle jouait.

Je l'ai dit plus d'une fois, je ne connais rien de plus dangereux pour les jeunes personnes que les *petits jeux innocents*.

De ce moment, Henry et Pauline s'entendirent, et, sans se l'être dit encore, ils avaient fait l'échange de leur cœur.

Cependant M. Giraumont recevait quelquefois du monde, et il n'invitait pas le jeune auteur à venir chez lui; Henry faisait pourtant tout ce qu'il pouvait pour se rendre agréable au père de Pauline. Il était avec lui d'une excessive politesse, il trouvait moyen de se mêler aux entretiens du vieux négociant; il avait l'air de prendre beaucoup d'intérêt à des conversations souvent fort sottes et fort ennuyeuses, et rien de tout cela ne lui avait encore fait obtenir la faveur d'une invitation de M. Giraumont.

C'est que l'ancien commerçant faisait très-peu de cas des hommes de lettres, que

près de lui l'esprit n'était point une recommandation, et qu'il ne comprenait pas ce qu'il pouvait y avoir de mérite dans un vaudeville ou une comédie ; il y a beaucoup de négociants comme cela : si vous leur offrez un commis, n'ayez pas le malheur de leur dire : « C'est un garçon très-spirituel, il tourne joliment un couplet, il fait très-bien des vers. » Vous verrez aussitôt le négociant faire la grimace ; et il refuserait votre protégé en vous disant : « Je n'ai pas besoin que mes commis aient de l'esprit, je veux seulement qu'ils fassent bien leur besogne. » Ces messieurs ne veulent pas comprendre que : qui peut plus, peut moins.

Enfin sachant que son père devait donner une grande soirée, Pauline laissa par hasard tomber son mouchoir en sortant d'une maison où Henry était aussi, le jeune homme se trouva là par hasard pour ramasser le mouchoir ; le hasard est extrêmement complaisant quand il s'agit d'amour, il sert très-bien les amants. Henry ne fut pas assez maladroit pour rendre sur-le-champ le mouchoir. Le lendemain il

osa se présenter chez M. Giraumont pour restituer à sa fille ce qu'elle avait perdu.

Pauline était seule lorsque le jeune homme fut introduit, elle devint rouge et tremblante en apercevant Henry, qui, de son côté, resta d'abord interdit et embarrassé, car c'était la première fois qu'il se trouvait seul avec la jeune fille qu'il adorait; il s'avança enfin en balbutiant :

« Pardonnez-moi, mademoiselle, d'avoir » osé me présenter chez monsieur votre » père... mais ce mouchoir que j'ai trouvé » hier... chez madame Dalbonne... il est à » vous, je crois...

» — Ce mouchoir... oui, monsieur... ah ! » c'est vrai... je l'avais perdu... et vous avez » pris la peine de me le rapporter ?

» — La peine !... ah !... c'était un grand » bonheur au contraire, puisque cela me » procurait l'occasion de vous voir... elles » reviennent si rarement à mon gré ces » soirées où je puis me trouver près de » vous... je les attends avec tant d'impa- » tience ! je compte les jours, les heures, » les instants... ah ! si vous saviez, made-

» moiselle... si vous pouviez deviner ce qui » se passe dans mon âme... mais je n'ose- » rais jamais vous le dire !... je craindrais » tant de vous fâcher... ou de vous dé- » plaire... Oh! je serais si malheureux si » vous me défendiez de vous aimer... et je » serais forcé de vous désobéir... Ne plus » vous aimer, quand cet amour est main- » tenant toute ma vie..... oh! non, ce » serait impossible!... vous ne l'exigerez » pas... n'est-ce pas que vous me permet- » trez de vous aimer ? »

Quand une fois les amoureux sont en train, il n'y a plus moyen de les arrêter. Les plus timides, les plus embarrassés, deviennent quelquefois les plus éloquents. Henry laissait parler son cœur, et quand l'amour est vrai, le cœur doit être bavard. Pauline écoutait, les yeux baissés, émue, mais heureuse d'entendre les assurances d'un sentiment qu'elle partageait; elle balbutiait de temps à autre quelques mots inintelligibles pour tout autre qu'un amoureux ; mais Henry les comprenait, il voyait bien que l'on ne repoussait pas son amour,

il était au comble du bonheur ; il allait tomber aux genoux de la jeune fille, lorsque le vieux négociant parut.

Henry ne savait plus trop pourquoi il était venu ; Pauline cherchait dans sa tête ce qu'elle allait dire à son père. Heureusement pour les jeunes gens, M. Giraumont n'était pas très-fin, et il avait entièrement oublié comment commençait l'amour, peut-être même ne l'avait-il jamais su. « Il y a » des gens, dit Montaigne, qui s'en vont de » ce monde sans avoir déballé toutes leurs » marchandises, » mais il en est d'autres encore moins favorisés du sort, et qui arrivent au bout de leur carrière sans avoir eu la moindre chose à déballer.

D'ailleurs le vieux commerçant était bien loin de se douter que ce jeune auteur qu'il connaissait à peine fût amoureux de sa fille. Il reçut fort bien Henry Jumières, et pour le payer de sa politesse, il l'engagea à venir à la grande soirée qu'il allait donner.

Henry s'éloigna ivre de joie. Un regard de Pauline lui avait appris qu'elle partageait son bonheur. Voilà donc la maison de l'an-

cien négociant ouverte au jeune auteur, mais les amoureux ne sont pas toujours prudents dans leur conduite. S'il est un dieu pour les amants, c'est ordinairement lorsqu'ils sont coupables qu'il les protége, tandis que les amours innocents se trahissent tout de suite; c'est bien peu moral à ce dieu-là de favoriser les coupables plutôt que les innocents.

Dans cette soirée donnée chez le père de Pauline, Henry dansa presque toujours avec celle qu'il aimait, il se trouva sans cesse à côté d'elle, et quand il lui fallait s'éloigner un peu de la charmante fille, ses yeux franchissaient aussitôt la distance.

Le vieux Giraumont n'aurait point remarqué cela; mais on prit soin de le lui faire apercevoir; car dans le monde il y a toujours de ces gens qui n'ont pas de plus grand plaisir que de se mêler des affaires des autres; qui passent leur temps à épier, à espionner, à chercher, à s'informer, à bavarder, à rapporter et à amplifier.

On ne manqua pas de dire au vieux commerçant : « Le jeune auteur est amoureux

» de mademoiselle votre fille. Il lui fait la
» cour; il ne la perd pas de vue un moment,
» et elle semble l'écouter avec plaisir : cela
» saute aux yeux de tout le monde. »

Du moment que cela sautait aux yeux de tout le monde (tout le monde signifie les mauvaises langues de la société), le père de Pauline fut très-mécontent de ne point s'en être aperçu. Le lendemain de la soirée, il fit venir sa fille devant lui, la regarda sévèrement, et lui demanda pourquoi M. Henry Jumières se permettait de l'inviter si souvent à danser et la suivait sans cesse des yeux. Une jeune fille rusée aurait pu répondre à son père qu'elle ne pouvait pas empêcher ce jeune homme de l'inviter et de la regarder; mais Pauline ne savait pas mentir, elle était aussi franche que belle; aux premières paroles de son père, elle se troubla, baissa les yeux, et se mit à pleurer.

Les larmes ne sont point toujours une réponse, mais on les prend souvent pour un aveu. M. Giraumont se mit fort en colère, et lorsque Henry se présenta chez lui, il lui

demanda pourquoi il se permettait de faire pleurer sa fille.

Le jeune homme, qui n'avait que des vues honnêtes, se jetta aux pieds du vieux négociant et le supplia de lui accorder la main de Pauline dont il jurait de faire le bonheur.

« — Et avec quoi êtes-vous certain de » faire son bonheur? » demanda le vieux monsieur.

«—Avec quoi? » répondit le jeune homme tout interdit de cette brusque question, « mais avec mon amour qui ne finira qu'a- » vec ma vie.

» — Monsieur, voilà des phrases vides de » sens, » dit le père de Pauline. « J'ai été » très-heureux dans mon ménage, et je » n'ai jamais connu l'amour. Vous n'achè- » terez point des robes, des chapeaux à » votre femme avec de l'amour. Vous ne » ferez point marcher votre maison, et ne » payerez point vos fournisseurs avec votre » amour pour votre femme.

» — Je vous entends, monsieur, » répondit Henri, « mais j'ai cent louis de rente;

» avec le théâtre je m'en fais plus du dou-
» ble ; et j'ai l'espoir en travaillant, en
» ayant des succès, d'augmenter encore
» mon revenu.

» — Monsieur, on n'épousera point ma
» fille avec de l'espoir, il me faut de la réa-
» lité, du positif. Vos produits de théâtre
» sont à mes yeux trop éventuels. Je ne
» donnerai point ma fille à un auteur. Je
» veux qu'elle épouse un commerçant déjà
» riche ou qui fasse de très-bonnes affaires.
» C'est mon dernier mot, je vous en pré-
» viens ; et je ne reviens jamais sur ce que
» j'ai dit.

» — Eh bien, monsieur, puisqu'il en est
» ainsi... comme je ne puis exister sans ma-
» demoiselle votre fille, je renoncerai aux
» lettres, je me ferai négociant.

» — Alors... alors, quand vous ferez de
» bonnes affaires... nous verrons. »

Et voilà pourquoi Henri avait quitté la carrière que d'abord il avait embrassée. Certain d'être aimé de Pauline, il n'avait pas hésité devant le sacrifice de ses penchants. Il s'était livré au commerce avec

autant d'ardeur qu'auparavant il en montrait pour les lettres. Afin d'acquérir plus vite les connaissances qui lui manquaient encore dans sa nouvelle profession, il avait accepté une place de voyageur pour une maison de commission dont les chefs connaissaient son zèle et sa loyauté ; et après une absence de huit mois il revenait à Paris, assez instruit désormais pour commencer des affaires pour son compte, et toujours plus épris de la fille de M. Giraumont.

Vous savez maintenant toute l'histoire de Henry Jumières, qui, le lendemain de son arrivée à Paris, était allé à neuf heures du matin rue de la Calandre afin de revoir ses amis, car Henri était aussi fidèle en amitié qu'en amour.

« — Comment ! paresseux ! à neuf heures » vous dormez encore ! » dit Henry après avoir embrassé ses amis ; « mais quelle vie » menez-vous donc à Paris depuis que j'en » suis parti ?... voyons, les affaires, la » santé, les plaisirs... comment tout cela » va-t-il ?... Remettez-moi au courant, car » le temps m'a paru bien long depuis huit » mois...

» — Ce cher Henry !... il ne nous avait » pas oubliés! » dit George en serrant la main de son ami.

« — Vous oublier ? et pourquoi le suppo- » ser ?... suis-je devenu un grand seigneur » depuis que vous ne m'avez vu ? Et quand » même ? je vous assure que la fortune ou » les honneurs ne me changeraient pas, » du moins j'ai assez bonne opinion de moi » pour le croire.

» — Et moi aussi, » dit Bouchenot, « je » te crois incapable d'oublier tes anciens » camarades.

» — Suis-je content de le revoir! » s'écrie à son tour Timothée. « Hier un bon » souper... une omelette et du punch ! au- » jourd'hui Henry qui est de retour... On a » bien raison de dire qu'un bonheur ne » vient jamais sans un autre!

» — Que dis-tu donc, Timothée ?

» — Rien... tu le sauras... mais assieds- » toi donc...

» — Et vous, habillez-vous, afin que nous » allions déjeuner ensemble... je suis venu » vous chercher pour cela. »

Au mot de déjeuner, les jeunes gens ont fait un mouvement de joie, mais bientôt ils se regardent d'un air embarrassé.

Pendant ce temps, Henri cherche une chaise pour s'asseoir, et pour la première fois alors ses yeux examinent la chambre des étudiants.

« Diable ! » dit Henry en s'asseyant sur la malle, « il me semble, mes amis, que » vous ne brillez pas par les meubles... » avant mon départ vous aviez des chaises » au moins... et ces lits... ces croiséessans » rideaux... Voyons, contez-moi vos af- » faires... vous savez bien qu'entre nous il » ne doit y avoir rien de caché. »

George regarde Timothée, Timothée regarde Bouchenot ; c'est à qui ne parlera pas ; mais ils poussent chacun un profond soupir.

« Ah çà ! est-ce que vous êtes devenus » muets aussi ? » s'écrie Henry en regardant tour à tour chacun des habitants de la chambre.

George se décide enfin, et s'approchant de Henry, lui dit :

« Notre misère est telle, que nous n'osons
» même pas l'avouer... mais avec toi... ce
» serait une fierté déplacée. Apprends que
» nous ne possédons plus un sou ; que pe-
» tit à petit nous avons vendu nos meu-
» bles, puis nos effets ; enfin, qu'il ne nous
» restait plus qu'un seul habit que nous
» mettions pour sortir chacun à notre
» tour... Mais cette ressource même nous
» est ravie, car hier Bouchenot, qui le por-
» tait, s'est battu.... ou fait battre, si bien
» que notre habit est rentré hier au soir
» dans un tel état qu'il n'y a pas moyen de
» sortir avec. Voilà notre situation, mon
» cher Henry, et malgré tout le plaisir que
» nous éprouverions à aller déjeuner avec
» toi, juge maintenant si nous pouvons nous
» rendre à ton invitation.

» — Comment ! mes amis, il serait possi-
» ble ! vous vous trouveriez dans cette si-
» tuation... et vous ne me le disiez pas tout
» de suite ?

» — Ah ! c'est qu'avant ton départ déjà
» tu nous as obligés plusieurs fois, tu nous
» as prêté quelques petites sommes... que

» nous ne t'avons pas encore rendues.

» — Eh ! qu'importe ? est-ce que de vrais » amis doivent compter les services qu'ils » se rendent ?

» — Peut-être, dans notre infortune, » y-a-t-il un peu de notre faute, » reprend George ; « moi, au lieu de suivre mes cours, » j'ai pris le goût des lettres, du théâtre... » j'espère y réussir, mais c'est sans doute » une chimère que je poursuis. Quant à » Bouchenot, il jure tous les jours qu'il » cherchera à se placer, à s'occuper; mais, » au lieu de cela, il passe son temps à sui- » vre tous les jolis minois qu'il rencontre.

» — Oh ! je jure bien que cela ne m'arri- » vera plus ! » s'écrie Bouchenot, « on ne » m'y reprendra plus à suivre une femme... » quand même elle n'aurait pas de chien.

» — Quant à Timothée, » reprend George, « ce serait le plus sage de nous » trois ; le pauvre garçon ne demande qu'à » étudier... c'est notre position qui l'en » empêche, et sans nous il aurait assez de » quoi vivre pour lui.

» — Allons, tout cela s'arrangera, » re-

prend Henry ; « toi, George, tu as de l'es-
» prit, de l'instruction, de la facilité ; pour-
» suis la carrière des lettres, tu réussiras,
» j'en ai la certitude... Timothée deviendra
» un docteur, un savant... Et quant à Bou-
» chenot, parbleu, j'ai son affaire. Je vais
» entreprendre le commerce pour mon
» compte ; j'ai besoin de quelqu'un pour
» travailler avec moi, pour tenir mes livres,
» mes écritures ; cette place... je te l'offre,
» Bouchenot ; tu auras en outre un loge-
» ment chez moi, car il me faut quelqu'un
» qui puisse être toujours là, en qui j'aie
» toute confiance, et tu dois être bien cer-
» tain, que tout en étant mon employé, tu
» n'en seras pas moins mon ami.

» — Il se pourrait... tu as une place et
» un logement à me donner ! » s'écrie Bou-
chenot en sautant au cou de Henry, « ce
» cher Henry... J'accepte avec plaisir ; mon
» ami... je travaillerai comme un nègre !...
» oh ! c'est fini, je change de conduite, je
» me range, tu seras édifié de ma sagesse.

» — Je n'en doute pas ; mais en atten-
» dant, mes amis, comme il faut d'abord

» que vous soyez en état de sortir pour va-
» quer à vos affaires, et pour venir déjeu-
» ner avec moi, tenez, voici un billet de
» cinq cents francs dont je vous prie de
» disposer. »

En disant ces mots, Henry sort de son portefeuille un billet de banque qu'il présente à ses amis; ceux-ci se sentent émus jusqu'aux larmes, ils n'ont que la force de murmurer :

« — C'est trop, Henry... oh ! c'est beau-
» coup trop... tu as besoin de ton argent
» pour tes affaires... une faible partie de
» cette somme nous suffira.

» — Eh non ! encore une fois, » reprend Henry, « je veux que vous preniez ceci !...
» vous me rendrez plus tard, quand vous
» pourrez. Eh, mon Dieu! on change si
» souvent de place dans cette vie... obliger
» quand on le peut, c'est se créer des res-
» sources pour les mauvais jours. Quant à
» mes affaires, elles sont en bon chemin,
» et j'espère, d'ici à peu de temps, avoir une
» maison bien établie; aussi, le père de
» celle que j'aime m'a fait un accueil plus

» favorable, lorsque hier en arrivant j'ai
» été lui rendre visite ; il m'a permis d'aller
» quelquefois le voir ; il ne m'a rien promis
» encore, mais il m'a dit en me quittant :
» Vous allez fort bien, vous avez du zèle,
» de l'activité... je crois que vous arrive-
» rez. Dans la bouche de M. Giraumont,
» de telles paroles sont déjà beaucoup.

» — Et ta Pauline?

» — C'est un ange! toujours aussi ai-
» mante, aussi belle et aussi fidèle... En
» nous revoyant après une si longue ab-
» sence, si vous saviez quel bonheur nous
» avons éprouvé !... comme les regards de
» Pauline me disaient les ennuis de l'ab-
» sence et la joie du retour... Mais je vous
» conterai tout cela en déjeunant... car
» enfin il faut déjeuner, et je vais le com-
» mander pendant qu'un portier ou une
» voisine obligeante ira vous chercher un
» fripier; à Paris on trouve tout de suite
» de quoi s'habiller complétement... Avez-
» vous quelqu'un pour vous faire cette
» commission?

» — Oui, oui, oh ! nous avons une voi-

» sine charmante qui nous ira chercher
» tout ce que nous voudrons.

» — Fort bien ; en ce cas je vous laisse,
» je vais faire une course, et je serai dans
» une heure au Veau-qui-tette, place du
» Châtelet.

» — C'est convenu, nous irons t'y re-
» trouver, et avec un fameux appétit !...

» — Je l'espère bien ! Allons, plus de
» chagrin, mes amis, de la gaieté, de la
» santé, et nous goûterons encore tous les
» plaisirs de notre âge.

» — C'est à toi que nous le devrons...

» — C'est bien... c'est bien. Au revoir. »

Henry serre la main à ses amis, et les quitte précipitamment pour se dérober à leurs remercîments.

CHAPITRE VII.

Une bourse.

« — En voilà un ami ! » s'écrie Timothée lorsque Henry est parti. « Qu'on dise » donc que l'amitié est une chimère !

» — Non, sans doute, ce n'est pas une » chimère, » dit George, « mais il n'en » est pas moins vrai que les amis comme » Henry sont rares.

» — C'est un garçon de l'âge d'or !... Il » mériterait une statue ! » s'écrie Bouchenot en allant se mirer. « Mais ce n'est plus » le moment de faire des réflexions ; il faut » nous mettre en état d'aller le retrouver.

» — Oui, il nous faut tout de suite un » tailleur, des habits, des gilets.

» — Et des bottes même, » ajoute Ti-

mothée, « puisque hier on a vendu les » miennes.

» — La voisine nous trouvera tout cela... » Il faut la prier de nous rendre encore ce » service. Je vais aller frapper chez elle.

» — Tiens, je crois que je l'entends. »

C'était, en effet, mademoiselle Cœlina qui venait chercher sa cafetière et sa poêle. La jeune fille, avec sa camisole blanche, son petit jupon court, et son madras noué coquettement sur sa tête, avait un air mutin et piquant qui frappa sur-le-champ les trois amis.

« — Salut à notre bonne et jolie voi- » sine, » dit George.

Timothée voulut faire un compliment, mais il ne put que pousser un gros soupir. Bouchenot, qui avait déjà repris son air avantageux, lança à la jeune fille un regard très-expressif.

« — Je viens vous débarrasser de mes » ustensiles de cuisine et savoir des nou- » velles du malade, » dit Cœlina en entrant.

« — Le malade se porte très-bien, grâce

« à vous !... et il n'éprouve plus que le be-
» soin de vous exprimer sa reconnais-
» sance. »

En disant ces mots, Bouchenot avait pris une main petite et potelée, qu'il voulait porter à ses lèvres ; mais mademoiselle Cœlina la retira vivement en disant : « Si
» ce n'est plus que cela qui vous tient, ça
» ne presse pas... Je vais aller faire mon
» déjeuner ; puis je me remettrai à enlumi-
» ner *Adam et Ève* ; j'en ai deux douzaines
» à faire et on les attend.

» — Vous avez de la besogne pressée ?

» — Oui, pourquoi ?

» — C'est que nous voulions encore récla-
» mer un service de vous.

» — Parlez toujours, me voilà. *Adam et*
» *Ève* ont le temps d'attendre, d'autant plus
» qu'ils se promènent dans le Paradis. De
» quoi s'agit-il ?

» — Un grand bonheur vient de nous ar-
» river...

» — Oh ! tant mieux.

» — Un ami que nous n'attendions pas
» sitôt vient de venir ce matin ; il s'est aperçu

» que nous manquions de beaucoup de » choses.

» — Vraiment ! il ne faut pas être malin » pour voir cela...

» — Avec lui nous avons été francs... et » maintenant, mademoiselle, nous ne rou- » gissons pas de vous dire qu'hier... en nous » offrant votre souper... vous nous avez » presque sauvé la vie...

» — Pauvres jeunes gens !... Et ne pas » être venus me trouver plus tôt !... c'est » là votre tort !

» — Oh ! mais maintenant nous sommes » riches ! tenez... »

Et George montre à Cœlina le billet de cinq cents francs.

« — Qu'est-ce que c'est que cela ? » demande la jeune fille.

« — C'est un billet de banque... cela vaut » cinq cents francs.

» — Ce chiffon de papier tout vieux... » tout jaune... cela vaudrait tant d'ar- » gent!... Ah ! je n'aurais jamais cru qu'une » si grosse somme pût tenir si peu de » place.

» — Maintenant voici ce que nous atten-
» dons de vous : nous n'avons pas d'habits,
» plus de chaussure pour sortir ; il nous fau-
» drait sur-le-champ des vêtements tout
» faits, tout confectionnés.

» — Et des cravates...

» — Et des mouchoirs...

» — Et des cols...

» — Et des bas.

» — Et des chemises...

» — Ah ! vous n'avez besoin que de cela ! »
dit Cœlina en riant.

» — Le fait est que nous étions dans une
» grande débine ! » s'écrie Timothée.

» — Mais pour le moment, le plus pressé,
» c'est pour chacun un habit... ou une
» redingote et des bottes... Si vous aviez
» la bonté de nous chercher des mar-
» chands... car nous ne pouvons pas sortir.

» — Bien volontiers ! Oh ! je vous trou-
» verai sur-le-champ ce qu'il vous faut !

» — Voici notre billet de banque ; ayez
» aussi la complaisance de le changer pour
» que nous puissions payer ce que nous
» achèterons.

» — Donnez... je vais me dépêcher... Di-
» tes donc... si je ne revenais plus avec votre
» argent?...

» — Ah! mademoiselle! nous voudrions
» avoir une fortune à vous confier!

» — Mais, cinq cents francs c'est déjà bien
» joli; je n'aurai jamais eu tant d'argent à
» la fois... Je vais courir... ne vous impa-
» tientez pas... Mon Dieu! pourvu que je ne
» perde pas le petit chiffon qui vaut cinq
» cents francs... Oh! je vais le regarder tout
» le long du chemin. »

Cœlina est partie; les jeunes gens font leur toilette avec ce qu'ils possèdent encore; puis, tout en se préparant afin de n'avoir plus à passer qu'une redingote, ils font chacun des projets et des plans pour l'avenir.

« — Nous n'allons pas tout dépenser en
» vêtements, » dit George; « il faudra un
» peu nous remeubler ici...

» — Ah! oui, en fait de meubles, » dit Timothée, « il nous faudra d'abord des draps
» et des oreillers.

» — Oui, et des chaises et un chande-
» lier.

» — Messieurs, » dit Bouchenot, « vous ne » parlez que d'acheter ; mais il me semble » qu'il ne faut pas dépenser tout notre ar- » gent ; il faut bien en garder pour vivre.

» — Tu oublies donc, Bouchenot, que » tu vas avoir une place et des appointe- » ments ?

» — C'est très-bien... mais toi, George ?

» — Ma pièce sera jouée ; elle réussira ! » Timothée pourra garder pour lui seul la » pension qu'il reçoit de son père... Oh ! » maintenant l'avenir me semble riant et » rose... je ne vois pour nous que bonheur » et plaisir... nous le devrons à nos ta- » lents, à notre travail... à l'amitié. Di- » tes-moi, messieurs, est-ce que tout cela » n'est pas charmant ?

» — Oui, » dit Timothée, « cela peut » devenir bien gentil... surtout si la petite » voisine voulait... Je crois que j'en tiens » pour la voisine.

» — Un instant ! » s'écrie Bouchenot, « elle me plaît beaucoup aussi à moi ; et je » me flatte qu'elle me voit d'un bon œil... » d'autant plus qu'elle a été à même de » m'apprécier.

» — Voyez-vous cette fatuité ! il croit » déjà avoir fait la conquête de la petite » Cœlina... Je gage qu'elle ne t'écoutera » pas...

» — C'est ce qu'il faudra voir.

» — Je te dis que c'est moi qui serai son » amant...

» — Ah ! oui... avec ça que tu t'entends » à séduire une femme.

» — Allons, messieurs, ne vous disputez » pas d'avance, » dit George. « Eh ! mon » Dieu, elle ne voudra peut-être ni de l'un » ni de l'autre ; au reste je la crois assez » franche pour ne point vous leurrer par » de vaines espérances.

» — Il est certain qu'une jeune fille qui » enlumine *Adam et Ève* !...

» — Je voudrais bien savoir si c'est avant » le péché !....

» — Chut ! taisez-vous, la voici. »

Cœlina ramenait un bottier et un marchand de nouveautés qui vendait des vêtements tout confectionnés.

Des habits, des redingotes, des gilets, des pantalons sont étalés devant les jeunes

gens. Pendant que Timothée essaye des bottes, George passe une redingote et Bouchenot un habit. La petite voisine est rentrée chez elle un moment, parce qu'elle a pensé qu'on pourrait essayer les pantalons, mais elle a d'abord remis à George les cinq cents francs en écus.

« Nous payons comptant, messieurs, » crie Bouchenot, tout en se pavanant dans un habit neuf ; « nous payons en espèces, » cela mérite considération et doit vous » rendre accommodants. »

En effet, la vue du sac d'argent rend les marchands plus disposés à céder de leurs prétentions : bientôt le marché est conclu moyennant la somme de deux cent cinquante francs. Les jeunes gens ont acheté une redingote, deux habits, trois pantalons et deux gilets, dont ils peuvent se parer sur-le-champ, et le bottier leur a trouvé à chacun des bottes qui, suivant son expression, les chaussent comme des gants.

Pendant que George paye les fournisseurs, Timothée dit à Bouchenot :

« — Tu devrais profiter de l'occasion

» pour te défaire de l'habit que tu as rap-
» porté hier... il n'est plus mettable, il vaut
» autant le vendre tout de suite.

» — Tu as raison, dit Bouchenot ; et en
» faveur du marché considérable que nous
» venons de faire, je pense que monsieur
» nous en donnera un prix raisonnable.

» — Je vous en donnerai ce qu'il vaut, »
dit le tailleur, « quoique je n'aie pas l'habi-
» tude d'acheter des habits...

» — N'importe, voyez-le. »

Bouchenot, en se déshabillant la veille, avait jeté l'habit dans un coin, où on l'avait laissé. Il va le prendre ; il l'examine, le retourne, en s'écriant :

« — Les gredins... comme ils m'ont dé-
» chiré... Je me souviendrai de madame
» *Malatorchi*... C'est un drap superbe... Il
» m'allait comme un ange... Voyez, mon-
» sieur le marchand.

» — Oh ! je vois déjà qu'il est en lam-
» beaux... Sans l'examiner davantage, je
» vous en offre douze francs... Ce sera seu-
» lement pour avoir des morceaux de drap.

» — Allons, donne-le ! » dit Timothée.

« — Douze francs ! c'est bien peu, » dit Bouchenot qui tient toujours l'habit. « Mais » enfin... puisque vous dites qu'on n'en » peut tirer que des morceaux... et... » que... »

En parlant, Bouchenot venait de fourrer sa main dans la poche de la seule basque de l'habit qui restait. Tout à coup il s'arrête, ses traits s'altèrent, et il va reposer doucement dans un coin de la chambre le vêtement qu'il tenait.

« — Alors c'est douze francs de moins » que je vais compter à monsieur, » dit George.

« — Non... non, » s'écrie Bouchenot, « j'ai changé d'avis... Décidément je ne » veux plus vendre cet habit, je le garde.

» — Eh ! pourquoi donc cela ? » dit Timothée ; « douze francs valent mieux pour » nous que des morceaux de drap... » Qu'est-ce que tu veux donc faire de cet » habit à présent ?

» — Je le ferai raccommoder... Il pourra » encore me servir... Ça me fera une veste » du matin... Enfin je ne veux plus le » vendre.

» — Oh! tout comme il vous plaira, » dit le marchand ; « quant à moi je préfère » vous le laisser. Adieu, messieurs, je me » recommande à vous quand il vous faudra » autre chose. »

Les marchands sont partis. Les jeunes gens achèvent leur toilette. George et Timothée se hâtent; mais Bouchenot, tout en ayant l'air de s'habiller, trouve le moyen de ne pas être prêt.

« — Je ne comprends rien à ce caprice » de Bouchenot; » reprend Timothée, « n'avoir pas voulu vendre cet habit pour » douze francs... Parce que nous avons un » peu d'argent, le voilà qui refait déjà de » l'embarras.

» — Il n'est point question de faire de » l'embarras, » répond Bouchenot, qui, pour la troisième fois, vient de déboutonner son pantalon neuf en ayant l'air d'être gêné dedans. « C'est par économie que j'ai » gardé cet habit... Il me semble que j'en » suis le maître...

» — Allons, messieurs, point de que- » relles, » dit George. « Voyons, nous ve-

» nons de dépenser en tout deux cent » quatre-vingt-quinze francs. Je propose » de remettre quatre-vingt-cinq francs à » la voisine pour qu'elle nous achète ce » dont nous avons le plus urgent besoin en » linge. Il nous restera cent vingt francs, » c'est quarante francs pour chacun... Avec » cela et de l'économie je pense que nous » pourrons attendre les événements.

» — Je crois bien ! » dit Timothée, « qua- » rante francs en poche et habillé à neuf, » c'est superbe !...

» — Donnez-moi tout de suite ce qui me » revient, » dit Bouchenot.

« — Tenez, messieurs... ceci est pour re- » mettre à la voisine... Je vais l'appeler... » Mademoiselle Cœlina... pardon de vous » déranger, encore un mot, s'il vous plaît. »

La jeune fille accourt en sautillant.

« — Me voilà ; que voulez-vous... Ah ! à » la bonne heure, vous êtes bien mis... vous » pourrez vous présenter partout mainte- » nant.

» — Pensez-vous que nous puissions faire » des conquêtes ainsi? » dit Timothée en prenant la taille à la voisine.

« — Pourquoi pas?... il y en a de plus » laids que vous qui en font ! »

Ce compliment ne semble pas faire grand plaisir à Timothée, qui lâche la taille de la voisine, et retourne arranger sa cravate.

« — Mademoiselle, » dit George, « vous » êtes si bonne pour nous, que nous en » abusons. Voici un peu d'argent avec le- » quel nous voudrions bien avoir du linge, » enfin... ce qui nous manque ici... Seriez- » vous encore assez complaisante... vous » savez que des garçons n'entendent rien à » ces sortes d'achats.

» — Oh ! très-volontiers !... je ferai de » mon mieux... Laissez-moi la clef de votre » chambre, et ce soir en rentrant, j'espère » que... Ah ! bien, je m'en vas, parce que » voilà M. Bouchenot qui défait encore son » pantalon...Vous m'apporterez votre clef.

» — Ah çà ! Bouchenot, est-ce que tu te » fiches du monde ? » dit George, lorsque la voisine est repartie ; « tu ne fais qu'ôter et » remettre ce pantalon...tu n'es pas encore » habillé, et nous sommes prêts... et Henry » doit nous attendre.

» — J'en suis bien fâché...mais ce panta-
» lon me gêne... c'est-à-dire je crois que ce
» sont mes bottes... j'ai envie de les ôtez !
» — Que le diable t'emporte !... tu n'en
» finiras donc pas ? — Allons-nous-en tou-
» jours ; il viendra nous retrouver quand
» il aura achevé sa toilette.
» — Eh bien ! c'est çà, » dit Bouchenot ;
« allez devant, messieurs ; moi, je vous
» suis !... Oh ! je vous aurai bientôt re-
» joints !...
» — Tu sais où c'est ?
» — Certainement ! sur la place du Châ-
» telet.
» — Tu donneras notre clef à la voisine.
» — C'est convenu !
» — Ne sois pas deux heures surtout, ou
» nous déjeunerons sans toi.
» — Allez, allez... je marche sur vos ta-
» lons... »

George et Timothée sont partis. Lorsqu'il est bien certain qu'ils sont descendus et que la porte est fermée, Bouchenot, qui s'est vivement rhabillé, court prendre l'habit déchiré qu'il avait déposé dans un coin,

et fourrant sa main dans la poche, il en sort un rouleau, petit, mais lourd et soigneusement fermé. Il se hâte de déchirer le papier qui sert d'enveloppe, et trouve dedans des pièces de vingt francs.

« De l'or ! » s'écrie Bouchenot qui est resté saisi, et qui semble plutôt éprouver de l'effroi que du plaisir à la vue de ce trésor. « De l'or... des napoléons... Cinq... » dix... quinze... ça fait trois cents francs... » trois cents francs qu'ils m'avaient glissés » dans la poche... les misérables qui... Ah ! » mon Dieu... et je ne m'en étais pas » aperçu... Ah ! cela se conçoit dans le » trouble où j'étais... Trois cents francs... » Ils m'auront pris pour un malheureux » ouvrier... un pauvre diable ; au fait, mon » costume ne pouvait pas donner de moi » une idée bien avantageuse. Ils m'ont mis » cela dans la poche pour payer mon si- » lence... Diable !... je n'ai garde de parler... » après les menaces qu'ils m'ont faites... » De l'or... puisque je l'ai... je n'irai certes » pas le reporter... Mais j'y songe... si » c'étaient des pièces fausses !... Il n'y aurait

» rien d'étonnant à ce que ce soient des » pièces fausses... elles sonnent bien pour- » tant... Ah ! si je priais la voisine d'aller » en faire voir une... la première venue... » Peste ! un instant ! c'est que je ne veux » pas mettre de mauvaises pièces en circu- « lation... Ces scélérats voudraient peut- » être me forcer par là à devenir leur com- « plice... Ah ! mon Dieu !... je ne sais que » faire, moi... j'ai comme une sueur froide... » J'ai envie d'aller jeter ces napoléons » dans la rivière... j'ai des vertiges! O mau- » dite nuit !... infâme chien ! ... Quel parti » prendre ? »

Bouchenot reste quelques instants à réfléchir ; enfin, après avoir mis les pièces d'or dans ses poches, il se décide à aller trouver mademoiselle Cœlina.

La jeune fille enluminait lorsque Bouchenot, qui, cette fois, est habillé complétement, se présente devant elle.

« — Bonjour, ma voisine.

» — Ah ! vous êtes donc habillé enfin ! » dit Cœlina en souriant. « Dieu merci ! vous » êtes plus long à votre toilette qu'une » femme.

» —C'est qu'aujourd'hui...je ne sais pas..
» je ne sais plus mettre mes boutons.

» — Il faudrait peut-être aller vous habil-
» ler comme un enfant...Trouvez-vous que
» ce soit gentil ce que je fais là ?...

» — Ce que vous faites... Oh ! pardon...
» je ne voyais pas... c'est *le petit Poucet?*...

» — Eh non ! c'est *Adam et Eve*... Vous
» n'y voyez guère à ce qu'il paraît...Comme
» vous êtes pâle ! est-ce que vous vous sen-
» tez encore malade ?

» —Non, ma voisine , mais... c'est que...
» Ah ! dites donc, ma voisine, pendant que
» je vais remettre ma cravate... auriez-
» vous la complaisance d'aller me chan-
» ger... c'est-à-dire d'aller faire voir cette
» pièce de vingt francs chez un bijoutier...
» j'ai peur qu'elle ne soit pas bonne...

— » Tiens, vous avez de l'or à présent !...
» Diable ! des billets de banque , de l'or...
» vous devenez des millionnaires.

» — Ah ! c'est une pièce... que... j'ai re-
» trouvée... que je croyais avoir perdue.

» — Il me semble que vous pourriez bien
» aller vous-même montrer votre pièce au
» bijoutier.

» — Vous croyez?... c'est que ma cra-
» vate me gêne... elle m'étrangle... et puis
» je ne suis pas encore à mon aise dans ce
» pantalon neuf... il faudra qu'on m'y fasse
» une pince.

» — Ah! ah! quel drôle de corps vous
» faites!... Allons, donnez-moi votre napo-
» léon; j'ai justement besoin d'aller cher-
» cher de l'amidon, et pendant que je des-
» cends, tâchez de finir de vous arranger,
» car sans cela vos amis pourront bien dé-
» jeuner sans vous. »

Cœlina a pris la pièce et elle est partie. Pendant tout le temps qu'elle est absente, Bouchenot respire à peine, son anxiété redouble à chaque minute; enfin la jeune fille remonte l'escalier en chantant.

« — Eh bien! » s'écrie Bouchenot en courant au-devant de Cœlina.

« — Eh bien! elle est délicieuse votre
» pièce! c'est de l'or première qualité; le
» bijoutier m'a dit qu'il m'en souhaitait un
» lingot comme ça.

» — En vérité! répond Bouchenot, dont la figure redevient rayonnante. « Ah! au

» fait, je ne sais pas pourquoi je me figu-
» rais... on a quelquefois des idées bizar-
» res... Allons, au revoir, voisine, voici
» notre clef; mes amis m'attendent... je
» vais déjeuner.

» — Vous n'êtes donc plus gêné dans
» votre cravate et votre pantalon ?

» — Oh ! je vous assure, voisine, que de-
» puis longtemps je ne m'étais pas trouvé
» si à mon aise.

» — Vraiment... voilà l'air malin qui
» vous revient aussi.

» — Près de vous charmante voisine... si
» les yeux disaient tout ce qu'on sent, tout
» ce que... Mais je vais déjeuner, car je
« meurs de faim.

» — Allez, vous me direz le reste une
» autre fois. »

Bouchenot prend un baiser sur le joli visage de la jeune fille, et sort en sautant, en chantant et en faisant sonner les pièces d'or qu'il a dans sa poche.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES.

		Pages
Chap.	Ier. Mademoiselle Prudence.	1
	II. Retour de l'enfant prodigue.	57
	III. Mademoiselle Cœlina.	59
	IV. Une histoire de jeune fille.	85
	V. Bouchenot se réveille.	107
	VI. Un quatrième.	119
	VII. Une bourse.	149

BINDING SECT.

JUN 14 1971

PQ
2318
M6
1839
t.1-2

Kock, Charles Paul de
Moustache

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY